N° 918 47e Année T. CCLXX 15 Septembre 1936

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger: 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÈSIE

iers Poèmes. Volume in-18	12	»
ies, 1887-1892. Volume in-18	15	»
Jeux rustiques et divins. Volume in-18	15	»
Médailles d'Argile. Volume in-18	12	»
ité des Eaux, poèmes. Volume in-18	12	»
andale ailée. Volume in-18	12	»
Iiroir des Heures. Volume in-18	12	»
-1915, *Poésies*. Volume petit in-18	5	»
gia Flammæ. *Poésies*. Volume in-16	15	»
ma tenax, 1922-1928. Volume in-16	12	»
x de Poèmes. Volume in-16	15	»

ROMAN

anne de Jaspe. Volume in-18	15	»
ouble Maîtresse. 2 Volumes in-18 à **12 fr.**	24	»
Amants singuliers. Volume in-18	12	»
on Plaisir. Volume in-18	15	»
Iariage de Minuit. Volume in-18	15	»
Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	15	»
Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	15	»
assé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18	15	»
'eur de l'Amour. Volume in-18	15	»
ur du Temps. Volume in-18	12	»
'lambée. Volume in-18	15	»
phisbène, *roman moderne*. Volume in-18	12	»
lateau de Laque. Volume in-18	15	»
aine Mirmault. Volume in-18	15	»
sion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	12	»
ires incertaines. Volume in-16	12	»
écheresse. *Histoire d'amour*. Volume in-16	15	»
Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16	12	»
apade. Volume in-16	15	»
oyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16	12	»
es diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre :. Volume in-16	12	»
Elle et Lui. Vol. in-16	15	»

LITTÉRATURE

es et Caractères. Volume in-18	12	»
s et Paysages. Volume in-18	15	»
urs de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	2	50
aits et Souvenirs. Volume in-18	12	»
sses Vénitiennes. Volume in-16	9	»
s datées. Volume in-16	15	»
ana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16	30	»
u les Femmes et l'Amour suivi de **Donc...** et de **Paray le Mo-** !. Volume in-16	12	»
Rencontres. Volume in-16	12	»
on temps... Volume in-16	12	»

THÉATRE

iéâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume 3	12	»

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.................. 12
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15
Confession de Minuit. Vol. in-16........................ 15
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...................... 15
Deux Hommes. Vol. in-16............................... 15
Le Prince Jaffar. Vol. in-16........................... 15
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.......................... 15
Journal de Salavin. Vol. in-16......................... 15
La Nuit d'Orage. Vol. in-16............................ 1
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16.................. 1
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16........................ 1
Le Notaire du Havre. Vol. in-16......................... 1
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16................ 1
Vue de la Terre promise. Vol. in-16..................... 1
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16.................... 1

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16......... 1
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........................ 1
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 1
Lettres au Patagon. Vol. in-16............................. 1
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16............................ 1
Scène de la Vie future. Vol. in-16......................... 1
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16................ 1
Querelles de Famille. Vol. in-16........................... 1
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16....
Fables de mon Jardin. Vol. in-16........................... 1

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16......................... 1
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16..........

POÉSIE

Élégies Vol. in-16..

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.....................
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de **Quand vous voudrez** Comédie en un acte. Vol. in-16.........
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18...................

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

HOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de rgerac. — Diderot. — Frédéric II. — nri Heine. — Helvetius. — Prince de gne. — Alfred de Musset. — Gérard Nerval. — Rétif de La Bretonne. — rdinal de Retz. — Rivarol. — Saint-remond. — Saint-Simon. — Stendhal. Tallemant des Réaux. — Alfred de gny. Format in-16 double-couronne.

aque volume. . . . . 15 fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. Théophile. — Tristan L'Hermite. at petit in-18 carré.

aque volume . . . . 10 fr.

D'UNE ILLUSION MODERNE

Si j'analyse avec soin mes souvenirs, je peux mesurer la place que tient l'enseignement oral dans la formation d'un esprit. J'ai une mémoire auditive non pas exceptionnelle, mais fort bonne, en vérité. Je me rappelle encore, après quarante années, certaines phrases entendues de la bouche du magister. Que je prête l'oreille, dans le silence de la nuit, et je perçois la voix de l'homme avec les inflexions, le rythme et les reprises d'haleine. Le rayonnement personnel du maître a, sans doute, plus d'efficace que la substance de son discours. Il s'adresse à de jeunes âmes, à des âmes plastiques et poreuses. S'il a des dons humains, une élocution directe, l'amour de son métier, la volonté d'offrande et de pénétration, je suis bien sûr de son pouvoir. Dans l'intimité de la classe, dans cette intimité qui est aussi mystérieuse que celle d'un ménage ou d'une famille, le maître prononce des paroles dont certaines vont s'incorporer à des consciences toutes neuves et vivre en elles, longuement, jusqu'à l'heure de la dissolution suprême.

Un enseignement dénué de cette harmonie souveraine — la présence et la voix de l'homme — apparaît donc bien ingrat, sans chaleur et sans vertu profonde. Mais ce que le maître donne directement, de la bouche à l'oreille, n'est rien au prix de ce qu'il nous enseigne à prendre nous-mêmes dans les livres. Le bon maître est celui qui dit où sont les sources et comment il faut y puiser. Le bon maître est celui qui communique à ses élèves le goût, la passion des livres, la curiosité des livres

et qui démontre une méthode pour aller prendre dans les livres ce que l'on souhaite d'y trouver.

Nombreux sont les professeurs qui publient la matière de leurs cours non seulement pour donner à leur pensée une forme définitive, mais encore pour permettre à leurs écoliers de s'appuyer sur un texte et d'y revenir autant de fois que l'exige leur appétit ou leur faculté d'attention. Quand l'élève n'a pas la chance de recourir à l'imprimé, nous le voyons, s'il a quelque discipline studieuse, se composer un texte, je veux dire prendre des notes, arrêter les phrases au vol et les fixer par écrit pour les avoir à sa discrétion.

Je ne me lasse pas de dire que, dans les conditions actuelles du monde humain, la destinée de notre civilisation est liée à la destinée du livre. Et j'ajoute aussitôt que la cause du livre dépend, pour une très grande part, de la ferme volonté du corps universitaire.

On aurait tort de croire que le procès est clair et par conséquent entendu. Pendant les dernières années, on a fait de nombreuses tentatives pour introduire le cinéma, le phonographe et même la radio dans la salle de classe, — et surtout dans l'enseignement primaire. — Si les images et les appareils sonores sont considérés comme un principe de divertissement, comme un jeu ou une récompense, je leur ouvre la porte de bon cœur. Si, dans l'esprit des novateurs, ils représentent les véhicules d'un nouveau mode d'enseignement, je demande avec insistance que le problème soit examiné de sang-froid par les personnes responsables.

Il est tout à fait possible que l'image ait, en certains cas, une vertu démonstrative bien supérieure aux artifices du raisonnement le plus précis. L'image est indispensable dans certaines branches des sciences. L'image animée peut même, à l'occasion, venir en aide au discours. Elle ne doit jamais le suppléer tout à fait. Or, on est en droit de croire que, le jour ou le cinéma se trouvera dans la place, on sera tenté, naturellement, de lui demander une collaboration sans cesse plus grande. Que la tâche du maître s'en trouve allégée, je veux bien le reconnaître.

La plupart des classes, surtout dans les grandes agglomérations, sont fort nombreuses et fort lourdes. Il est naturel que le maître, surmené, se tourne vers la mécanique et lui demande assistance. Le cinéma, le phonographe auront peut-être, pense-t-on, la vertu de faire, en faveur de l'instituteur, ce que la machine a fait en faveur des professions manuelles... Pour humaine que paraisse une considération telle, je ne consens pas à l'admettre. Les défenseurs de la méthode — si j'ose employer ce mot — ont la naïveté de prétendre que le savoir, ainsi présenté, fera son chemin dans les esprits avec plus d'aisance et même d'allégresse. Je déclare tout net que c'est une sottise. La culture veut le labour, c'est-à-dire le labeur, c'est-à-dire le fer qui tranche, la herse qui triture et le rouleau qui tasse. On n'apprend rien sans effort. On ne se forme pas l'esprit en jouant et en somnolant. Il faut, certes, jouer et rire, mais comme récompense d'un long et patient effort.

Que les maîtres soucieux de leur mission fassent intervenir les appareils sonores et les images animées, en certains cas somme toute rares; mais que leur défiance demeure en éveil! Qu'ils ne laissent jamais croire aux jeunes esprits dont ils ont la charge que l'on peut s'instruire, c'est-à-dire se construire et s'édifier sans avoir recours au livre, au texte, à l'écriture. Le danger, présentement, n'est grave que dans l'enseignement primaire. Il n'est sensible que là; mais il est déjà fort sensible. Le jour où les maîtres, qui sont nos précieux alliés dans cette défense de la civilisation, le jour, dis-je, où les maîtres cesseront d'enseigner aux enfants la religion du livre, notre monde sera mûr pour une nouvelle barbarie.

GEORGES DUHAMEL.

AU DELA DE L'ÉVANGILE

—

La plume hésite sur le papier au moment d'aborder ces problèmes insondables à l'homme parce qu'ils relèvent de Dieu. Nous le tenterons ici pourtant, en toute humilité, certes, mais du moins aussi en toute ferveur, à l'occasion du récent ouvrage de Dmitri Merejkovsky, dont la traduction française a enfin paru, après l'édition allemande et l'édition italienne (1). Nous pouvons le faire sans nulle présomption, car aucune étude de cette importance n'a encore paru sur ce thème éternel et primordial pour l'avenir spirituel de l'humanité. Disons-le tout de suite, en effet : nous sommes ici en présence d'une image entièrement nouvelle, dont l'imprévu étonne et peut même confondre, d'un Jésus véritablement jusqu'à ce jour inconnu.

La personnalité de l'auteur donnait déjà la garantie qu'il avait le droit d'interroger la figure divine, d'aborder pareil thème; qu'il était habilité entre tous les libres écrivains-philosophes à parler du plus grand des mystères et à traiter des plus hautes spéculations mystiques. Nous n'avons pas à rappeler ici la déjà longue et féconde carrière de Dmitri Merejkovsky. Les lecteurs du *Mercure* n'ont peut-être pas oublié la pénétrante et lumineuse étude — la dernière qui soit sortie de sa plume — que le Comte Prozor consacrait ici même (2) à « Dmitri Merejkovsky et l'Intelligentsia russe au déclin de l'empire ». Il rappelait les vingt-quatre volumes in-octavo déjà

(1) Dmitri Merejkovsky : *Jésus inconnu* (Grasset).
(2) Cf. *Mercure de France* du 15 avril 1929.

publiés par Merejkovsky, auteur de « l'œuvre la plus abondante, la plus variée, peut-être, de la littérature russe ». La grande trilogie : *La mort des dieux ou Julien l'Apostat, La résurrection des dieux ou Léonard de Vinci, L'Antéchrist ou Pierre le Grand,* déjà traduite en français et en d'autres langues, affirmait que leur auteur appartenait déjà à la littérature universelle. Surtout, Prozor marquait nettement ce qui était la caractéristique de Merejkovsky, un poète avant tout peut-être, — il a débuté jeune par des poèmes, — puis un croyant, ou mieux, un irréductible spiritualiste. Celui qui avait voulu, de l'union des lettres et de la foi, faire naître une religion nouvelle, vit avec une douloureuse stupeur ses camarades de naguère s'incliner devant l'Eglise rouge. Poète et spiritualiste, c'est ce que s'affirme plus intensément que jamais Merejkovsky dans ce livre qui est le couronnement de sa carrière : *Jésus inconnu.*

Dans *Les Mystères de l'Orient* (3) il avait scruté les Livres sacrés de l'Antiquité — Egypte, Babylone, Chanaan, Iran, — avec leurs mystères et leurs cultes, et il avait eu le beau courage, quitte à être pris « pour un fou », d'affirmer sa croyance spiritualiste en plaçant son livre « au nom de la Sainte Trinité, sous le Signe de la Croix ». Déjà, il avait marqué le tragique du temps où nous vivons.

Nous voyons l'athéisme socialiste devenir une nouvelle religion... De nos jours, l'Internationale veut unir le genre humain dans une nouvelle universalité sans Dieu... Le fléau qui frappe le monde, aujourd'hui, c'est l'impiété, le mal suprême, l'essence du crime qui est le besoin de tuer Dieu... « Je crois de toute mon âme que Dieu n'existe pas et j'obligerai tout le monde à le croire (4). »

Aujourd'hui, il se place en face du mystère de l'Occident, et il aborde, avec une ferveur sacrée, la figure centrale du drame de l'humanité, Jésus, le Christ. Nous avons déjà ici les deux premières parties de l'ouvrage,

(3) L'Artisan du Livre, 1927.
(4) *Les Mystères de l'Orient,* p. 10, 12, 15.

ce que l'on pourrait appeler le testament mystique de Merejkovsky, l'Evangile inconnu et la Vie de Jésus, en attendant la seconde, annoncée, sur la Vie Publique de Jésus, sur sa mort et sur sa résurrection.

§

Il fallait tout d'abord faire place nette et se débarrasser à jamais de l'odieuse, et plus encore stupide interrogation : Jésus a-t-il existé? L'exécution est cette fois définitive, et le jugement ne sera plus récusable. Le fait historique est désormais placé hors de contestation. Il n'y a plus de matière à discussion. Aucune personne de bonne foi ne pourra disputer. Il ne demeurera plus que les aveugles volontaires. Déjà, parmi ceux-ci, d'ailleurs, un mort d'hier, Henri Barbusse s'était laissé arracher ce cri : « Et pourtant, quelqu'un a passé là! (5) ».

Il faut dire que jamais encore, dans un ouvrage qui s'adresse au grand public, les preuves irrécusables de l'historicité de Jésus n'avaient été présentées avec une pareille précision, une si parfaite netteté. M. Maurice Goguel lui-même, dont on connaît l'autorité en ce domaine, n'avait pas paru, ici même (6), faire grand état du témoignage de Tacite, de Pline le Jeune, et peu de celui de Suétone. Pourtant il montrait combien le silence des écrivains profanes de l'Antiquité était naturel. Ceux-ci ne pouvaient voir dans la doctrine chrétienne à sa naissance qu'une « méprisable superstition orientale ». Le silence de Flavius Josèphe était un silence intéressé, puisqu'il ne songeait qu'à flatter Rome. Et M. Maurice Goguel devait pourtant avouer que toute la doctrine paulinienne, en tant que système théologique, atteste la réalité historique de la vie de Jésus. Le témoignage de Paul sur l'historicité de Jésus est formel. Il y a, d'autre part, dans le récit johannique, une « utilisation de traditions historiques ignorées ou négligées par les auteurs des premiers évangiles. Alfred Loisy, lui-même, n'a-t-il pas renoncé à voir dans la fixation de la mort de Jésus au

(5) Henri Barbusse : *Jésus*.
(6) Cf. le *Mercure de France* du 1er juin 1923.

13 du Nisan, au lieu du 14, date donnée par Marc, « une simple déformation de la tradition synoptique » ? L'Evangéliste doit avoir utilisé une autre tradition que les synoptiques.

De même, M. Léonce de Grandmaison notait ici également (7) que :

> Les débuts d'un mouvement religieux sont en général peu aperçus. C'est ensuite, quand le groupe nouveau se heurte à des situations acquises, que l'attention est attirée sur lui. Les historiens du dehors lui donnent alors droit de cité.

Aujourd'hui, Merejkovsky vient vraiment de donner le coup de grâce à la *mythomanie,* cette folie pseudo-scientifique, cette sottise primaire de ceux pour qui Jésus ne serait qu'un mythe. Oui, vraiment, « qui donc aurait pu *inventer,* créer Jésus? » La grandeur, alors, des Evangélistes, serait le plus inexplicable mystère de l'histoire. La richesse des témoignages sur l'historicité de Jésus s'est d'ailleurs encore augmentée par toutes les trouvailles archéologiques et de documents écrits, de ces trente dernières années. Le palimpseste syriaque découvert au couvent de Sainte-Catherine du Sinaï par Miss Agnes Smith, en 1910, est à cet égard inestimable.

C'est par les Evangiles que nous connaissons Jésus, mais encore faut-il savoir les lire, savoir les méditer en son cœur, savoir écouter la voix unique qui s'est élevée dans le monde et qui a été entendue par les humbles témoins : « Jamais homme n'a parlé comme cet Homme » (Jean 7, 46). Tout l'ouvrage de Merejkovsky n'est en somme, en résumé, qu'une magistrale leçon de compréhension, et pour la première fois, tout comme pour nous, pour bien des lecteurs de *Jésus Inconnu,* ce sera comme une révélation.

C'est par les Evangiles que nous connaissons Jésus. Or, ceux-ci sont expressément « les souvenirs des apôtres », comme s'exprime Justin Martyr, qui, vivant vers l'an 150, avait vu et entendu ceux qui avaient vu

(7) Cf. *Mercure de France* du 15 août 1923.

et entendu Jésus. Ces témoignages des apôtres, notre auteur les scrute avec une minutieuse ferveur. Chaque figure et chaque parole sont mises à leur place réelle. Cela nous vaut une suite de portraits d'une admirable psychologie. Nul exégète — car il faut être doublé d'un poète — n'a délimité avec une aussi délicate précision les différents domaines où se meuvent ces récits des premiers témoins de la vie de Jésus. Les traits de Marc, Mathieu, Luc, sont tracés de façon indélébile.

Marc *voit* Jésus, Mathieu *l'entend;* ce que faisait Jésus, nous l'apprenons chez Marc : ce qu'il *disait,* chez Mathieu... Luc est un pur Hellène sans une goutte de sang juif... Il n'a rien vu, rien entendu lui-même; il se souvient seulement de ce que les autres ont vu et entendu... Jean devine plus justement peut-être que les synoptiques ce que Jésus *voulait.* Nous savons par Marc ce qu'il *faisait,* par Mathieu ce qu'il *disait,* par Luc ce qu'il *sentait,* par Jean ce qu'il *voulait.*

Dans l'éternel débat qui s'agite depuis toujours au sujet de Jean, Merejkovsky adopte franchement l'hypothèse qui vient d'elle-même à l'esprit, « la plus simple de toutes, et par cela même la plus difficile à admettre, l'existence de deux Evangélistes Jean, le Presbytre et l'Apôtre »:

Ce n'est pas avec les yeux que nous voyons deux Jean dans le même Evangile, mais nous les sentons comme on sent, on *voit,* du bout des doigts, à travers une étoffe les deux objets qu'elle enveloppe... L'apôtre Jean parle; l'autre, le Presbytre Jean écoute; l'un évoque les souvenirs, l'autre les recueille... Deux témoignages, l'un deux n'a pas été écrit par la main d'un témoin oculaire, mais on y sent battre partout le cœur de *celui qui a vu* (8).

Nous ne pouvons pas, ici, entrer dans le détail de l'éternel débat sur les sources de l'Evangile de Jean. Merejkovsky — qui juge par ailleurs Renan d'un mot terrible, tranchant comme le couperet de la guillotine :

(8) *Jésus Inconnu,* 64, 65, 67, 77, 79, 87.

« *La vie de Jésus* de Renan, c'est l'Evangile selon Pilate », — rappelle que Renan fait observer, « remarque juste et profonde, que la controverse sur Jean est insoluble, parce que la solution ne dépend pas du sujet, mais du point de vue de ceux qui discutent ». Il demeure que « la discussion sur Jean est la plus grande énigme du Christianisme, et peut-être l'énigme du Christ lui-même ». La seule lueur dans ce dédale obscur, c'est pour notre auteur la source présynoptique. Seule, dès maintenant cette théorie de la double source nous permet d'approcher la mystérieuse *source primitive* de nos Evangiles, « ce miroir profond, limpide et cependant obscur où se reflète l'image la plus proche et la plus claire du Visage de Jésus Inconnu ».

§

Ce Jésus inconnu, c'est celui dont les Evangiles ne nous donnent qu'un visage, un portrait de seconde main. Il faut remonter, en pensée, dans le recueillement de l'adoration, plus loin, plus haut que les témoignages écrits, qui, dans leurs divergences, ne sont que des rayons diversement réfractés d'une source unique de lumière. Il faut s'entraîner à entendre la voix elle-même, celle qu'avaient entendue les témoins; celle qui a prononcé les paroles qu'ils gardaient gravées non sur un papyrus, mais dans leurs cœurs, cet appel «transmis de siècle en siècle, de génération en génération :

— Avez-vous vu? — Nous avons vu! — Avez-vous entendu? — Nous avons entendu! — Ainsi retentit dans le cœur des fidèles la voix vivante et intarissable. Il existe par-delà l'Evangile quelque chose qui lui est égal, sinon supérieur, parce que plus authentique, plus près du Christ vivant; ce qui est dit vaut mieux que ce qui est écrit; ceux qui ont vu, entendu le Seigneur savent, se rappellent sur lui ce que l'Evangile ne sait plus, ne se rappelle plus.

Merejkovsky nous rappelle très justement qu'il n'y eut d'abord sur la vie terrestre de Jésus que la tradition orale de ceux qui « avaient vu », qui « avaient entendu ».

Il est certain que « nous ne pouvons d'après l'expérience de notre mémoire *écrite,* encombrée et affaiblie, nous faire même une idée de la solidité et de la fraîcheur merveilleuse de l'antique mémoire *orale* ». Et de fait, « l'énorme Talmud, le Rig-Vedas avec ses 16.000 vers, le Coran, se conservèrent durant des siècles dans la mémoire orale ». Merejkovsky remarque également, et non moins à propos, que :

Pendant les jours, les mois, les années qui suivirent immédiatement la disparition du Seigneur, ses disciples n'avaient pas le temps d'écrire : l'Avènement qu'ils attendaient était trop imminent : à quoi bon des rouleaux de livres, lorsque le ciel lui-même est sur le point de rouler comme un livre?

La voix de Jésus résonnait encore à leurs oreilles. Puis les jours passaient. Il ne revenait pas. Alors, on voulut se souvenir. Comme c'est humain! On nota, mais ce n'était plus la parole et le bonheur de l'entendre :

Dès qu'une première parole fut notée, ce bonheur prit fin; ce fut comme une seconde séparation, plus amère. Ecrire, c'est reconnaître qu'il n'est plus avec eux, et qu'il n'est pas près de revenir. L'amante qui attend pour demain le retour de l'aimé n'écrit pas; mais s'il n'est revenu ni le lendemain, ni les jours suivants, la première lettre marque la première inquiétude, la première angoisse. C'est là sans doute ce que fut pour les hommes de cette époque le premier Evangile écrit : une lettre au cours de la séparation, le signe d'un rendez-vous remis.

C'est alors que Marc, le premier, nota ce qu'il avait entendu raconter par Pierre, ces paroles uniques que les apôtres témoins avaient entendues.

Paroles si simples qu'un enfant les comprendrait... si simples, si compréhensibles que l'on s'en souviendra jusqu'à la fin du monde... Toutes les paroles humaines semblent d'argile friable à côté de celles-ci qui ont la dureté et la limpidité du diamant.

Renan lui-même a dû les saluer :

Une espèce d'éclat à la fois doux et terrible, une force divine, si j'ose dire, souligne ces paroles, les détache du contexte et les rend pour la critique facilement reconnaissables (9).

Mais c'est ici, précisément, que comme nous le révèle Merejkovsky, il faut aller « au delà de l'Evangile »; car si une chose est certaine, c'est que l'Evangile ne contient pas, ne pouvait contenir toutes les paroles de Jésus.

Il suffit de deux ou trois heures pour lire toutes les paroles du Seigneur rapportées dans l'Evangile. Or, Jésus a enseigné pendant dix-huit mois au moins, — pendant deux ou trois ans selon saint Jean, — que de paroles n'ont pas été notées!

Or, on en retrouve des traces, un écho très proche tout au moins, dans les Agrapha, ces paroles du Seigneur qui ne sont pas notées dans l'Evangile et que le Canon de l'Eglise n'a pas voulu enclore. Les Pères de l'Eglise y ont pourtant puisé :

Les Agrapha seront un jour pour la critique évangélique ce qu'a été la « source présynoptique » pour les synoptiques, une fenêtre sombre, dans une maison claire, ouvrant sur la nuit de Jésus inconnu.

Il y a, pour Merejkovsky, un « cinquième Evangile », qui ne sera jamais écrit par personne, mais que notre cœur devine « au delà de l'Evangile ». Car l'Evangile « change perpétuellement parce qu'il vit perpétuellement. Autant de siècles, de peuples et même d'hommes, autant d'Evangiles. » Surtout, pour entendre la « voix vivante » de Jésus, pour sentir s'exhaler, avec sa langue natale, le souffle même de ses lèvres, il faut se frayer un chemin à travers la traduction grecque, jusque vers l'original araméen.

Le premier balbutiement : *Abba* qu'il adresse à son Père, dans la langue de sa mère terrestre, et son dernier cri sur

(9) *Jésus Inconnu, passim.*

la croix : *Lama sabactani*, sont tous deux araméens : Rabbi Jeschua, Jésus l'Araméen, voilà Jésus inconnu.

§

Nous ne pouvons suivre ici plus longtemps, ni plus loin dans le détail, tous les traits de ce Jésus inconnu que l'auteur nous dépeint avec une religieuse et ardente ferveur. Sur les journées de Nazareth, sur le baptême, sur la tentation au désert, il a écrit des pages qui sont plus que des reconstitutions d'après l'Evangile, mais de véritables évocations. Jésus est bien là, dans son apparition terrestre, à travers laquelle transparaît et resplendit sa divinité. Jusqu'à « son visage » (dans l'Evangile) nous est présenté avec une telle puissance évocatrice que le lecteur est saisi par une véritable hallucination. « L'Evangile ne décrit jamais le visage du Seigneur, car il est lui-même tout entier ce visage. » Remarque juste et profonde. L'Evangile est le seul miroir, malgré d'autres témoignages, « où resplendit la divine figure ».

Toute la puissance surnaturelle de l'Evangile fait se concrétiser pour nous l'image du visage divin. Pierre, témoin oculaire, y voit la divine force intérieure, *dunamis* : « Je vous annonce la *force* de Jésus-Christ ».

Du visage de Jésus, Pierre ne se rappelle, et Marc ne reproduit rien d'autre que les yeux ou plus exactement le regard. Et on le comprend : pour Pierre, ce qu'il y a en ce visage d'essentiel, d'inoubliable, son « dynamisme », est dans les yeux.

C'est bien pour cela que :

les traits extérieurs sont complètement absents de l'Evangile; l'image charnelle de l'homme Jésus s'y construit, son visage vivant y naît, non pas du dehors, mais du dedans.

Cette force tous la ressentent.

Elle attire de loin les âmes humaines comme l'aimant attire la limaille de fer. Des foules par milliers le suivent pas à pas... Il attire les multitudes humaines.

Surtout, il laisse venir à lui les enfants, car :

Jésus est plus près des enfants que des grandes personnes... Celui-là seul, peut-être, aurait compris toute la grâce divine de son visage, qui l'aurait vu nimbé de visages enfantins. Les grandes personnes sont étonnées, effrayées par lui, tandis que les enfants se réjouissent, comme si en regardant dans ses yeux ils se reconnaissaient, se rappelaient ce que les grandes personnes ont déjà oublié — le ciel suave, le soleil suave du paradis.

Disons aussi qu'il y a, dans le *Jésus Inconnu* de Merejkovsky, des pages imprégnées d'une poésie intense, où l'auteur a voulu écrire, lui aussi, l'évangile que son cœur lui dictait, dans de délicieux « apocryphes », ceux d'un Evangile non pas faux, mais « caché », d'un Evangile secret, au sens antique, éternel. L'Annonciation, la Nativité, le Petit Berger de Nazareth qui conduit son troupeau de chèvres noires sur les chaumes des montagnes de Galilée, une Tentation, autant de fresques dignes d'un Fra Angelico, baignées d'une lumière évangélique, qui sont de purs joyaux d'un grand artiste, d'un grand poète.

Rien ne pourrait mieux permettre de comprendre, par un contraste d'un saisissant relief, l'abîme infranchissable qui peut séparer deux images de Jésus, que de lire, après le *Jésus Inconnu* de Merejkovsky, la *Vie de Jésus*, de François Mauriac. Pour l'écrivain catholique, l'histoire divine doit être retracée selon le dogme élaboré et proclamé, par des hommes tout de même! Le drame du Calvaire n'est-il pas d'avance « arrangé de toute éternité » (10)? Pour l'obéissant fidèle de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, tous les traits de la sainte face sont délinéés d'avance. *Roma locuta est.* Ils le sont, hélas! jusque dans le douloureux mystère de l'agonie du Sauveur. Peu de pages des romans les plus noirs de Mauriac sont aussi pénibles à lire que ces horribles visions de la Passion : « ... La curée, le cerf livré aux chiens... cette plaie vivante... masque de crachats,

(10) *La Vie de Jésus*, par François Mauriac, *passim.*

de pus et de sang... misérable rebut dont les chiens ne voudraient plus... ». Faudrait-il, vraiment, en arriver à regretter les naïves « bondieuseries » du quartier Saint-Sulpice, « le fade et douceâtre Rabi de modèle courant »? Délectation de l'horreur, de la même triste veine que les ulcères de *Sainte Lydwine de Schiedam*, chez Huysmans. Au seul point de vue humain, faute de goût volontaire, et ainsi doublement regrettable.

Mais il y a plus, et de plus regrettable encore, puisque sur le domaine de l'esprit, le strict catéchisme, encore une fois, l'impose. « Le Christ mourant » va donc se conformer à ce qui est prédit de lui. Il y adhère de ses « derniers pas ». Voyez les références : premiers vers du Psaume 21.

Ainsi le veut la « stupidité de la Lettre; la lettre qui tue », — précisément.

Oserons-nous dire à François Mauriac, avec tout le respect dû à une foi sincère, qu'il serait difficile de trouver un meilleur moyen d'éloigner de la divine figure l'immense multitude de tous ceux qui aspirent, tout de même, à la connaître, pour avoir tant de fois entendu le nom de Jésus?

Il y a des louanges, et de prétendues béatifications, qui, pour beaucoup d'âmes altérées de divin, tuent plus sûrement qu'une malédiction.

Il n'est ainsi aucune commune mesure entre le prodigieux effort de synthèse ésotérique de l'Evangile, qu'a tenté Merejkovsky, et la fresque hagiographique, brossée à grands traits par le clerc religieux qu'est Mauriac.

§

Pourtant, en terminant ce libre examen du livre de Dmitri Merejkovsky, la critique philosophique se doit à elle-même de noter les importantes réserves à faire sur le portrait de son Jésus Inconnu, et cela sur le plan philosophique, précisément.

Merejkovsky se montre à nous profondément, passionnément chrétien. Né dans la religion orthodoxe, on devine qu'il lui est resté fidèle, au sens ésotérique du moins. Il

lui doit, sans doute, en partie tout au moins, son ardent mysticisme, qu'alimente à la fois son génie poétique et la passion inhérente aux âmes slaves. Il s'est ainsi approché de son modèle en adorateur et disciple si fervent qu'il a su nous révéler un Jésus encore inconnu, tant la figure divine est insondable. Il l'a fait avec une piété qui ne saurait froisser l'Eglise, même si elle la dépasse. Mais il reste, ainsi, lui aussi, d'Eglise, fût-ce d'une super-Eglise, comme il aime à le dire, et il demeure en dehors, au delà si l'on veut, de la libre croyance spiritualiste, celle, dirons-nous, pour fixer les idées, de notre vénéré maître de naguère en Sorbonne, Emile Boutroux. Sans doute, Merejkovsky dépasse-t-il les dogmes. Son ardent mysticisme lui fait pressentir, deviner, entrevoir ce qui reste caché encore à beaucoup, mais ce qu'il y a, pourtant, « au delà de l'Evangile ». Il a bien vu que le christianisme officiel a voulu enfermer « le dynamisme de l'Esprit — l'Evangile — dans le Canon immobile ». Il a osé aborder la « tâche effrayante, surhumaine », de « dégager le corps de l'Evangile de la cuirasse du Canon », de « débarrasser la face du Seigneur des ornements de l'Eglise »; que le Christ n'est « pas qu'au ciel », mais « aussi sur la terre... »

Il erre dans le monde comme une ombre, tandis que son corps est emprisonné par l'Eglise dans la robe d'or des icones... Il faut retrouver son corps dans le monde et délivrer le prisonnier de l'Eglise... Le chemin de l'Eglise va vers le Christ connu, le chemin du monde vers Jésus inconnu. [Hélas!] dans la maison de l'humanité, dans l'histoire universelle le Christ a disparu comme une épingle égarée... Voici deux mille ans que les hommes dorment sur un couteau caché sous leur oreiller, — l'habitude.

Et pourtant :

Le monde, tel qu'il est, et ce Livre (l'Evangile) ne peuvent coexister. C'est l'un ou l'autre : le monde doit cesser d'être ce qu'il est, ou ce Livre doit disparaître du monde. Le monde l'a absorbé comme un homme bien portant avale du poison,

ou comme un malade prend un remède, et il lutte contre lui pour l'assimiler ou le rejeter à jamais. Voici vingt siècles que dure ce combat, et, au cours de ces derniers siècles, la lutte est devenue si âpre qu'un aveugle même voit que ce livre et le monde ne peuvent coexister : c'est la fin de l'un ou de l'autre (11).

Oui, toutes ces grandes vérités, Merejkovsky sait nous les rappeler, et c'est là la grande nouveauté de son *Jésus Inconnu.* Mais, néanmoins, il demeure strictement attaché, dans sa croyance métaphysique, si l'on peut dire, à la révélation purement, spécifiquement judaïque et chrétienne.

Jésus ne pouvait naître qu'en Israël [affirmation gratuite]. Ce n'est que sur un arbre tel qu'Israël et sur une branche telle que la maison de Joseph que pouvait s'épanouir une Fleur aussi divine que Jésus.

C'est là déclarer qu'une révélation du divin, telle qu'elle a été donnée à l'humanité par le fils du charpentier de Nazareth, ne pouvait se manifester sur terre qu'alors, et qu'en Judée. Pourquoi? C'est un fait, puisque cela a eu lieu, dira Merejkovsky. Certes. Mais en quoi était-il nécessaire que ce fait eût lieu là, et alors? Et même en quoi ce fait est-il purement juif? Non. « L'Esprit souffle où il veut. » Cette révélation eût pu se faire ailleurs, même sous une autre forme. Il y en a eu d'autres, sous d'autres cieux. Edouard Schuré, dans *Les grands Initiés,* s'est complu à égrener les perles du collier mystique au travers des âges (12). Sans doute, celle de Jésus de Nazareth est-elle la dernière, et, même pour des fantaisistes du mystère, comme un Péladan, il reste « notre chef d'orchestre à nous ». Mais de quelle autorité affirmer qu'elle ne pouvait être donnée au monde que parce que Jésus était le fils du charpentier de Nazareth? En se cantonnant sur ce terrain, qui est proprement celui du christianisme officiel, Merejkovsky abandonne volontai-

(11) *Jésus Inconnu, passim.*

(12) *Les grands Initiés* (Perrin, édit.) Cf. aussi *La religion essentielle,* par Illan de Casa Fuerte (Maisonneuve, édit.).

rement le point de vue métaphysique, si l'on veut, en tout cas la position du spiritualisme philosophique. Ainsi, vu sous cet angle du moins, son *Jésus Inconnu* reste les gloses passionnées d'un croyant en marge d'un texte sacré. Ce ne sont pas les vues d'un philosophe sur le mystère de la Création.

Il n'est que de voir, d'ailleurs, à quoi il se trouve fatalement entraîné. Le dogme de la Rédemption demeure purement scripturaire : donner sa vie pour la rançon de plusieurs. L'Antechrist est affirmé comme au catéchisme.

On peut ne croire ni à Dieu, ni au diable, mais il n'y a aucune raison, si l'on croit à un Dieu personnel, de ne pas croire aussi à un diable personnel.

Enseignement de l'Eglise, irréfutable au point de vue logique, si l'on admet par ailleurs les prémisses.

Si Satan n'existe pas, le Seigneur n'a rien vu dans le Ciel et il n'a rien donné aux hommes sur la terre... Il faut ou renier le Christ ou l'accepter tel qu'il est. Jésus sans le diable est un homme sans son ombre.

Ainsi le Diable devient « un homme de chair et de sang, un personnage aussi historique que Jésus lui-même. »

C'est ainsi, et la critique philosophique a le droit de le regretter, que l'auteur de *Jésus Inconnu,* qui a su voir, et nous montrer, en des pages vraiment inspirées, l'horizon infini qui se profile « au delà de l'Evangile », reste attaché à l'interprétation de la « lettre ».

Parlons franchement.

Renan disait un jour, ou à peu près, dans une de ses regrettables boutades coutumières : « Que nous importe, au fond, un petit fait qui s'est passé il y a dix-huit cents ans dans une bourgade de Galilée. » On serait tenté de blasphémer ainsi, parfois, agacé par le zèle des commentateurs de la « lettre ». Edmond Schérer, rapportant la crise morale par où avait passé Frédéric Amiel, notait comment ce dernier avait vu s'effacer peu à peu de son esprit, dans le lointain, « la grande dramaturgie sémi-

tique », avec sa toile de fond, son Jéhovah, ses prophètes. « Rien qu'un petit Juif, *der kleine Jude* », ont dit Nietzsche « et avec lui beaucoup de sages, de glorieux, de puissants de ce monde », note lui-même Merejkovsky. Et il insiste, — mais de quelle façon!

Tout se passe sur un petit bout de terre, dans un coin obscur d'une lointaine province romaine, parmi quelques milliers de pauvres villageois et pêcheurs galiléens, et cela ne dure que quelques mois... Tout est concentré en un seul point, à peine visible, de l'espace; en un seul instant du temps. Mais ce point, en grandissant, embrassera le globe terrestre; mais cet instant, les hommes ne l'oublieront plus jusqu'à la fin des siècles.

Oui, en vérité cela suffit. Le passage de Jésus ici-bas et son enseignement. Les paroles qui furent dites alors. Prenez garde, il ne faudrait pas beaucoup nous presser pour nous faire dire : Qu'importe le lieu, le moment où cela fut dit; qu'importent les miracles, et la Croix elle-même (13); qu'importe l'expiation (14), et la rédemption et la résurrection elle-même. Il suffit de l'Evangile, si fragmentaire, si incomplet qu'il soit. Il suffit des paroles qui furent dites et entendues : « Aimez-vous les uns les autres... Je suis le chemin, la vérité et la vie... Je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne... »

En vérité tout est là. Il suffit, pour l'éternité, de l'affirmation suprême qui contient la suprême promesse : « J'ai vaincu le monde (15). »

EDOUARD DE MORSIER.

(13) Conf. *Les Angoisses*, Lemerre, édit. « Ils ont pris la croix, avec ses branches hautes, comme un porte-manteau pour accrocher leurs fautes. »

(14) *Ibid.* « Les criminels sont saints s'ils ont fait un saint crime. »

(15) « Le monde est une réalité. Il ne peut être vaincu que par une réalité. » Christophe Blumhardt : *Du royaume de Dieu* (Fischbacher, édit.).

UNE NUIT A SOFIA...

—

A S. Ex. Balabanov.

Dans l'atelier d'un musicien bulgare, nous étions quatre. L'un chantait des airs populaires, l'autre les traduisait afin que j'en pusse goûter la saveur, et le troisième entre deux chants racontait des légendes de son pays; de belles légendes toutes dorées au soleil de Bulgarie. Et j'écoutais. Par cette nuit claire, tiède, d'où les ténèbres étaient chassées par les étoiles et par la lune, plus brillantes que chez nous, au pied du Vitoche qui découpait sa silhouette imposante et semblait, sentinelle géante, garder la ville, je me sentais transporté en pleine féerie.

J'écoutais, j'écoutais... Et non pas seulement avec mes oreilles, mais, comme le souhaitait un jour devant moi Valéry, de tout mon être. Aussi me semblait-il n'être pas tout à fait passif dans ce quatuor, et l'atmosphère sonore n'était rompue par aucune palissade de silence...

Chansons d'amour d'abord; c'est vous qui revenez à ma mémoire. Chansons qui marquez si bien le caractère bulgare : fortes et tendres, sobres et ardentes; chansons toutes chaudes des nuits parfumées comme cette nuit où je vous écoutais pour la première fois; chansons d'où le libertinage est exclu, et avec lui la sensualité trop agressive. Chansons d'amour le plus vrai. Chansons du cœur, selon l'expression que mon bon maître Joseph Bédier employait volontiers pour définir certaines romances et pastourelles de nos trouvères.

Stoyan vient de la forêt,
Conduisant trois chevaux chargés de bois,
Il rencontre une petite fille,

Vêtue de neuf et bien parée :
Elle porte un gros bouquet sur la tête
Et sur les épaules une cruche lourde.
Stoyan se demande :
Dois-je briser la cruche,
Ou arracher le bouquet,
Ou bien embrasser la jolie?...
— Bah! la cruche coûte deux sols,
Le bouquet sera fané ce soir...
Le baiser seul est éternel!
Et Stoyan embrasse l'enfant...

. . . .

Jeannette se tenait devant sa porte :
Passe un juge devant elle,
Et puis des gendarmes aussi
Qui conduisent un jeune garçon,
Menottes aux poings...
— Qu'a-t-il fait, ce jeune garçon?
— Il a embrassé une belle fille.
— Ah! Juge, vieux monsieur,
Pourquoi la jeunesse n'est-elle pas ta loi?
Quand deux vieilles se croisent,
D'un regard oblique, elles se toisent;
Alors, quand deux jeunes âmes se rencontrent
Et se voient,
Dis, dis, que doivent-elles faire?...

Je regarde flamber dans la nuit les yeux couleur de braise d'Ouvalieff et de Mitcheff... Ah! comme ils sentent bien, ces jeunes gens, la force de la jeunesse et la vérité de la chanson! et la voix se fait plus ardente pour lancer cet appel passionné :

Deux amoureux sont l'un près de l'autre,
Yovko le tendre et Mara la belle :
— Yovko, doux comme le miel de tes lèvres,
Enlève-moi, ou je te rejoindrai de moi-même.
— Mara, Mara! Prends garde à ta mère,
Qui ne te pardonnerait pas...
— Yovko aux lèvres de miel,
Je suis une eau froide quand je veux,
pour apaiser la colère maternelle.
Loue-moi seulement devant ma mère,

Promène-toi avec elle dans le jardin fleuri,
Et dis :
« Contemple, mère, les plus belles fleurs :
Mon amour est plus beau qu'elles;
Contemple la pomme la plus rose :
Le visage de Mara est plus rose encore!... »
Et puis dis-lui encore : « Elle me veut,
Et je la veux!
Si on ne me la donne pas, je la ravirai!... »

Chansons qui distraient le travailleur, consolent l'amoureux ou la bien-aimée lorsqu'ils sont séparés l'un de l'autre; compagnes fidèles de la tristesse et de la joie. Parfois une flûte et une cornemuse pour accompagner la mélodie. Mais est-ce bien utile, ces instruments, lorsque la voix est tendre comme la flûte, et que son timbre est grave comme celui de la cornemuse? L'accompagnement le plus nécessaire de la chanson, n'est-ce pas le ciel de Bulgarie et la couleur d'azur du Balkan ou violette de Parme des Rhodopes? Flûte, cornemuse, gardons-les plutôt pour les mélopées orientales, pour les longs appels à travers la campagne ou les forêts. Mais quand il s'agit de chanter l'amour!...

Et je me rappelle aussi ce poème où le bien-aimé, mourant loin de la fiancée, se console à la seule pensée que, si jamais elle se marie cependant qu'il dormira glacé sous la terre, ce sera avec un homme qui ressemblera au fiancé d'autrefois, trait pour trait, et portera même nom que lui : ainsi, c'est lui encore qu'elle aimera à travers un autre : l'aimé, lui!... Il pourra donc reposer en paix. Et le second mari ne saura pas la vérité, ni la fidélité de la femme à son premier et unique amour.

D'ailleurs l'adultère est à peine connu dans le folklore bulgare. « Peuple honnête » a écrit Lamartine : ne l'oublions pas. Incapable de trahir sa foi. Honnête dans le sentiment, comme dans la vie quotidienne et pratique. « Une trahison, même platonique : crime impardonnable. » La jeune fille qui entend son fiancé murmurer à une autre les paroles qu'elle lui croyait réservées, qu'elle croyait inventées pour elle seule, le maudit : qu'il

tombe malade, et reste au lit pendant neuf ans, qu'il se relève si petit « qu'il se sente les pieds au large dans les trous d'une aiguille ». Il n'est pas d'imagination assez fantaisiste pour trouver tout ce que souhaite la délaissée comme châtiment au parjure...

Juste corollaire de ces grandes amours : le Bulgare n'entrevoit le bonheur complet qu'au moment où naît l'enfant; alors seulement, le couple est parfait, alors Dieu a béni l'union.

Petkana n'a pas d'enfant. Et malgré l'amour du mari, elle souffre. Elle ramasse un caillou blanc et pendant neuf mois le porte près de son cœur. Et puis elle le couche dans un joli berceau, et ce berceau, elle recommande au beau-père, en son absence, de bien le surveiller.

— Surveiller cette pierre? Tu es folle!

Alors, Petkana désolée monte sur la terrasse et implore Dieu encore une fois. Et Dieu envoie un ange pour donner à la petite pierre blanche une âme, blanche comme le lys, et l'animer de son souffle... Ainsi le miracle s'accomplit.

Dans le folklore bulgare, d'ailleurs, l'enfant aime la mère, comme l'aime la mère : avec passion. Une chanson terrible raconte la souffrance de Güro en prison. Il se coupe les doigts pour donner à manger à ses faucons, afin que ceux-ci soient assez vigoureux pour voler jusqu'à la maison paternelle et lui rapporter ensuite des nouvelles : « Tout est tombé en ruines », voilà ce que lui apprennent les faucons au retour. L'épouse, la sœur, la mère, ont été transformées en coucous... Et l'on entend leurs plaintes. Mais un seul oiseau se plaint sans arrêt... Ah! comme Güro devine tout de suite que cet oiseau-là, c'est sa mère!... L'épouse, la sœur, en effet ne pensent à lui que par intervalles : Güro le sait bien.

Et c'est parce que l'amour des parents est « tendre comme la rosée de l'aube, innocent comme les flocons de neige, mélodieux comme le chant matinal de l'hirondelle et ardent comme les trilles du rossignol », que les enfants peuvent avoir pour leur mère ce culte-là.

Rien n'arrête leur ferveur filiale. La femme, tant qu'elle

n'est pas mère, demeure, malgré tout, l'être léger un peu plus fragile, « oiseau chanteur », pour employer le mot d'Ibsen à propos de Nora, dans *Maison de Poupée*.

Aussi savent-elles rire, les jeunes filles, et les jeunes femmes, avant les angoisses magnifiques de la maternité! D'un rire contagieux, et que la montagne répète à l'infini : écho du bonheur virginal. Leur gaîté est capable de faire rire le cœur le plus triste, déclare Anka Lambreva. Un rien les amuse. Elles rient du petit oiseau qui bat des ailes parmi le feuillage de la vigne, et prend sa volée. Elles rient du serpent vert, enroulé comme une liane autour des ceps. Elles rient d'un nuage sur le bleu du ciel, même si ce nuage porte la foudre. Qu'importe la foudre quand on s'aime! L'amour n'est-il pas plus fort que tout! Elles rient même parce que l'un ou l'autre leur a demandé de rire pour montrer leurs jolies dents et égayer le travail. Elles rient enfin quand une autre qu'elles est devenue amoureuse. Ha! ha! ha!... Rire, rire, sourire de la vie nouvelle, soleil de la terre!...

Le jour des épousailles, elle ne rira plus, la jeune fille devenue timide, et aussi pâle que les fleurs d'oranger. Toute la nuit elle a travaillé afin d'achever ses broderies. Et des amies fidèles l'ont aidée dans cette tâche, et l'ont aidée aussi à s'habiller, à se coiffer, à se faire de belles nattes. Et elle a chanté la chanson d'adieu :

Regarde-moi, mère chérie,
Regarde-moi une fois encore :
Demain je serai dans une autre demeure
Et tu n'entendras plus les chansons que tu aimais!
Mère chérie, regarde-moi...

Simplicité, Honnêteté, Dévouement, telles sont les trois compagnes que la mariée devra garder auprès d'elle et choyer : ainsi le veut le prêtre. Et ces compagnes, la jeune épousée ne les a-t-elle pas vues toujours constantes au foyer paternel? Honnêteté, Dévouement, oui certes, elle-même les a toujours choyées comme jeune fille. Simplicité, voilà qui sera plus dur, car la fille d'Eve est coquette, surtout quand elle est mariée; est-ce donc un

mal? N'importe! Simplicité ne sera pas sacrifiée ni ne restera Cendrillon solitaire dans un coin du logis nouveau.

Et dans l'atelier de Sofia, les jeunes hommes chantent toujours, et toujours ils m'enchantent. Mais bientôt le troisième raconte des légendes que je veux faire connaître telles à peu près que Chichmanov les a traduites pour nous. Qu'est-ce donc qui pourrait mieux que ces textes très anciens nous faire pénétrer dans l'âme poétique de ce peuple, si mal connu de nous?

Voici pourtant qui nous concerne de façon toute spéciale puisque l'on y voit comme le Bulgare nous juge par rapport aux autres peuples d'Europe!

Quand Dieu distribuait le sort de chaque nation, ce furent les Turcs qui arrivèrent les premiers pour lui donner quelque présent. Dieu leur donna le pouvoir, droit de Seigneur.

Et puis vinrent les Bulgares :

— Seigneur, nous te prions de nous donner quelque chose.

— Et que voulez-vous?

— Le pouvoir.

— Le pouvoir? Je l'ai donné aux Turcs : demandez autre chose!

— Ah! quel mauvais *travail*, Seigneur! C'est le pouvoir que nous désirions.

— Trop tard. Soyez bénis, Bulgares, je ne reprends pas ma parole, mais je vous fais un autre présent : le *travail*. Et allez en paix.

Et les Juifs se rendirent auprès de Dieu :

— Quel présent voulez-vous? demanda le Seigneur.

— Le pouvoir.

— Le pouvoir, d'autres l'ont pris.

— Ah! quel mauvais *calcul* tu as fait là, Seigneur!

— Que le *calcul* soit votre part! dit le Seigneur.

Et ce fut le tour des Français :

— Quel présent voulez-vous? demanda le Seigneur.

— Le pouvoir, bien sûr.

— Dommage, mais d'autres l'ont pris.

— Ah! quelle mauvaise *invention!* Pourquoi l'avoir donné à d'autres, Seigneur?

— Allons, que les *inventions* soient votre part! dit le Seigneur.

Et puis arrivèrent les Tziganes :

— Comme cadeau, nous voulons le pouvoir.

— Impossible, répondit le Seigneur : il est distribué déjà.

— Oh! quelle *misère* : c'est ce que nous espérions avoir, dirent les Tziganes.

— Allons, ayez la *misère* : vivez d'aumônes et que votre misère vous nourrisse! dit le Seigneur.

Tout à fait les derniers vinrent les Grecs :

— Ah! Grecs, vous êtes venus bien tard. J'ai donné tous les présents, il ne me reste presque rien : le pouvoir aux Turcs; le travail aux Bulgares; aux Juifs le calcul; aux Français les inventions; aux Tziganes, la misère...

— A quelle *intrigue* devons-nous d'avoir ignoré qu'il fallait arriver plus vite pour recevoir un présent? s'écrièrent avec rage les Grecs.

— Allons, ne vous fâchez pas, dit le Seigneur. Je vous donnerai aussi un présent : je ne vous laisserai pas partir les mains vides. Que *l'intrigue* soit à vous! dit le Seigneur.

Et la charmante visite que fit un jour le Bon Dieu à Eve complète à merveille la légende qu'on vient de lire :

Un jour, Dieu voulut aller voir la grand'mère Eve. Un ange la prévint que Dieu lui viendrait faire visite, afin qu'elle eût le temps de mettre un peu d'ordre dans la maison et de préparer le repas. Eve, ravie d'aise, ne perdit pas une minute pour embellir sa maison et chercher les mets qu'il fallait pour régaler le Bon Dieu.

Elle rassembla autour d'elle ses enfants, les lava, les coiffa, et les habilla le mieux du monde. Mais, comme elle avait beaucoup d'enfants, avant qu'elle les eût tous changés d'habits, voici que Dieu arriva. La pauvre Eve emmena les enfants qu'elle n'avait pas eu le temps de débarbouiller et dont les habits étaient en haillons, puis les

enferma dans une chambre, car elle avait honte de les montrer ainsi à Dieu.

Tout se passa le mieux du monde. Avant de prendre congé d'Eve, le Seigneur bénit les enfants qu'il aperçut devant la maison.

— Eve, ma fille, dit-il, tu m'as reçu avec honneur : il faut donc que je te le rende; car ainsi va le monde : l'honneur attire l'honneur. Je bénis donc ton fils aîné en cette sorte : qu'il soit le tzar des tzars, le second, qu'il soit roi; le troisième, prince; le quatrième, premier vizir; le cinquième, pacha; le sixième, préfet; le septième, commandant; le huitième, capitaine; le neuvième, gendarme; le dixième, maire; le onzième, tchorbadji; le douzième, maître d'école; le treizième, moine; le quatorzième, pape; le quinzième, évêque, le seizième, patriarche, le dix-septième, prêtre; le dix-huitième, juge; le dix-neuvième, docteur!...

Parce que Dieu avait béni tous les enfants qui étaient devant lui, Eve fut toute joyeuse, et vite, vite, elle fit sortir les autres enfants de leur cachette afin que Dieu les bénisse également :

— Je t'en supplie, Seigneur, fais-moi la grâce de bénir aussi mes autres enfants comme les premiers; ils ne sont ni lavés ni changés, car tu m'en as trop donné : je n'ai pu leur mettre de plus beaux habits, mais ce sont mes enfants....

— Soit, je les bénirai, ma fille. Que l'un soit sentinelle à la porte du Roi, son frère; que l'autre lui fasse la cuisine; le troisième, qu'il lui prépare le café; le quatrième, qu'il soit son ordonnance ; le cinquième, cocher ; le sixième, chef d'eunuques; et ceux qui restent, qu'ils soient laboureur, maréchal-ferrant, bûcheron, piocheur, meunier, chaudronnier, potier, pelletier, cordonnier, matelassier, boulanger, musicien ambulant, joueur de tambour, tisserand, boucher, marchand de farine, etc... et qu'ils se nourrissent à la sueur de leur front. C'est ainsi que le monde se soutiendra.

Et Dieu s'éloigna d'Eve, de ses enfants, et de la terre....

Le bon sens bulgare ne perd jamais ses droits. Ainsi,

par une manière de fable, — de « moralité légendaire » eût dit Laforgue, — nous apprenons à réfléchir très sincèrement sur les mauvais souhaits de l'homme, sur l'ignorance où il est de son véritable bonheur. Je pense, en transcrivant l'apologue savoureux, à la joie qu'eût éprouvée à le lire, l'un ou l'autre de nos fabulistes, et d'abord le plus grand de tous... Et je ne puis m'empêcher davantage de l'imaginer *raconté* et non pas lu, par un de ces beaux vieillards à l'aspect placide, à la barbe de fleuve, aux gestes onctueux comme ceux des prélats, tels que j'en ai croisés plus de vingt dans les rues de Plovdiv, ou, n'est-il pas vrai, mon cher Stoïloff, dans les ruelles de villages clairs et gais comme Boyana :

Quand le Seigneur eut créé le monde, l'homme vint auprès de lui et demanda :

— Dis-moi *combien de temps* vivrai-je, *comment* vivrai-je, *de quoi* me nourrirai-je, et *à quoi* vais-je travailler?

Dieu répondit :

— Tu vivras encore trente ans, tu mangeras en toute liberté des choses qui ne nuisent pas à ta santé, et ton travail sera de commander à tout ce qui est sur la terre.

— Merci, mon Dieu, dit l'homme, pour la vie agréable que tu me donnes : mais tu m'accordes bien peu d'années.

— Eloigne-toi donc un instant, et attends ma sentence, répondit le Bon Dieu.

Alors le bœuf vint près de Dieu et dit :

— Seigneur : dis-moi combien de temps vivrai-je, quels seront mes travaux et ma nourriture?

— Vois-tu cet homme assis? Il sera ton maître : ton travail sera de labourer la terre et de traîner les chars; comme nourriture, tu auras la paille et le foin, et tu vivras trente ans.

— Oh! Seigneur, murmura le bœuf, une si mauvaise vie! retranche un peu de mes années!

L'homme, entendant ces mots, fit un signe de la main au Seigneur, et dit doucement :

— Enlève-lui des années, et donne-les moi!

Dieu se mit à rire et répondit :

— Prends vingt ans du bœuf, pour que vous soyez contents tous les deux.

Le chien vint également, et dit :

— Mon Dieu, tu m'as fait chien, dis-moi, combien vivrai-je, quels seront mes travaux et ma nourriture?

— Vois-tu là-bas cet homme assis? Il sera ton maître : ton travail sera de garder sa maison, ses brebis, son bien : tu mangeras les croûtes et les os qui tomberont de sa table, et tu vivras trente ans.

— Oh! Seigneur, dit le chien, quelle vie! Retranche un peu de mes années.

L'homme, entendant ces mots, dit doucement à Dieu :

— Enlève-lui des années, et donne-les moi!

Le Seigneur rit de nouveau, et dit :

— Prends aussi vingt années du chien pour que vous soyez contents tous les deux.

C'est ainsi que l'homme eut soixante-dix ans et le chien dix.

Le singe vint le dernier, et dit :

— Seigneur, tu m'as fait singe en ce monde; dis-moi : combien vivrai-je et quel sera mon travail?

— Vois-tu cet homme assis? Il sera ton maître : il te nourrira de noix, noisettes et autres fruits; tu le feras rire avec tes jeux et tu amuseras ses enfants avec tes tours : tu vivras trente ans.

— Oh! Seigneur, quelle misérable vie! Retranche-moi quelques années.

L'homme, de son coin, fit de nouveau signe à Dieu :

— Enlève-les lui, et donne-les moi!

Dieu dit en souriant :

— Prends-lui encore vingt ans, pour que vous soyez contents tous les deux.

Ainsi, l'homme prit encore vingt années, ce qui fit quatre-vingt-dix ans en tout.

Et c'est pourquoi l'homme jusqu'à trente ans, mène une vie d'homme libre. De trente à cinquante ans, sa vie est celle d'un bœuf : un joug autour du cou, il travaille et se tourmente pour nourrir sa femme et ses enfants, fait des efforts pour amasser de l'argent. Quand il a cin-

quante ans, il cesse de travailler, et, comme un chien, reste le gardien de ce qu'il a amassé. Tout le jour, il se chicane avec ses familiers; pour peu de chose, il grogne, insulte, crie. De soixante-dix à quatre-vingts ans, il mène la vie d'un singe : dans la maison tout le monde se moque de lui... Un singe!

...Dans l'atelier de Sofia, tous les chants se sont éteints, les paroles ne labourent plus le silence. Il fait jour. Le Balkan a revêtu sa robe couleur d'azur, et les oiseaux chantent leur chanson. Mais les jeunes hommes ont encore à raconter de très belles histoires, et je sens bien que nous n'en avons pas fini d'ausculter le cœur de leur pays...

Ces histoires-là, elles ne sont ni d'hier, ni d'avant-hier, elles ne remontent pas aux temps légendaires. Elles sont d'aujourd'hui. Et leurs héros sont vivants, bien vivants. Elles commencent tout ainsi que nos contes de fées pourtant : « Il y avait une fois un Roi... » mais pour être exact, il convient de mettre le verbe au présent, et de mentionner aussi qu'il s'agit d'un jeune prince, non pas d'un barbon.

De ces histoires, émouvantes comme des vitraux d'églises et dorées comme des enluminures de missels, j'en veux dire une qui complétera, belle, populaire, tout ce que déjà j'ai offert ici.

Un jour le roi croise un vieux paysan. Aussitôt il arrête sa voiture et demande à l'homme :

— Eh! l'ami! jusqu'où t'en vas-tu donc de ce pas traînant?

— Traînant! Je peux bien être fatigué depuis le temps que je marche! Et il me faut rentrer chez moi à une lieue d'ici!...

— Alors, viens. Et monte à côté de moi!

Pendant le trajet, le Roi et son compagnon parlent en confiance.

— Arrête! dit soudain le paysan : Nous sommes arrivés! Mais au moins, entre chez moi que je te remercie dignement.

Le Roi accepte l'offre.

— Un verre d'eau-de-vie?

Et le Roi déguste la liqueur qu'en vérité il trouve excellente.

— Tu as bon goût! réplique le paysan. C'est moi qui la fabrique. Alors, tu penses!

Pour n'être pas en reste avec son hôte, le Roi va chercher dans sa voiture une bouteille de vieux Bordeaux, qui d'aventure s'y trouvait.

— Tu ne me dois rien, proteste l'homme, puisque c'est toi qui m'as rendu service.

Mais le paysan se décide, à la condition que ce Bordeaux, on le déguste ensemble.

— Oh! il est parfait, murmure le paysan émerveillé. C'est toi aussi qui fabriques ce vin! Naturellement! Eh bien à charge de revanche, tu me diras si je peux en avoir quelques bouteilles...

Le Roi, ravi, promet.

— Tu es riche, peut-être? interroge le paysan.

— Comme-ci comme-çà, répond Sa Majesté.

— Tu as des vaches, au moins?

— Quelques-unes.

— Et une maison?

— Oui, une maison...

— Grande? belle?

— Oh! tu sais, belle, ça dépend des goûts.

— C'est vrai, répond gentil le paysan.

Et à un détour de la conversation, Boris III se fait reconnaître. Le paysan se jette à genoux, un peu effrayé peut-être de tout ce qu'il s'est permis de dire, mais surtout dans un mouvement de tendre ferveur...

Pour toute réponse, le Roi l'invita à le venir voir au Palais-Royal, où il lui remit beaucoup de bonnes bouteilles et d'autres présents plus précieux.

Vous le voyez, dans le pays qu'aimait Lamartine, et que gouverne le petit-fils de nos Rois, les beaux poèmes humains ne sont pas près de disparaître...

CHARLES OULMONT.

SUITE MAGIQUE

—

DERNIER FAUNE

Le faune mort garde l'Automne entre ses bras.
Ce vide lumineux exprimé par ton ombre,
Nymphe, glisse aux lenteurs pâles des apparats
Où la précarité des saisons se dénombre.

Ce faune enfant que vous avez vu, dépouillé
Des oripeaux dansants qui le ceignaient, superbe,
Il est mort aujourdhui sous un ciel endeuillé,
Au sifflement du vent aiguisé par une herbe.

Il est mort dans l'enclos de feuilles, recourbé
Sur un mutisme lourd d'innocence, qu'envie,
Ce soir, le masque las de l'antique Phœbé,
Satiété de marbre au long ciel de la vie.

Et les hêtres sont noirs où la Parque a filé
L'arachnéenne voix de cette aube de pierre,
Et c'est un grand silence au pur trouble emmêlé
Qu'aurait aimé le faune aujourd'hui sans lumière.

Il est là, près du banc comme lui velu d'or,
Assoupi dans le drame et glacé d'un sourire :
Si vous voulez savoir ce qu'il rêvait encor,
Penchez-vous sur cette eau que la prêle respire.

Alors vous comprendrez la douceur du sommeil
Qu'une secrète bise a figé sous les touffes
De la toison jadis dédiée au soleil,
Et quels désirs vivants — à tout jamais — étouffent.

—

RONCIER MYSTIQUE

Le sang voilé du soir s'est brouillé sur les ronces;
Un chemin de soupir fuit du ciel croupissant,
Et c'est un appel rauque et mystique, ce sang
Etouffé d'or sous des verrières qui se foncent...

On le voit s'immoler au calice des nuits
Par les bras implorants de fabuleux feuillages...
Ah! la simplicité riche de ces messages
Dentelés mollement et doucement conduits

Vers le sommeil mouvant de la terre bénie,
De la terre très sainte au parfum de fraicheur
Et qui semble si belle, accueillante, au pêcheur
De découvertes, sous la lune rajeunie!

— Sur l'herbe de saphir où les merles sautaient
Divinement légers dans les justes lumières,
Ce n'est plus le feston mordoré des clairières
Mais la frange d'amour de ces couchants épais

Où le soleil, crevant des pourpres et des lies,
Vient jeter un rayon magiquement brutal,
Fanfare diluée à ce fiévreux étal
Que les puissances de carnage en vain rallient;

Car la terre est trop calme, et ce ténébreux sang
Qui là-bas meurt inoubliable entre les ronces,
C'est celui d'un dieu cher aux collines qui froncent,
A ras du ciel, leur sourcil d'ombre au trait puissant! —

—

CHASSEUR D'AMES

Dans les taillis que la meute assiège, déroute,
Cerf, la malignité du chasseur anxieux
Poussant la nue et les soleils sous l'âcre voûte
Perfidement mirée à l'or délicieux.

Mais moi, moi, sous les hallalis là-bas qui sonnent
La strie amère et les cathèdres du vieux soir,

Où vais-je donc porter ma course... (Les automnes
Ont scandé, pluvieux et lents, leur désespoir...)

Ta statue et ton ombre, ô Pitié, sous le chêne,
Me quittent par reflets inexorables; loin,
J'entends l'oiseau des nuits, d'une voix souterraine,
Prendre le dernier chant de l'homme pour témoin.

Phœbé m'attend... Je l'oubliais... Elle devine
Au fond de ses marais voilés des pleurs du temps,
Les douceurs inouïes, ô chimère divine,
Dont ta griffe a marqué mes plectres haletants.

DELTA

L'inaltérable été fait ruisseler son Gange;
On voit monter sa flamme aux barreaux des midis
Et des rayons brûler dans les cheveux de l'Ange,
Eveillant la stupeur des cycles engourdis.

Le visage léger des choses de lumière
Nous dit : « Reconnaissez mes traits, purs absolus...
C'est à vous d'avancer, nouveaux, vers cette sphère
Où rayonne (en quels pleurs!) le soleil des élus. »

Voici tourner l'éclat des fauves marguerites,
L'oiseau mimer sans but l'infatigable effort,
Le soir s'ourler sans bruit d'olympiennes fuites,
Rouer le vieux combat dans l'arbre de la mort.

Jamais ne fut plus fier le naufrage du monde
Ni plus douce la nuit sur ses stalles d'éther.
— C'était hier, ce jour, ce sanglot de seconde :
Dieu surveillait nos caps du bout rongé des mers.

HENRI-PHILIPPE LIVET.

PERSPECTIVES ÉCONOMIQUES EN FRANCE ET EN EUROPE

—

Souvent, contemplant le désordre présent des esprits et des choses, on peut se demander ce que penserait de nous un habitant de Saturne ou de Sirius, descendant sur notre pauvre planète, étranger donc à nos luttes et à nos préjugés. La conviction dominante qui l'étreindrait serait, sans doute, celle de la démence collective qui subjugue de nos jours peuples et gouvernements d'Europe. Une épidémie de folies qui se multiplient et s'engendrent les unes les autres, voilà sans doute le trait fondamental par lequel les historiens de l'avenir caractériseront notre déplorable époque.

L'ébranlement causé par la grande guerre a été tel qu'aucun des peuples du continent n'a retrouvé son équilibre, chacun penchant plus que jamais dans le sens où déjà avant 1914 il était accoutumé de choir : les peuples à tendances annexionnistes s'adonnant à un chauvinisme exaspéré, tandis que les peuples démocrates s'enfoncent chaque jour davantage dans une démagogie sans grandeur, plus encore sans issue.

A la suite de la guerre et de la crise de 1929, toutes les nations d'Europe sont aujourd'hui frappées d'un appauvrissement redoutable, allant peut-être jusqu'à la moitié de leur revenu réel d'avant-guerre. Néanmoins, deux grands peuples, l'Allemagne et l'Italie — qui déjà plient sous le fardeau de dépenses publiques écrasantes, doubles ou triples en valeur réelle de celles d'avant-guerre — loin d'économiser, dépensent l'argent sans compter, comme

jamais dans leur histoire ils ne l'ont fait, pour forger, l'un et l'autre, l'armée la plus redoutable. Au lieu d'appliquer tous leurs efforts à résoudre les difficultés économiques sans nombre dont la guerre et l'après-guerre les ont accablées, ces deux nations, qui — faveur inappréciable — n'ont nulle agression extérieure à redouter, se saignent aux quatre veines pour se mettre en état de conquérir par les armes des territoires étrangers. L'Italie déjà a eu « sa » guerre. L'Allemagne hitlérienne brûle de suivre la même voie. Comme s'il n'était pas évident que, du fait des dépenses inouïes qu'impliquent toutes opérations militaires conduites à l'aide de la nation tout entière armée, aucune guerre moderne — même victorieuse — poursuivie en Europe, voire même en Afrique ou en Asie, ne peut avoir d'autre résultat que la ruine du vainqueur comme celle du vaincu!

En attendant, les peuples allemand et italien, soumis à cette préparation guerrière intense, sont mal nourris, condamnés à un niveau de vie déplorable et absurde. Sait-on qu'un très grand nombre d'ouvriers allemands, en particulier ceux qui construisent le long de la frontière rhénane les nouvelles fortifications du Reich, ne gagnent que des salaires infimes, parfois 12 marks *par semaine*, théoriquement 72 francs, en un pays où la vie est aussi chère qu'en France? On peut dire que, depuis un ou deux ans, l'ensemble de la population allemande est sous-alimentée presque comme certaines années de la guerre, faute de graisse, de pommes de terre, de viande notamment. Ainsi que le disait en juillet dernier le Dr. Schacht à un haut fonctionnaire français trop intelligent pour être dupe des apparences et qui m'a répété lui-même les termes de la conversation : « Tout ce que j'ai fait depuis trois ans dans l'ordre économique (contrôle des devises, moratoires bancaires, contingentements douaniers) est absurde, si l'on ne part pas de ce point de vue que le problème est le suivant: priver le peuple allemand de graisse, de beurre et d'œufs afin que nous puissions faire plus de canons et de munitions. » Et de même, récemment, le général Gœring disait : « Peu importe que présentement le peuple

allemand ait faim; il mangera mieux quand il aura gagné la prochaine guerre. »

En Italie aussi, la misère est atroce; seule la forte discipline imposée par le Duce empêche le peuple italien de protester contre les privations qu'il endure. Encore quelques pas en cette direction et l'Europe du xxe siècle connaîtra un appauvrissement comparable à celui, à juste titre célèbre, qui a suivi la fin de la guerre de Trente Ans. Etrange folie en vérité qui pousse des peuples, en proie aux affres de la faim, à vouloir, au prix des combats les plus sanglants, gagner quelques arpents de terre, au mieux quelques provinces, tandis qu'ils auraient tellement plus d'intérêt, un intérêt vital, à améliorer leur niveau de vie si déprimé.

Qu'il est impossible de poursuivre deux buts contradictoires, à la fois s'enrichir et préparer la guerre, c'est l'évidence même. La chute des monnaies des peuples annexionnistes que nous avons nommés en est la preuve. Déjà la lire a été officiellement dévaluée de 1 fr. 34 à 1 fr. 19. Et ce n'est là qu'un début. Quant au mark, il ne vaut sans doute pas le 10e de sa valeur nominale. Le contrôle des changes, qui a fait du Reich tout entier une immense et terrible prison pour les capitaux comme pour les hommes, masque la chute de la monnaie sans la pouvoir empêcher. L'Allemagne ne garde une monnaie qu'à condition de subir une forte hausse des prix intérieurs et de dépouiller sa devise d'un de ses attributs essentiels: à savoir sa capacité d'achat à l'étranger.

Et que dire de nous, Français? Pour des raisons inverses, à cause de notre prodigalité financière, nous voici, sous l'angle économique, à peu près aussi malades que les peuples militaristes! Certes, nous n'avons nul désir de guerre — et voici bien notre infortune; pour n'avoir pas répliqué par la mobilisation de quatre ou cinq classes de notre armée de réserve à l'occupation de la Rhénanie par les légions allemandes (peut-être au demeurant avons-nous eu tort de rester passifs), nous voici dénoncés par certains à travers l'Europe, comme manquant de virilité. Or, il n'y a pas si longtemps, moins de dix ans,

n'étions-nous pas stigmatisés en Angleterre et en bien d'autres pays comme militaristes assoiffés de guerres et de carnages? Ainsi va le monde et ses fluctuations! Aujourd'hui le reproche qui nous est adressé est inverse: nous nous détournerions trop du risque de guerre. En soi, ne pas vouloir de luttes armées est, certes, la sagesse. Le malheur est qu'en ces sortes de choses une attitude individuelle n'est raisonnable que quand elle s'accorde à celle de l'étranger; or, l'étranger, en l'espèce, donne prise aux pires pressentiments.

Quoi qu'il en soit, nous sommes pacifiques et ne songeons qu'à améliorer notre économie intérieure. Hélas! nous échouons même à atteindre ce but limité. Avec la Suisse, la Hollande, demeurées comme nous fidèles au bloc-or; avec l'Allemagne et l'Italie, qui s'exténuent en armements, nous sommes le seul pays au monde qui ne soit pas sorti de la crise.

Faut-il rappeler que depuis trois ans, la production industrielle a augmenté de 23 % en Belgique, de 34 % en Tchécoslovaquie, de 41 % en Angleterre, de 65 % en Suède, de 67 % au Canada, de 77 % aux Etats-Unis?

On ne dira jamais trop quelle malchance à l'heure actuelle est celle de ce pays-ci. Pourvu d'avantages économiques incomparables, — ne serait-ce que son encaisse-or et l'équilibre de sa production industrielle et de sa production agricole, — il semble qu'il ait plaisir à s'anéantir lui-même. A la suite de la reprise qui s'est dessinée dans la plupart des pays, entraînées par la hausse rapide des valeurs américaines à revenu variable qui sont passées de l'indice 80 au début de 1935 à l'indice 160 en mars dernier, nos valeurs françaises à revenu variable ont progressé de 176 en septembre 1935 à 203 en mars dernier. Nul doute qu'aimantées vers la hausse par cette plus-value boursière, les affaires en France reprenaient lentement, mais sagement, en automne dernier. Les industriels exprimaient à cet égard des avis concordants. Notre production industrielle, de juillet 1935 à mars dernier, était passée de 92 à 99. Tous ces indices, calculés sur la base 1913, étaient donc favorables.

La politique de déflation des dépenses publiques, amorcée par les décrets-lois Doumergue-Germain-Martin en juillet 1934 et poursuivie par les décrets-lois Laval de juillet 1935, *se révélait efficace*. Un relèvement, lent mais de bon aloi, de notre économie, en était la preuve convaincante. Il faut, en effet, n'avoir pas de culture économique, ou même pas de bon sens, pour croire que le mouvement des prix d'un pays gravement affecté par la crise comme le nôtre pouvait se retourner en un tournemain. L'économie française souffrait, depuis des années, d'avoir des dépenses étatistes sans rapport avec le revenu général de la nation; en 1935, plus de 90 milliards de dépenses publiques, y compris les assurances sociales, le déficit des chemins de fer, les dépenses des collectivités locales ont été acquittées en France par prélèvement sur un revenu national de 160 à 170 milliards seulement. Joint au taux relativement élevé de nos salaires, ce poids écrasant d'impôts a suscité en France un prix de revient beaucoup trop élevé par rapport aux prix de revient étrangers. Ce n'est pas tout. L'excès des charges de l'Etat comparées à ses recettes, l'inquiétude engendrée par cette situation grosse d'une dévaluation probable de la monnaie, enfin l'appel constant que l'Etat faisait aux capitaux privés au moyen d'emprunts incessants, ont provoqué chez nous depuis quelques années un taux d'intérêt presque usuraire. Insistera-t-on jamais assez sur ce fait: le Trésor anglais emprunte sur le marché de Londres de l'argent à 2 % et, même à court terme, à 1 1/2 *par an*, tandis que nos rentes françaises se capitalisent à 5,90. Le taux d'escompte officiel depuis deux ans est 1 1/2 aux Etats-Unis, 2 % en Angleterre tandis qu'en France, pays classique de l'épargne abondante, où le bon marché de l'argent était proverbial avant-guerre, notre taux d'escompte officiel depuis un an oscille entre 3 et 6 %; il est plus souvent à 5 ou 6 % qu'à 3 %. Conséquence : le taux d'intérêt qu'exigent nos épargnants pour la souscription d'obligations à rembourser en 10 ou 20 ans est prohibitif. Même celles de nos industries qui seraient emprunteuses de capitaux, tels nos chemins de fer pour

l'électrification de voies ferrées, sont obligées de renoncer à tous emprunts, la charge d'intérêt étant si lourde qu'elle interdit toute opération. Il y a donc là un travail auquel il faut renoncer, bref une aggravation du chômage. Ainsi, dans le pays démocratique qu'est la France, nous arrivons à ce paradoxe d'être obligés de donner à nos capitaux un taux d'intérêt *triple* de celui que les capitaux touchent au delà de la Manche. Singulière façon de mettre fin à ce que les socialistes nomment l' « exploitation capitaliste » ! L'économie a cela de consolant après tout qu'elle châtie ceux qui fautent. Ainsi sommes-nous sévèrement punis de la démagogie qui a présidé au vote de nos dépenses publiques et les a, depuis bien des années, si gravement enflées au delà de toute mesure.

La déflation poursuivie par les cabinets Doumergue et Laval portait donc ses fruits quand l'occupation de la Rhénanie par les troupes du Reich le 7 mars dernier, surtout l'approche des élections législatives ont brusquement mis fin à ce relèvement de notre activité. Sans nul doute, si le président Laval avait été bien inspiré, il aurait, soit par décret-loi (ceux-ci ne se sont-ils pas pliés à toutes exigences?) soit par un vote exigé du Parlement, retardé les élections de deux ans. L'ajournement des élections était au vrai et sans rien exagérer à ce moment-là de beaucoup la plus efficace mesure pour « défendre le franc », ainsi que la loi conférant les pleins pouvoirs au cabinet Laval lui en faisait obligation. Il y avait une grave imprudence à appeler un peuple aux urnes alors qu'il était condamné à subir la « grande pénitence » et que l'expérience était encore en cours. Toute personne au courant de la vie économique sera sans doute d'accord avec nous pour penser que, sauf le cas d'une conflagration armée, moins de deux ans auraient amplement suffi à porter l'économie française à un point de prospérité satisfaisant, à condition que la politique française alors suivie ne fût pas interrompue.

A tout dire, sans parler de l'abaissement si souhaitable des barrières douanières (décision qui ne dépend pas de nous seuls), une autre mesure, facile à prendre, était né-

cessaire aussi pour rétablir notre activité matérielle; il aurait fallu dévaluer de 15 % environ notre franc. Si le président Laval avait voulu laisser dans l'histoire le nom d'un grand financier, il aurait dû, en même temps qu'il comprimait de 10 % toutes les dépenses de l'Etat, dévaluer d'un trait de plume notre devise de 12 à 15 %. Notre relèvement aurait été beaucoup plus rapide et plus fort. Pour une triple raison, la dévaluation du franc depuis le début de 1935 environ était devenue inévitable, si fâcheuse et si injuste qu'elle fût pour beaucoup.

Nos prix de détail et nos prix de gros étant de quelque 20 % plus élevés que ceux de l'étranger, il y a nécessité pour nous de diminuer la valeur de notre devise. Ce changement de poids d'or contenu dans le franc aurait un double effet. D'une part, il abaisserait nos prix en or; nos prix en francs correspondraient à un poids d'or moindre, — ce qui permettrait à nos exportations de lutter plus facilement contre celles des pays étrangers sur les marchés mondiaux qui, diminués d'importance, existent encore.

Par ailleurs, et cet effet est plus important que le premier, — la dévaluation amènerait rapidement une certaine élévation de nos prix intérieurs, de nos prix en francs-papier, ne serait-ce que par suite des ventes plus abondantes que nous ferions de nos produits à l'étranger et du prix accru des matières premières et produits achetés par nous à l'extérieur. Pareil accroissement des prix intérieurs est toujours salué par les producteurs nationaux comme un symptôme on ne peut plus favorable, comme l'aube des temps nouveaux. Comme, par ailleurs, les charges fixes, les arrérages des emprunts contractés, les loyers d'immeubles n'augmentent pas, que les salaires eux-mêmes ne progressent que lentement, une hausse, même légère, des prix de vente fait apparaître une marge bénéficiaire au profit des industriels, phénomène qui serait tout nouveau depuis bien des années dans la plupart des firmes françaises.

Mais, l'amélioration économique ne s'en serait pas tenue là. Sitôt que le public voit la hausse se produire,

il se précipite sur le marché pour faire des provisions avant que la hausse ne soit générale ou trop forte. Peu à peu, toute l'économie reprend vie. Les capitaux congelés — 50 à 60 milliards en notre pays, — voyant le retournement des affaires s'affirmer, progressivement acquièrent confiance; les uns se portent sur le marché des produits achevés, provoquant derechef la reprise des ventes, une hausse nouvelle de prix; les autres se déversent sur le marché des valeurs mobilières, s'investissant enfin, après une longue inaction, dans des entreprises nouvelles, d'où régression du chômage et reprise générale de l'économie. Quiconque ne comprend pas que la cause essentielle du maintien actuel de la dépression en notre pays est la congélation de 50 à 60 milliards de capitaux, donc la congélation d'un pouvoir d'achat immense, surabondant presque, mais qui volontairement fait grève (les grèves, hélas! sont partout et les ouvriers auraient tort de croire qu'ils en ont le monopole), quiconque ne voit pas cela tourne dangereusement le dos à la réalité et s'interdit d'agir ou de parler avec profit.

Enfin, une dévaluation de 15 % du franc était indispensable aussi afin de diminuer d'un sixième le poids pour le Trésor de la dette publique. Quand, dans un Etat qui a moins de 48 milliards de recettes, plus de 20 à 25 sont mangés d'avance par le service de la dette perpétuelle, de la dette à court terme ou flottante et de la dette viagère (pensions aux fonctionnaires et aux anciens combattants), il saute aux yeux que l'Etat ne peut plus assurer la marche de ses services, qu'il est en déficit constant et nécessaire.

Pour ces trois raisons, depuis un an environ, les prix mondiaux étant restés à peu près stationnaires ou ayant trop peu remonté, la dévaluation du franc était devenue inévitable. Désormais, elle ne pouvait plus être qu'ajournée et tout ajournement obligeait d'ailleurs à la rendre plus forte et moins facile. (Pour le dire en passant, si la France se tire d'affaire non pas provisoirement en se condamnant comme maintenant à vivre en autarchie, mais définitivement, reprend ses échanges extérieurs et

retrouve sa prospérité sans faire une dévaluation d'au moins 20 à 25 %, nous serons les premiers à dire que l'économie politique ne sert de rien et que les économistes dont tout le monde en France se méfie sont de malfaisants rabâcheurs. L'avenir prononcera.)

Certes, on comprend que, politiquement, il ait fallu dire : « Nous maintiendrons le franc » pour amener ce peuple à accepter la restriction de ses dépenses; mais, comme il y a des limites à la compression des revenus nominaux, si la France avait été gouvernée non par des élus politiques, mais par des sages, tels ceux dont parle Platon dans sa *République,* en même temps qu'on aurait comprimé les dépenses, il aurait fallu amenuiser le franc. Maintenant que l'événement a prononcé, que les élections ont été beaucoup plus extrémistes qu'on ne le pouvait supposer, il apparaît avec évidence que M. Paul Reynaud a eu seul contre tous, à ce moment, l'immense mérite de voir plus loin et plus vrai que les autres. Et le conseil de régence de la Banque de France dont, pour d'autres motifs, on a dit inexactement tant de mal, a eu le tort, reflétant l'opinion générale, de demeurer trop fidèle à la doctrine « patriotique » du maintien du franc. Certes, qu'on ne nous fasse pas dire que la dévaluation est une opération, soit morale, soit heureuse en soi. Expropriant, mais sans le dire, les petits rentiers, tous ceux qui ont des revenus fixes, elle s'aggrave d'une fausse hypocrisie vertueuse. Mais il est des moments où un malade doit savoir se faire couper un membre pour sauver sa vie. Il faut aller à la dévaluation comme on va à la table d'opération : avec courage et navrement. En réalité, il est des cas dans la vie d'un peuple où il est nuisible, pour lui et pour les autres, de se montrer rigidement scrupuleux. Tel fut le cas pour la France en 1935; son sens moral dans cette affaire lui a trop fait perdre de vue les nécessités techniques. Moins légaliste, notre pays aurait plus vite recouvré la santé — ce qui montre une fois de plus que l'économique obéit à des lois propres qui ne se confondent pas avec celles de la morale.

§

Ajoutons qu'il n'y a *pas lieu d'avoir la phobie de toute dévaluation. Deux choses sont à redouter par-dessus tout: avoir des changes erratiques ou subir le contrôle des devises.*

Les changes erratiques résultent inévitablement du refus opposé par la banque d'émission de faire, selon la parité légale de la monnaie, l'échange billets contre or et or contre billets. Bref, c'est la suspension de la convertibilité en or du billet de banque qui crée instantanément l'instabilité des changes. A partir du jour où la devise nationale n'est plus accrochée à l'or, sa valeur fluctue sans cesse selon le rapport de l'offre et de la demande, non seulement à l'intérieur du pays, mais surtout à l'extérieur. Le billet inconvertible devient une marchandise dont la valeur ne dépend plus que du nombre des étrangers qui la veulent bien acheter à un cours plus ou moins déprécié, par spéculation, et du nombre de ceux — des nationaux surtout — qui, se défiant de sa valeur, la veulent vendre à tout prix. Dans le monde entier des spéculateurs cambistes, parfois de larges couches du public se mettent à débattre le cours probable de la devise devenue inconvertible. Des paris sont formés dans les deux hémisphères, faisant monter et baisser au change le cours de la monnaie malade. Par voie de conséquence, les prix intérieurs subissent les effets de ces pertes au change — éventuellement des relèvements de cours. La nation dont les changes sont erratiques n'est plus du tout maîtresse chez elle, subissant passivement, sans y pouvoir mais, dans le niveau de tous ses revenus et de tous ses prix les effets des spéculations mondiales touchant la valeur de sa propre devise. De plus, quand un pays a une monnaie errante, il lui est difficile de stabiliser sa monnaie; cette opération comporte toujours des risques réels.

Très défavorable est aussi la situation d'un pays soumis au contrôle des changes, lequel pourtant passe pour être la grande invention récente des manipulateurs de la

monnaie. Il y a contrôle des changes quand nulle personne ne peut payer à l'étranger ou se faire payer de l'étranger sans avoir obtenu au préalable l'autorisation formelle d'un Office d'Etat, dit office des changes. Bref, l'Etat s'arroge, à titre de monopole, le droit d'autoriser toutes importations (puisqu'elles nécessitent un paiement) et de bénéficier de toutes les remises, lettres de change, monnaies, avoirs quelconques, fournis par l'étranger. Dans ces conditions, il n'y a pas de cote des changes. L'Etat en question en arrive vite, dans ses rapports avec l'étranger, au système du troc, et ne laisse sortir que très peu ou même pas du tout de billets de banque, évitant ainsi leur dépréciation. Officiellement, la devise nationale reste au pair; seulement 9 fois sur 10, il est impossible de se procurer, en échange de la monnaie nationale, des devises sur l'étranger. L'Etat décide souverainement (on devine combien pareilles décisions sont arbitraires) de laisser entrer telle marchandise en contrepartie de telle autre qui a été vendue à l'étranger. Tous autres achats à l'extérieur sont interdits. Conséquence : capitaux et marchandises sont emprisonnés à l'intérieur du pays, n'en pouvant sortir sinon par fraudes. Et même les personnes en arrivent vite (car pareils régimes vont toujours en s'aggravant) à ne pouvoir faire un voyage à l'étranger, l'Etat ne les autorisant pas à emporter avec elles suffisamment d'argent pour leurs frais de voyage. Actuellement, les Allemands ne peuvent emporter que 10 marks pour tous frais de séjour à l'étranger. Bref, tout, hommes et choses, sont mis en prison à l'intérieur du pays en question.

Presque toutes les nations d'Europe sont actuellement soumises à ce régime barbare; il n'a d'avantageux que son hypocrisie. Extérieurement, la monnaie garde sa valeur théorique au change pour cette bonne raison qu'elle n'est jamais officiellement l'objet d'un contrat d'achat et de vente. De fait, la monnaie ainsi séquestrée se déprécie profondément, mais on ignore le montant de cette moins-value; il existe pourtant, à l'étranger surtout, des « bourses noires » où l'on peut acquérir, avec des dépréciations plus

ou moins fortes, un certain nombre de billets sortis en fraude. Et, quand la liberté des échanges est reprise, la dépréciation de la monnaie, qui n'était que virtuelle, éclate, comme une bombe. La moins-value n'est donc pas évitée; elle n'est que camouflée. Surtout, — préjudice très grave, — ce régime condamne le peuple qui se l'applique à une anémie croissante, à une vie de plus en plus misérable; vivant en vase clos, et la production et les revenus réels tombent sans arrêt; il n'y a pas de fin à cette chute lamentable. Que faire vivre un peuple en autarchie soit le pire des régimes, le plus monstrueux qui soit sous la calotte des cieux, il n'est pas d'économiste, pas d'homme de bon sens sur terre, pour mettre en doute cette vérité élémentaire. Or, c'est l'effet fatal du contrôle des changes.

Ce régime néfaste a un autre effet essentiel : il vide peu à peu le pays qui le subit de la majeure partie de ses capitaux. A partir du jour où les nationaux et les étrangers qui ont des avoirs dans le même pays savent qu'ils ne pourront plus faire sortir leurs capitaux sans user de fraudes, leur premier soin est de se garder de jamais y faire rentrer la moindre valeur. Mais comme, d'autre part, l'homme est un animal ingénieux, il découvre mille stratagèmes, plus ou moins périlleux, pour faire sortir continuellement des capitaux du pays. La nation, soumise à ce régime de changes, est comme un vase fêlé, qui laisse filtrer l'eau et où jamais on n'en remet. Etonnez-vous après cela que les capitaux dont elle dispose diminuent sans cesse; or, moins il y a de capitaux dans un pays, moins il y a d'entreprises en activité, moins il y a de travail, plus il y a de chômage.

Ainsi changes erratiques et contrôle des changes sont les deux fléaux dont il se faut garder, dont l'effet désastreux est souverain. Depuis vingt ans, cent fois l'expérience en a, hélas! été faite de toutes parts.

Tout à l'inverse, une *dévaluation faite à froid* offre de grandes facilités. Faite à chaud, c'est-à-dire quand les changes sont fluctuants, toute stabilisation monétaire est dangereuse, avons-nous dit. Mais quand le pays a maintenu la convertibilité en or de sa devise, comme c'est

notre cas, une dévaluation volontaire est chose enfantine et sans risques. Un vendredi soir, quand on dispose de 48 heures sans cotation des changes, le gouvernement réunit son Parlement, dépose le projet de loi qui diminue de telle quantité précise le poids d'or contenu dans l'unité monétaire, établissant une nouvelle parité avec les monnaies étrangères. La commission compétente fait sur l'heure son rapport; la discussion immédiate est ordonnée par les deux Chambres, la loi est promulguée le lundi matin et quand les agents de change, ou plutôt les banquiers cambistes se réunissent le lundi après-midi, le pays est doté d'une unité monétaire différente. Une parité nouvelle de notre devise peut donc nous venir pendant la nuit, durant notre sommeil. Pas une seconde la convertibilité en or du billet n'a été suspendue. Dès lors, l'Etat sait exactement où il va, quelle appréciation précise des prix sera obtenue au bout d'un temps assez long. Parfois en effet, trois ans d'adaptation des prix sont nécessaires.

C'est dans ces conditions que la Tchécoslovaquie, la Belgique l'an dernier, ont dévalué leurs devises, la première de 16 %, la seconde de 24 %. Il est avéré que, dans les deux pays, des résultats non point magiques (il ne pouvait en être espéré), mais satisfaisants, ont été obtenus. En Belgique, notamment, tous les signes de reprise sont concordants. Tandis que la dévaluation de 24 % de la monnaie doit provoquer à la longue théoriquement une hausse du prix de la vie de 39%, d'avril à décembre 1935 les prix de gros n'avaient haussé que de 20 %, les prix de détail de 11 %. De grands rapatriements de capitaux avaient eu lieu, rendant leur solvabilité aux banques, permettant des fondations nouvelles d'entreprises; le marché de l'argent a retrouvé une aisance qu'il avait perdue depuis des années; le taux officiel d'escompte de la Banque Nationale de Belgique est tombé à 2 %. Surtout, symptôme essentiel, *la production ayant augmenté de 23 %, le chômage a presque diminué d'un tiers.*

La situation de la France n'est pas encore très grave, mais elle est loin d'être saine, et nous ne rétablirons

pas notre économie sans faire subir une dévaluation à notre devise. C'est là une connaissance scientifique objective. Mieux vaudrait pour nous faire à froid une dévaluation modérée le plus tôt possible, plutôt qu'en subir une à chaud, et plus profonde, dans quelque temps.

BERNARD LAVERGNE.

FORTUNETTE DES BAUX
OU
LE FÉLIBRIGE AMOUREUX

L'histoire du Félibrige est assez bien connue aujourd'hui; mais elle ne l'est pas tellement qu'on n'y puisse ajouter un épisode d'amour comme en eurent tous les grands mouvements littéraires. Les poètes vivent de symboles, et aussi de réalités. Heureux quand la réalité, comme ici, est l'image d'un peuple alerte, lyrique et sensuel, et mêlant l'idéal jusque dans ses passions les plus folles.

Fortunette des Baux, quel joli nom, coquet, pimpant, évocateur de légèreté, de jeunesse! Fortunette : une petite fortune, un trésor de finesse et de beauté, le mélange d'un sourire, d'une gaminerie et d'un indulgent abandon! Ce surnom — car c'en est un — plait par ses origines paysannes. Le Félibrige rend en poésie au terroir tout ce que celui-ci lui a prêté. Fortunette est le symbole de cette sève si abondante dans l'œuvre de Mistral qu'elle ignore presque ses ressources inépuisables.

C'est Mistral qui a fait Fortunette, j'entends littérairement. Elle existait dans *Calendaù* avant que d'être d'os et de chair, de chair surtout. On sait comment Calendaù, épris de la princesse des Baux, part à la recherche du comte Séveran. Il le rencontre en galante compagnie. Alors lui apparaît Fortunette : « Je crois, dit-elle, qu'il est amoureux : voyez-le rougir. » Elle entreprend sa conquête et danse devant lui. Il résiste. Prise au jeu, elle use de l'argument suprême : « Frémissante,

l'œil flamboyant, les dents qui grincent, elle déchire ses habits, et, radieuse, s'élance dans le nu de toute sa beauté. » Calendaù se fâche; il veut se battre avec Séveran. On l'emprisonne. Prêt d'être exécuté, son cachot s'ouvre : c'est Fortunette qui vient le délivrer : « Je serai, dit-elle, ton humble esclave. Je te regarderai dormir. Dans ta nacelle, gorge nue, je te suivrai à la nage. Je suis impure, mais l'amour qui me brûle me purifiera comme le fer chauffé à blanc. » Tel est le poétique personnage qui porta le premier le nom de Fortunette. La vraie Fortunette naquit seulement l'année où parut *Calendaù*. Mistral inventa d'abord la fiction. Quand, vingt-trois ans plus tard, il conféra ce surnom à la jeune femme dont nous allons conter l'histoire, il crut voir apparaître sa propre création. Mais que de fois, âme et corps de feu, elle sut spontanément s'identifier à son modèle!

Fortunette, de son vrai nom Emma Teissier, naquit à Maussane, au pied des Baux, le 17 janvier 1867. Elle vécut d'abord en sauvageonne, rebelle à l'école et se contentant, pour s'instruire, des élans de son tempérament, de la splendeur du ciel et des effluves du sol qui parlaient à son cœur. En 1885, elle épouse un cultivateur ivrogne et brutal. Elle vécut mal avec lui. En 1887, elle habite Moulès. Elle y a un fils mort à trois ans. Ce deuil consomme la rupture avec son mari. Elle le quitte en 1890. Elle avait déjà plus d'un péché sur la conscience. On conte qu'un de ses amoureux, surpris chez elle, sauta par la fenêtre, attrapa une fluxion de poitrine et mourut. Elle devait divorcer en 1904.

Sa vie publique, la seule intéressante pour l'histoire du Félibrige, avait commencé dès son mariage. En 1885, des fêtes furent données à Nice pour le vingt-cinquième anniversaire de son rattachement à la France. Des Provençales y furent conviées. Emma Teissier y alla. Il y eut un concours international de beauté, le premier du genre. Elle remporta le prix. De nos jours, elle eût été Miss France, peut-être Miss Europe. Et voyez le personnage : elle était pauvre; pourtant elle abandonna le mon-

tant de son prix aux pauvres de Nice. Elle fut toujours désintéressée.

Dès cette époque elle était admirablement belle. De taille moyenne, un peu forte, une poitrine divine, une abondante chevelure du plus beau noir, un teint chaud, un peu maugrabin, comme la Fortunette de *Calendaù*, le nez droit, les lèvres sensuelles, des sourcils parfaitement rectilignes, elle avait un port de reine. Elle devait servir souvent de modèle aux sculpteurs et aux peintres. Elle portait avec un charme sans égal son costume d'Arlésienne. Elle en incarnait le type, que Léo Lelée n'avait pas encore stylisé. Une carte postale, qui s'est vendue trente ans et qu'on retrouverait encore, n'est autre que son portrait, édité par Misienski. Tel quel, il a fait le tour du monde.

Telle est la très belle fille qui, dès 1890, allait se mêler au Félibrige et y remporter d'innombrables succès. Jusque-là, elle vit à Arles médiocrement quoique assez librement. On lui donnait alors un surnom qui évoquait son triomphe de Nice : on l'appelait le Prix de Beauté.

★

Un homme fort embarrassé au mois de mai 1890, c'était Paul Mariéton. Il avait vingt-huit ans. Chancelier du Félibrige, il devait assister, à cinq jours d'intervalle, au sixième centenaire de Dante à Florence et, à Montpellier, au sixième centenaire de l'Université. Il réalisa ce tour de force. De retour d'Italie, comme il attendait sur un quai de gare le passage du président Carnot qui se rendait aussi à Montpellier, il aperçoit une Arlésienne au teint mat, « si vive et si jolie qu'il consigna sur son carnet l'arome fin et sauvage de cette fleur de race ». Arrivé, il la cherche en vain. Survient Mistral. On l'accueille. Elle paraît à son tour, complimente le Maître en provençal, lui offre des fleurs et l'embrasse. Mistral, ravi, ne doute pas qu'on ne l'ait choisie pour décorer la fête. Il lui donne le bras. Ils traversent la ville, suivis d'un long cortège. La foule les acclame aux cris de : « Vive Mistral! Vive Madame Mistral! » C'est alors que le poète

s'avise de la ressemblance de l'Arlésienne avec la jeune bacchante de *Calendaù :* « Mais c'est Fortunette. » Et voilà Fortunette promue félibresse. Elle assiste comme telle à la retraite aux flambeaux, aux réceptions, aux aubades. La tradition veut qu'elle ait été invitée à prendre place dans la loge du président Carnot.

On la revoit le lendemain au banquet de Sainte-Estelle. Mistral présidait la table d'honneur, ayant à ses côtés des membres de l'Institut, des délégués des Universités françaises et étrangères, des sénateurs, des députés et cent autres illustres. La fête battait son plein, quand on apporte un billet de Fortunette s'offrant à chanter. Mistral accepte. Les dames s'effarouchent. Les messieurs entrent en joie. Elle monte sur une chaise et improvise un discours; puis, debout sur la table, elle chante une chanson de Charloun. Au refrain, les cinq ou six cents auditeurs reprennent en chœur avec elle :

> Moun Dièu, se ma grand sabié
> Que parlo à n'un bouscatié.

Un souffle de jeunesse, écrit Mariéton, avait balayé la solennité des discoureurs académiques.

Et Critobule d'ajouter :

Lorsque deux jours après, Mariéton accompagna Fortunette jusqu'en Avignon, la renommée de la belle Arlèse avait, sur les ailes des journaux, franchi les murs de Montpellier et même passé le Rhône (1).

Nous verrons comment elle devait conquérir Avignon. En attendant, elle a conquis Mariéton et elle le garde. Mistral écrit ironiquement le 13 août à son chancelier : « Fortunet t'initiera aux mystères de la Vénus d'Arles. » Il orthographie Fortunet, parfois même en lettres grecques, par prudence. Il lui envoie ce mot charmant, le 10 décembre, à Venise : « J'ai dîné avec toi jeudi soir en Bartelasse. » Toi, c'est l'âme de Mariéton : c'est Fortunette.

(1) Critobule : *Paul Mariéton d'après sa correspondance*, I, p. 298 sqq.

Entre tant, la jeune femme continue d'exercer son charme. Dans l'été de 1890, Mariéton conduit à travers la Provence la princesse Gortschakow et Mlle Photiadès. A Arles, pendant une course de taureaux, il voit tout à coup Fortunette causant avec la princesse; et celle-ci : « Je viens, dit-elle, de découvrir une Arlésienne adorable et spirituelle : invitons-la. » Il eut quelque peine à la détourner de ce projet (2).

A côté de ces gamineries, voici un autre aspect de ce curieux personnage. Fortunette est illettrée, ou presque, mais combien intelligente! Mariéton avait eu vent que les archives de la dynastie des Porcellets des Baux étaient échues à un Beaucairois. Il met son amie dans la confidence. Elle décide le propriétaire à céder son trésor. Bien plus, elle découvre derrière une porte murée des liasses de documents, « trois cent cinquante kilos de papiers », qu'elle fait emporter dans des caisses.

Et maintenant, suivons tous deux l'enterrement des Porcellets, me dit-elle, consciente, en bonne Provençale, de tout ce que représentait ce passé de sa race, et peut-être plus émue que moi (3).

Un autre trait montrera l'étonnante diversité de cette femme, qui eut des façons merveilleuses de se dévouer au Félibrige. Elle avait entendu vanter Charloun Rieu, le grand poète paysan. Ne sachant comment lui témoigner son admiration, elle va un jour le trouver pour s'offrir à lui. Critobule a raconté la scène :

« C'est toi Charloun? — Oui, ma bravo chato. — Eh bien, moi, je suis Fortunette. — Ah! queto causo! Les Félibres m'ont parlé de vous, Mademoiselle. — Il ne faut pas me dire Mademoiselle. Il faut m'appeler Fortunette. Je suis félibresse comme toi. » Et rassurant le poète qu'elle savait honteux de sa laideur et de sa pauvreté, elle lui parle si familièrement qu'il se met à rire. « Alors, si je te plais, Charloun, prends-moi. » Elle rayonnait, consciente de sa beauté et de sa gen-

(2, 3) Critobule, I, p. 306-309.

illesse. Mais il s'était rembruni. Il s'enhardit enfin : « Vois-u, Fortunette, je ne peux pas. J'espère encore me marier. Je voudrais rester sage pour celle qui voudra de moi (4). »

Citerait-on beaucoup d'aventures aussi émouvantes que celle-là?

★

Voilà donc Fortunette unie au Félibrige de la main gauche, mais non encore officiellement associée, sauf l'équipée de Montpellier, à ses cérémonies. Témoin l'incident de 1891 qui en dit long sur sa nature ardente.

Les Félibres parisiens descendent la vallée du Rhône en direction de la côte d'azur. Mistral craint qu'elle ne fasse un coup d'éclat comme l'année précédente. Il lui défend de paraître au banquet de Tarascon. Elle obéit. Mais le surlendemain, les Félibres s'assemblent à Tamaris, près de Toulon. Mariéton est de la fête. Au cours du repas, il reçoit ce billet : « M. Fortunet désire parler à M. Mariéton dans le salon de l'hôtel. » Il y va. Il y trouve son amie, furieuse de l'interdiction qui lui a été signifiée. Elle prétend l'emmener. Inquiets, Léon Daudet et Georges Hugo, qui étaient aussi du voyage, viennent le chercher. Comme ils l'entraînent, elle les mord l'un et l'autre au poignet. Voilà celle dont Mistral a dit plus d'une fois qu'elle était « capricieuse et folle comme une chèvre ».

Mais le Félibrige l'attire de plus en plus. Elle a vingt-quatre ans; elle est belle et aime les fêtes. Or, de toutes les fêtes d'alors, celles du Félibrige sont les plus belles. Elle n'est pas intéressée; elle n'a besoin que d'enthousiasme. Pour toutes ces raisons, elle se fixe en Avignon où, tout de suite, la presse s'occupe d'elle. *Le Mistral* rappelle « ses amitiés avec le grand corps félibréen, avec Mariéton, Paul Arène, et toute la phalange, sauf peut-être le capoulié Félix Gras, qui la regardait d'un œil sévère ». Le même journal évoque « le jeune poète qui savait si bien moduler des vers qui l'enivraient ». Ce

(4) Critobule, I, p. 303.

poète, nous pourrions le nommer puisqu'il nous en a donné licence. N'est-il pas devenu célèbre? Tout jeune alors, il est beau comme Adonis; il parle le provençal à merveille; il sera, lui aussi, l'âme du mouvement félibréen. Fortunette délaisse pour lui Mariéton. Celui-ci n'en est pas jaloux. Mistral lui écrit avec son indulgente ironie : « X... brûle de collaborer avec toi. » X... habite un palais dont les toits sont contigus à celui de la belle Arlésienne. Les deux jeunes gens s'y donnent leurs rendez-vous. Quel paradis ce dut être pour eux de chanter et d'enchanter leur amour là-haut, sous le ciel radieux ayant à leurs pieds Avignon et le Comtat, royaume de féerie dont ils se croyaient les justes possesseurs! Cela est-il concevable ailleurs qu'en Provence?

La presse locale se passionne pour Fortunette. *Le Mistral* annonce qu'elle « va faire paraître un volume de trois cents pages : *La vie en Provence pendant vingt-deux ans* ». Frédéric Mistral se fait l'écho de ce bruit auprès de Mariéton : « Fortunette écrit ses Mémoires en provençal. » Ce ne fut apparemment qu'une galéjade mais elle était capable de tout, même d'écrire très mal dans la langue qu'elle parlait si bien. Ses fantaisies d'illettrée, a dit Critobule, étaient des merveilles d'ingéniosité savoureuse: «Un jour qu'un artiste l'avait appelée «mon petit Léonard», elle voulut savoir quel était ce Léonard. Elle alla trouver le sous-préfet d'Arles, qui la renseigna le mieux du monde. Elle exprimait sa joie par cette formule câline : « Mon trésor de Venise. » Mistral en était ravi. Selon lui, tout le passé d'Arles revenait inconsciemment sur les lèvres de la belle fille, ce passé qu'il avait chanté dans son sirvente : « Au temps où le Lion d'Arles voisinait sur les mers avec celui de Venise... »

Que d'histoires touchantes pourraient être contées sur le rôle que Fortunette voulait jouer, qu'elle joua souvent, d'élément harmonieux de l'édifice félibréen (5)!

(5) Critobule, I, p. 302.

★

Ce rôle, elle eut bientôt une occasion unique de le remplir. Le 6 juin 1892, la fête de Sainte-Estelle eut lieu aux Baux. Elle fut de tout point admirable. Toutes les autorités félibréennes y assistaient : le capoulié Félix Gras, Mistral, Mariéton, Marius Girard, le R. P. Xavier de Fourvières, prémontré et prédicateur célèbre, Tavan, A. Mathieu, Charloun, Jean Monné, Arnavielle, et cent autres. Les dames étaient venues en grand nombre de tous les alentours. Le ciel était splendide, la lumière divine, l'enthousiasme délirant; le mistral soufflait comme cent mille diables : bref, le décor rêvé d'une fête provençale. Marius André, appelé selon l'usage à désigner la reine de l'année, couronne Mlle Marie Girard. Mistral célèbre le rite de la Coupo Santo. Mlle de Baroncelli est proclamée princesse des Baux. Mlles Marthe et Eugénie Huot, Mlle Péricaut, reçoivent respectivement les titres de seigneuresses de Signe, de Roumanin et de Pierrefeu.

C'est alors que Fortunette entre en scène. Les Baux? c'est son pays. Elle y était montée en voiture et avait arboré une étonnante robe rouge, semée de croissants noir et or, qui faisait encore mieux ressortir sa beauté. Elle s'était d'abord tenue à l'écart parmi les curieux. Soudain elle s'avance, à l'heure du banquet. Le compte rendu de l'*Aioli* du 17 juin est à relire, en entier. Nous en traduisons l'essentiel :

Avec ces tas de cailloux disposés devant les convives, vous auriez dit qu'on allait voir, comme dans l'Evangile, le miracle des pierres muées en pains. Rien ne manquait à la scène évangélique, ni les roches qui étincelaient sous le rayon divin, ni les ruines amoncelées qui rappelaient celles des villes de Galilée, ni la splendeur de ces poètes populaires semblables à des apôtres, ni la foule des paysans qui se pressaient pour ouïr leur parole, ni même la Samaritaine qui apparut tout à coup, cotillon rouge et cheveux au vent, avec la cruche sur le bras, pour servir à boire.

Description poétique, excellente, surtout très adroite.

Préparée dès le début par une comparaison avec l'Evangile, l'évocation de la Galilée a pour but d'amener discrètement la Samaritaine, en l'espèce Fortunette, dont la présence devait soulever des polémiques passionnées. De fait, celle-ci est fort bien accueillie par les Félibres, principalement par les dames avignonnaises qui, ayant le goût bon, furent toujours indulgentes à la beauté. Au récit ingénieux de l'*Aioli,* Mariéton ajoute quelques détails savoureux :

L'enthousiasme était à son comble. Je vois encore la robe blanche du R. P. de Fourvières s'agiter dans un accès de lyrisme et s'écrier, debout sur un escabeau : Je donne la parole à Fortunette! La mine renfrognée qu'il avait eue le matin, à l'apparition de l'Arlésienne, s'était dissipée au feu de l'estrambord. Fortunette se hissa sur la table. Elle chanta des chansons de Charloun dont le refrain fut repris par toute l'assemblée. A la fin on repartit en voiture, Fortunette emmenant deux dames avec elle. En pleine nuit on fit halte à Maillane dans le jardin du Maître. Dans le plus pur provençal, Fortunette prit la parole, remerciant Mme Mistral au nom de tous (6).

Telle fut, à la Sainte-Estelle des Baux, l'apogée de Fortunette. Cette apogée, — ou cette incartade, — devait avoir des suites mémorables.

Le premier enthousiasme passé, les personnages dits sérieux qui avaient participé à la fête, et surtout ceux qui n'y avaient pas assisté, prirent feu. On reprochait à Mariéton d'avoir facilité la venue de Fortunette, à Mistral de l'avoir tolérée, au capoulié F. Gras d'avoir manqué d'autorité. On blâmait les dames d'Avignon de leur indulgence et le R. P. de Fourvières de s'être « fourvoyé ». La presse s'empare de l'incident. *Le Mistral* devient agressif. *La Semaine,* anti-cléricale, attaque violemment le R. P. prémontré :

Comme c'est édifiant pour un religieux de se trouver dans une assemblée où, sous prétexte de poésie, les chansons ba-

(6) Critobule, II, p. 36.

chiques remplacent les pieux cantiques, où on chante le vin, l'amour et les femmes, au lieu des louanges de Dieu et des lamentations de Jérémie!

Les lamentations de Jérémie, c'est un bouquet!

La querelle s'envenima quand on apprit que Paul Arène avait propagé la gloire de Fortunette jusqu'à Paris. Il avait en effet assisté à la fête et s'était soudain épris de la belle Arlésienne. Il voulait à tout prix regagner Avignon dans sa voiture. Il lui adresse coup sur coup ces deux quatrains (7) :

I

Peù nègre, iue negre, l'âmo negre
E blanco, vièsti chimarrà,
Triste en dedins, deforo allegre,
Es Fourtuneto e soun retrà.

II

Sièu Petrarco, siès ma Lauro,
O bruneto is iue trop fèr;
E baïse, foù coumo l'auro,
Toun pèu dru, coulour d'infèr.

Ces vers sont datés du 7 juin. Le 12, Paul Arène publie dans l'*Echo de Paris* un long et bel article intitulé : *Fourtuneto*. Il l'y montre, vêtue de rouge, « semblable à Belkiss avec son front étroit sous des cheveux noirs en tempête, et promenant dans ses bras chargés de bijoux la bouteille du vin d'honneur, rustique amphore de seize litres, qu'un homme aurait eu de la peine à manier ainsi ». Il exalte lyriquement son triomphe : « Tout le

(7) Quatrains inédits.

I

Cheveux noirs, yeux noirs, l'âme noire
Et blanche, robe bigarrée,
Cœur triste, dehors allègre,
Tel est de Fortunette le portrait.

II

Je suis Pétrarque, tu es ma Laure,
Brunette aux yeux sauvages;
Et je baise, fou comme la tempête,
Tes cheveux drus couleur d'enfer.

monde, dès lors, aima et comprit Fortunette »; et de conclure :

N'est-il pas consolant que, de loin en loin, grâce à des poètes, grâce aussi à Fortunette, on puisse encore, dans la grandeur du paysage et la majesté souriante des souvenirs, vivre, comme il y a huit jours, aux Baux, quelques heures de vie idéale?

Dès lors, l'irritation ne connaît plus de bornes. Jean Monné prend violemment à partie P. Arène :

Ce vaillant majoral n'a vu dans la Sainte-Estelle que la Samaritaine; il en a été tellement éberlué qu'il lui a tressé des couronnes à pleines mains.

La Semaine ne le ménage pas davantage. *Le Mistral* devient méchant :

Cela peut s'appeler l'Epilogue du Félibrige ou, si on préfère, le commencement de la fin de cette vaste association de fumistes sans le savoir.

Les vieilles rancunes se réveillent et la polémique déchaînée contre Fortunette s'identifie avec les attaques depuis longtemps dirigées dans Avignon même contre le Provençalisme tout entier.

Le capoulié F. Gras, juge de paix, en est particulièrement gêné; il songe à faire amende honorable. Mariéton parle de provoquer en duel le maire d'Avignon. Mistral s'efforce de tout calmer. Quant aux Prémontrés, ils étaient enchantés des attaques de la presse contre leur confrère le R. P. Xavier qui, d'abord, s'en montre « fier et content ». Puis, atteint dans son prestige, il se défend avec un art consommé. Le 7 juillet, d'accord avec Mistral, il publie dans l'*Aioli* une apologie personnelle en forme de parabole, qui est un chef-d'œuvre. Cela s'appelle : *Uno pajo d'Evangèli, contro li papafard de quaùqui journalet* (8). Ayant décrit le site des Baux comme

(8) *Une page d'Evangile, contre les articulets de quelques folliculaires.*

n paysage de Galilée, il feint que le « Père blanc, pro-
hète de Provence », — c'est lui-même, — y célèbre le
ite des Jeux Floraux en compagnie des apôtres et des
isciples de l'évangile saint-estellen. Les Pharisiens, les
cribes et les Franchimands, — entendez tous les enne-
nis du Félibrige — cachés dans la foule, où ils se croient
n possession de la vérité, se demandent entre eux : Qui
ont ces publicains qui parlent à la mode paysanne?

E de soun cor l'ahiranço ié mountavo is iue subre-tout de
èire, en pleno felibrejado, blanqueja la raubo blanco doù
roufèto.

(Et la colère leur montait à la tête de voir, en pleine féli-
rée, resplendir la robe blanche du Prophète.)

Comme ils parlaient, apparaît, dans sa robe rouge,
ortunette, « du bourg de Magdala, une pauvre fille qui
vait le diable au corps » ; et il arriva qu'en passant « elle
mplit la coupe du Prophète » ; et la foule de murmurer;
: les Pharisiens de penser hypocritement : « Qu'est-ce
ue la robe de la coquine a de commun avec le froc de
ermite? » Mais lui, se dressant :

O Farisèn, taù maù penso que maù coumprèn. Veramèn,
u vous lou dise, tout ço que vèn d'en deforo dins l'ome risco
èn de lou councha; mai ço que sort de la bouco prouvèn
où cor. Doù cor de l'ome venon li marridi pensado, lis
lulteri, li fournicacioun, li muertre, li larrounice, li faus
stimoni, lis enganado, lis blastème, l'ourguei. Mai de tauleja
né li publican o de bèure de la man di pecadouiro, aco
'aqui noun rènd un ome impur.

(O Pharisiens, tel comprend le mal qui pense le mal. En
érité je vous le dis, ce qui vient du dehors ne souille pas
homme; mais ce qui sort de la bouche vient du cœur. Du
œur de l'homme naissent les mauvaises pensées, les adul-
res, les fornications, les meurtres, les vols, les faux témoi-
nages, les fraudes, les calomnies, l'orgueil; mais de s'atta-
ler avec des publicains ou de boire de la main d'une pêche-
esse, ce n'est pas cela qui rend l'homme impur.)

Et les Pharisiens, confus, de s'en retourner en Avi-

gnon pour s'y concerter avec la bande des scribes et des Francihot.

Eux partis, le Prophète s'adresse à la foule. Gardez-vous, lui dit-il, de l'influence de ces gens. Méfiez-vous de leurs paroles et plus encore de leurs actes. Ils calomnient les Prophètes de Dieu qui ont bu en public de la main d'une pécheresse; mais que de fois ils sont allés « en cachette fourrer leur nez dans la cruche de vergogne pour y boire le vin de perdition avec toutes les catins de Samarie et de Magdala » ! (Quant de fès, èli, se soun amourra d'escoundoun au flasco de vergougno e i an begu lou vin de perdicioun emé touti li tirassado de Samario et de Madeloun.) Et de conclure : « En vérité, je vous le dis, les publicains et les filles occuperont les premières places dans le royaume de mon Dieu. »

Et voici le dernier verset dont le rythme seul est, en provençal, une merveille :

Or, dempièi la gran felibrejado di Baus, cercavon de l'aganta lis Escribo avignounen emai li Francihot. Mai èu, au bèu mitan d'èli, seren e siaù passavo! (Or, depuis la grande félibrée des Baux, les Scribes d'Avignon et les Francihot cherchaient à s'emparer de sa personne. Mais lui, au milieu d'eux, calme et serein, il allait et venait.)

Cette *Page d'Evangile* est un modèle d'ironie. Le pseudonyme dont elle était signée, Jean Bouche-d'Or, ne trompa personne. On reconnut la griffe de l'écrivain. L'effet fut immédiat. La polémique cessa brusquement, comme elle avait commencé. Tout rentra dans l'ordre, à la grande joie de Mistral. Au fond, était-il si fâché de ce tumulte? Il se délectait des ridicules que l'affaire avait révélés. Mais il préférait le calme aux disputes, même homériques. Quand parut dans l'*Armanà* de 1893 le compte rendu officiel de la Sainte-Estelle des Baux, le nom de Fortunette n'y était même pas prononcé. La belle Arlésienne triomphait cependant : Paul Arène et le R. P. Xavier l'avaient inscrite dans l'histoire littéraire.

★

La fête des Baux eut un épilogue émouvant. Le pres-
ige de Fortunette était à son comble. Des dames de
'aristocratie la louangeaient, faisaient son portrait qu'on
e passait. Elle leur savait gré de ce gracieux patronage.
Au nom de l'art, les contraires se rencontraient. Après
a Vénus d'Arles, la Vénus d'Avignon ressuscitait. Une
égende se créait autour d'elle. Parmi les hommes, ce fut
plus grave. L'attrait de Fortunette sévissait. Elle jetait le
lésordre dans des familles. Des mères redoutaient pour
eurs fils un mariage peu convenable. Paternellement,
Mistral intervient et lui conseille de quitter Avignon.
Respectueuse du Maître, elle obéit. Ce départ, ou cette
éparation, lui fut néanmoins très douloureux. Elle de-
vait dire beaucoup plus tard : « De tant d'amis que j'ai
connus, il n'y en a qu'un que j'ai désiré et que je n'ai
pas eu. » Fut-ce Charloun, comme on en a lu le récit?
Ou tel autre aussi fameux? A quarante ans d'intervalle,
ces deux amis que le destin a séparés, ces deux survi-
vants de l'époque héroïque font une belle image de gran-
leur et de mélancolie.

Partie d'Avignon, Fortunette s'en éloigne d'abord assez
peu. En août, elle est aux eaux de Vals. En octobre, fidèle
ux ordres de Mistral, elle évite de paraître aux fêtes de
Manosque. Au printemps suivant, elle voyage en Ca-
margue. Vint-elle à Marseille dès 1890, comme elle nous
'a conté? Auguste Marin, félibre ardent et charmant
poète, s'éprend d'elle à son tour. En octobre 1892, il la
ait entrer à l'Alcazar. Elle, suivant sa destinée, sert à
a fois son cœur et le Félibrige. Elle avait une fort belle
voix : elle chante les chansons provençales avec un vif
uccès. L'an d'après, l'escadre russe de l'amiral Avellan
vient à Toulon en visite officielle. On donne des fêtes
provençales. Le défunt Paul Roman nous assurait que
Fortunette y avait participé. Elle chante aussi en pro-
vençal à Barcelone, où un journal publie son portrait,
ccompagné d'un quatrain catalan. Et vive la propa-

gande! Elle continue son œuvre d'élément harmonieux de l'expansion félibréenne.

Elle devait porter jusqu'en Amérique le costume d'Arles, le renom du Félibrige et le doux parler provençal. Un soir qu'elle chantait à l'Alcazar, elle a pour auditeurs des Brésiliens : le directeur de l'Opéra de Rio de Janeiro et les officiers du croiseur *Benjamin-Constant.* Le directeur l'engage : et la voilà partie pour le Brésil. Elle paraît sur la scène de l'Opéra de Rio avec le ruban et la chapelle. Elle y fait applaudir Charloun, Marin et Mistral. Mais le directeur fait faillite. Le commandant du *Benjamin-Constant*, dom Enrique Pinhero Guedes, assure magnifiquement son avenir. Elle apprend le portugais; elle ouvre un brillant commerce de modes. Elle devait rester trente-cinq ans au Brésil.

Le commandant Guedes étant devenu amiral et ministre de la Marine, les amis de Fortunette apprennent avec surprise par l'*Aioli* du 7 juillet 1896 qu'elle a débarqué à Toulon « d'un superbe vaisseau amiral, plus belle et sémillante que jamais ». Elle ne saurait, en effet, oublier son pays natal. Elle y revient tantôt pour son plaisir, tantôt pour les besoins de son commerce de modes. Elle rencontre Mariéton à Paris à plusieurs reprises. Elle accourt au Museon Arlaten à la première occasion. Elle s'inscrit sur le registre des visiteurs à la date du 29 août 1903; elle le signe encore le 11 mai 1908: « Emma Teissier : Fortunette d'Arles : cette fidélité à mes premières amours. » Fidélité en effet, et digne d'une plus haute culture. A défaut de savoir et de vertu, cette femme avait de l'âme. On la revoit enfin à la Festo Vierginenco d'Arles de 1904. *Le Mistral*, qui depuis 1892 lui garde rancune, signale un peu lourdement sa présence :

> Tandis qu'on acclame le Maître, une femme brune, vêtue de noir, suit de loin le cortège : c'est Fortunette. Qu'elle a changé, la pauvre enfant!

On changerait à moins. En 1904, elle a trente-sept ans et a connu tant d'aventures! Mais plus que ses charmes amoindris nous émeut sa timidité nouvelle. Suivre de

in l'illustre vieillard Mistral après être entrée en iomphe, à son bras, dans Montpellier, n'est-ce pas, omme la Fortunette de *Calendaù,* s'avouer son humble ervante? Elle fut vraiment la Samaritaine du Félibrige : le a cru et fait croire à son idéal.

★

La fin de Fortunette? elle se maria bourgeoisement au résil. Elle y séjourna jusqu'en 1931. Puis elle revint à aussane où nous la vîmes. Elle n'était plus belle; mais le chantait encore la *Coupo Santo* avec ferveur. Elle oyait à la Provence; elle se souvenait de l'avoir pro-soirement incarnée.

Elle devait avoir sa place au Museon Arlaten. Elle l'y en effet. Trois portraits d'elle y rappellent son rôle et beauté. A Arles encore, le hasard d'un inventaire a it retrouver récemment au Musée Réattu un buste en rre cuite de Dieudonné, qui est un autre portrait de ortunette. Sur le socle, un cartouche enguirlandé d'oli-er comporte une lyre et un amour avec cette légende : Le Génie Provençal », et l'invocation célèbre :

Canto uno chato
de Prouvenço.

MIRÈIO, *Cant I.*

Baptisée par Mistral, honorée de tant d'hommages, pandue en carte postale à travers le monde comme type connu de l'Arlésienne, perpétuée au Museon Arlaten ar de splendides images, l'amie des Félibres et du Féli-ige ne pouvait souhaiter mieux que de figurer l'héroïne plus pur chef-d'œuvre provençal, d'un des plus beaux èmes de la littérature universelle. On pardonne beau-oup à la beauté, plus encore à l'enthousiasme. Impure, ais loyale et désintéressée, Fortunette a personnifié le risme. A ce titre, elle mérite notre indulgence. N'est-ce as à force d'indulgence que nous tous, grands et petits, ous méritons de durer?

CHARLES TERRIN.

LA VALEUR DE L'ACTE

—

La misère est l'ombre du bonheur.
Le bonheur est le manteau de la misère.
LAO TSEU.

Tout concourt, aujourd'hui, à une dévotion de l'acte. Elle se manifeste, au moral, par une philosophie du mouvement, au physique par les prodiges de l'urbanisme et de la vitesse. Dieu sensible pour le penseur, idole palpable pour les masses, rien ne manque à la séduction du culte nouveau. Ses apôtres, ses martyrs et ses fidèles collaborent fiévreusement à sa catholicité. Une âpre allégresse l'accorde avec les dons de la science, les bienfaits d'une fécondité multiforme. Et nul ne conteste, enfin, que la phase primordiale de nos actes se situe aux sources même de l'être et de la vie.

Comment nous soustraire au prestige de cette descendance quasi-divine et nier une religion qui non seulement fournit ses preuves, mais témoigne d'une ardeur expansive, à quoi ne répugnent ni les héros, ni les saints?

L'équivoque ne correspond, en fait, qu'à l'exercice de notre activité, à son rôle phénoménal qui modifie l'ordre des choses, le sort de nos semblables et suscite une série d'impulsions en vue d'effets à obtenir, de besoins à satisfaire.

Ce sens accessoire l'emporte, qui flatte notre préjugé vital. Il érige l'acte en facteur autonome, capable d'un jaillissement sans limites, d'une triomphante ubiquité. Nous oublions, dès lors, qu'il dérive d'un centre d'énergie formatrice et que ses pompes, inséparables du potentiel initial qui les développe, doivent lui restituer tôt ou tard notre illusion sensible et réintégrer l'état générateur.

Méconnaître cette loi métaphysique fausse la discipline de l'action. Un refus s'ensuit de régler notre labeur selon l'attrait de cette « volonté du Ciel » qui ramène le divers à l'unité de son principe.

Voici poindre, avec l'idée de puissance spirituelle, un élément modérateur de cette prospérité démocratique susceptible, croit-on, d'amplifier indéfiniment toutes les branches d'activité particulière, en vue d'un bien-être général.

Reste à savoir si une pléthore d'actes individuels engendre nécessairement le bien-être collectif, à discerner en quoi consiste celui-ci, à nous demander, enfin, si nous sommes capables de disposer et diriger les conséquences de nos entreprises au mieux du bonheur humain.

Les deux premières questions ressortent de la troisième, puisque nous nous bornons, pour l'instant, à n'envisager la valeur de l'acte que d'après l'acception présente. Une réponse jaillira d'elle-même si l'on examine la démarche d'un brasseur d'affaires à partir de la genèse méditative ou spontanée qui détermine son avènement.

Pour pénible qu'il soit à ses débuts, son effort tournera en facilité qui sollicite, puis en volupté qui asservit. Son activité devient alors ivresse, sa fièvre une seconde nature. Le moyen s'est substitué au dessein... Pourquoi? — Parce que le nombre s'est mué, à son insu, en courant autonome. Des suites se multiplient, s'aggravent et traînent leur promoteur en remorque des impératifs rigoureux qui régissent le succès. L'homme cesse de se voir agir. L'élan se superpose au recueillement premier qui l'engendre. Les quantités deviennent seules mesures. Collaborations et complicités débordent le propos de l'initiateur, enflent ou dévient le cours de sa ligne de force au point que s'il recouvrait la notion de son équilibre véritable, il l'estimerait rompu. Sa pensée, rejoignant l'esprit de son plan d'action initial, ne reconnaîtrait plus son œuvre. Conscient, désormais, d'un triomphe alourdi en cours de route par contraintes et substitutions du dehors, il ne s'attribuerait guère qu'une valeur nominale d'emblème, une fonction de publicité!

Qu'est donc devenu l'homme d'action? — Un rouage de sa propre machine!... Ce qu'il accomplira désormais ne sera plus cause, mais conséquence, vitesse acquise, onde d'un flot inextricable qui le hâte vers des destins inaccessibles à toute mesure. Et s'il domine encore le monde des formes, à la manière d'un Napoléon, c'est à ce monde qu'il le doit. A ce monde, qui ne cesse de croire en sa puissance et lui prête toujours l'ascendant mystérieux d'un dompteur sur les fauves, qui d'un coup de patte l'aboliraient!

L'action humaine devrait-elle donc se restreindre à des velléités sans lendemain? Nulle œuvre, pourtant, ne saurait s'accomplir sans que l'effort subsiste et pare aux défaillances. Surmonter l'inertie ne suffit point : il n'est victoire que du tenace qui alimente en soi-même le dynamisme animateur.

Sans doute le travail matériel ou mental résulte-t-il d'actes qui se prolongent en séries, nécessaires à toute exécution. Mais implique-t-il forcément l'exercice de cette pêche au succès où le producteur et, plus souvent, l'intermédiaire, lancent un semblant d'appât dans le courant social? Il ne s'agit plus là de satisfaire un besoin, mais de flatter un goût, susciter des désirs assimilés au progrès.

La distinction porte, en fait, sur le caractère *achevé* de la démarche utilement productrice. Il s'oppose à l'aspect *illimité* de la plupart des entreprises qu'on pourrait qualifier de « contagieuses » parce qu'elles intéressent des convoitises sans bornes et suscitent des affinités sensuelles qui les secondent.

Intellectuel, manuel ou même sportif, l'effort normal s'applique à un but concret, fini, lequel s'inscrit dans sa sphère adéquate. Sans doute vise-t-il à quelques progrès, mais progrès respectueux des harmonies ambiantes. Concevoir ainsi des œuvres ou des chefs-d'œuvre, c'est les borner d'avance; les accomplir, c'est tendre à leur achèvement et ne leur souhaiter d'autre perfection que le sain équilibre des parties dans le tout. C'est les subor-

donner, en somme, aux lois organiques de notre univers restreint.

Tel n'est pas le concept moderne d'évolution progressive. Avec son corollaire d'élan vital, il se fonde sur une illusion pragmatique. L'homme de nos jours est ainsi fait qu'il prête une valeur d'expansion illimitée aux prolongements collectifs de ses actes individuels. Notre chimère s'élance sur l'aile du nombre. L'aspect indéfini de ce dernier est fertile en mirages, qui s'expriment par multiplications industrielles, soustractions financières, additions électorales, divisions et subdivisions administratives. La fameuse « fonction fabulatrice » entre en jeu, qui nous suggère la possibilité de progressions toujours croissantes, l'avènement d'un Eden œcuménique de bien-être : œuvre d'une science qui, tout en divisant pour régner, ne laisse pas de s'épuiser aux confins du divisible.

N'invoquons pas ici un ostracisme pseudo-oriental de l'acte. Nulle tradition métaphysique ne le proscrit comme *moyen* nécessaire. C'est comme fin en soi et culte de latrie qu'il excède sa possibilité même. Agir, c'est vivre notre état physique et, en quelque sorte, l'apprendre. C'est répondre au vœu de l'Etre et de la Sagesse dans le cycle où nous sommes. Il nous faut croire à l'acte comme à la vie, mais ne point céder au vertige, que propage l'illusion naturelle, d'une activité toujours et partout triomphante. La confiance, certes, suscite les œuvres, mais la présomption les voue à des chutes fatidiques. Savoir se détacher de la vie et des actes, c'est pouvoir les mesurer, les contraindre à leurs justes proportions contingentes et discerner le point crucial où, suivant le principe de Lao-Tseu, « tout dépérit par excès de vigueur. »

Mais d'où provient cet excès de vigueur? — D'actes mal posés et plus mal dirigés, sous le signe du sortilège numéral... Nous croyons au jeu illusoire de la multiplication des biens sur le plan d'une « civilisation » où rien ne se prête à l'heureuse retenue de l'œuvre isolée. Or cette croyance perd de vue l'action même pour n'adhérer qu'à son ombre qui s'interpose et se propage sur les hommes, sans fin discernable. C'est vers ce mirage d'amplitude

démesurée que vont nos espoirs et notre foi. A défaut de proroger le terme de nos jours, nous pensons vaincre le conflit et la mort des choses en les projetant à même le nombre.

Encore faudrait-il que ce nombre nous appartienne en propre, qu'il se borne aux lois de notre milieu cosmique, grâce auxquelles nous pourrions l'étreindre et le dompter. Mais le nombre est d'ailleurs. Il n'opère parmi nous que chargé d'irrationnels et d'antithèses. A défaut du point de vue métaphysique, qui lui assigne des fondements suprasensibles et une portée quasi-universelle, les mathématiques pures lui prêtent certaines valeurs inopérantes à l'égard de nos trois dimensions. Cet indice suffit pour dévoiler les aspects « subtils » du nombre et nous oblige à constater que tout développement arithmétique de nos actes échoue, tôt ou tard, parmi les cercles vicieux qui le restreignent, dirait un relativiste, aux courbes de notre espace terrestre.

L'impulsion volontaire semble donc d'autant moins sujette à s'altérer qu'elle fait corps avec son auteur et « en nous solidarisant avec l'acte... nous retrouvons avec l'innocence la source même de toute notre puissance (1). » A l'inverse, notre faiblesse s'affirme dans la mesure où le multiple enfle et travaille le résidu de l'impulsion initiale. Et cette mesure est d'autant plus large que l'œuvre ne porte point en soi les éléments inaltérables et les influences supra-sensibles du mobile spirituel. Dans l'ordre de la diffusion, autrement dit, l'efficacité et la pérennité de tout acte réside dans la qualité plutôt que dans la quantité.

Invoquer ce truisme n'est pas superflu à l'égard d'un idéal de progrès exposé à intervertir l'ordre de ces facteurs et à ne voir dans l'action que l'extensif, au détriment de l'intensif. Ce contresens prête aux multiples ramifications de l'activité contemporaine leur caractère diffus et incohérent. Sous son triple aspect démagogique, industriel et financier le nombre échoue dans des impasses. Ses possibles indéfinis tournent court en

(1) Louis Lavelle, *La Présence Totale*, p. 234.

un milieu fini où trop de mouvements s'enchevêtrent pour ne point s'entraver, trop de passions pour ne point s'annuler. L'idée-mère de toute entreprise matérielle est atrophiée par l'ambiance qui la dévore, ou hypertrophiée en monstre aveugle et d'autant plus redoutable que l'exploite une irresponsabilité collective. La horde des agités, profiteurs complaisants, s'accroche aux traits du char vainqueur, l'embourbe au passage délicat et l'abandonne pour courir à d'autres espoirs, vers d'autres dispensateurs de promesses.

Il est devenu banal de démontrer que le bilan de la surproduction moderne se solde par des antithèses insolubles : d'où faillites et instabilité de plus en plus inquiétante. « Forces telluriques » en révolte, déclare Keyserling : insurrection du nombre plutôt, méfaits d'un « activisme » à outrance, en butte à la libration compensatrice des biens et des maux, de l'espace et du temps.

L'économiste en mal de progrès ne peut imaginer, contre la crise moderne, que sédatifs ou palliatifs. Il permute les causes secondes, dépouille Pierre pour vêtir Paul, et, s'il recourt à quelque démiurge sociologique pour trancher le nœud gordien, celui-ci se reforme aussitôt, comme un nœud de reptiles.

L'erreur est de s'en prendre à l'organisme des sociétés, de recourir à des panacées abstraites, alors que le poison est de l'individu, et l'antidote, de son centre métaphysique.

Quand nous posions, dès l'abord, un principe régnant d'unité surhumaine, c'était pour en faire pressentir l'isolement unilatéral. Il nous apparaissait, en même temps, détaché des impératifs extérieurs, mais fertile en dispositions préalables aux actes et neutralisantes pour leur voluptueux superflu.

Cherchons donc en nous-même l'image constructive d'un monde nouveau. La renaissance n'est point des choses, mais des êtres; non des jugements sommaires du collectif, mais dans la teneur essentielle des consciences intéressées. Le vrai bonheur n'est que désirs pacifiés, actes directs, ordre soustrait aux mensonges du lucre et

du facile. C'est par le ferme chemin de l'innocence et du naturel que s'évite la convoitise. C'est dans les fondrières fleuries du Progrès que s'élance, au plus court, l'exploiteur moderne : ivre de nombres, exaspéré de miasmes nocifs.

La métamorphose qui élabore le remède vital sous l'aspect d'une candeur exclusive de toute haine chez les petits, de tout propos d'abus chez les grands, exige, de part et d'autre, des formes de conscience et des aperçus dissemblables. Dans l'état social où nous vivons, des *vertus de classe* peuvent seules exprimer et propager les tendances personnelles qui président au renouvellement nécessaire. Mais, à l'encontre du préjugé démocratique, le remède des plaies modernes ne saurait affecter le caractère polyvalent d'un sérum applicable à tous.

La hiérarchie des multiples états d'être développe, par concordance, les états multiples de l'homme. Une fonction de ce principe métaphysique consiste à répartir, entre catégories d'individus, les influences spirituelles suivant des modes, des affectations et des dosages divers. Le don de sagesse, la joie intérieure puisent en leur source commune des dérivatifs appropriés à l'intelligence de chacun, qui modèrent l'attrait superstitieux de l'acte exorbitant, la fièvre des réussites prématurées, les impatiences de l'amour-propre et du désir.

On a beaucoup médit du système des castes. L'esprit de cette institution traditionnelle prête à découvrir, pourtant, le secret de nos rapports normaux avec le monde extérieur, la sphère d'action qui incombe aux natures et capacités différentes. — Devenue contrainte, par déviation séculaire, cette hiérarchie ne définissait, à l'origine, qu'un état de fait et non de droit, chez l'individu. Les fonctions ou facultés opératoires de chaque homme développaient l'indice de sa caste et suffisaient pour substituer au jeu de son statut héréditaire l'influence décisive d'une aptitude à exercer telle ou telle charge sociale, étrangère à son rang de naissance.

La caste, en son sens universel, exprime le mode d'action de la partie dans le tout, la spécialisation du citoyen

dans la société. — L'homme agit-il sur la matière brute, objet propre de l'intelligence bergsonienne : son action n'est « matérialiste » qu'en tant qu'il est lui-même matériel, que sa nature est trop fruste pour le soustraire aux illusions massives qui alimentent sa volonté. Confiné dans une besogne formelle, il ne voit le monde qu'en fonction du travail de ses mains, sous l'aspect des forces brutales qu'il manœuvre. Son mirage s'épaissit d'effort et de souffrance. Esclave des autres, il l'est, plus encore, de lui-même. Alors que son travail, ennobli de symbolisme suprasensible, pourrait l'affilier, de droit, à la caste insigne, il n'y trouve que prétexte à maudire le sort qui l'y attache. S'il usurpe, d'aventure, un rang supérieur et s'insinue parmi les maîtres, il marque une victoire du désordre. L'acte ne cesse d'offrir en lui son expression la plus conforme au sens mécanistique de la nature. Loin de trouver dans le pouvoir un ressort d'évasion spirituelle, l'arriviste défie la matière qui le sustente et renforce l'illusoire en s'acharnant à le dompter.

Mais, que reste-t-il, par contre, de l'acte sublimé à l'extrême, tel qu'il paraît s'exercer au faîte de la caste contemplative, chez cette élite, invisible et présente, « moteur immobile », autour de quoi gravite la procession des cycles humains? — Là aussi, toute action n'est que conformité de l'être et du connaître, accord entre les mobiles et l'illusion atténuée ou perdue. Le « délivré » n'agit que dans sa sphère de délivrance. Ses actes ne portent que sur les causes premières et non sur leurs retentissements physiques. Son influence n'apparaît à nos yeux qu'en proportion où ceux-ci deviennent perméables aux lois régissant des dimensions exclusives des nôtres. Il discerne la forêt : nous ne voyons que l'arbre, l'écorce rugueuse des événements, d'où la sève nourricière est absente. Bref, tout nous confirme que le point de vue du maçon n'est pas celui de l'architecte. Ils s'écartent d'autant plus que celui-là ignore l'action de celui-ci, ou tente d'en infirmer l'efficace.

Le plan sensible suffit pour nous démontrer que les actes sont d'autant plus riches et durables qu'ils sont plus discrets, qu'ils obéissent à des desseins ignorés de la foule. A plus forte raison, un ordre statique, conçu à l'écart de l'espace et du temps, ne saurait-il satisfaire les visées de l'état moderne, féru de nombres, de vitesse et de dynamisme producteur. L'influence métaphysique nous passe même inaperçue, sous couvert de l'illusion créatrice qui nous obsède. Elle se refuse davantage à notre entendement que les paradoxes de la quatrième dimension.

Il nous semble progresser en ligne droite : le relativiste nous démontre en mouvement cyclique. La courbe est de l'univers. Evolution n'est que « révolution ». Or, il faut un inspiré pour étreindre la courbe de notre temps, de nos actes et régler son empire au gré de lois trop étendues pour notre myopie morale. C'est pourquoi les préceptes du Sage nous paraissent contradictoires. Leurs approximations sensibles reflètent des synthèses d'unité. Il les exprime par symboles et nous semble agir d'autant moins que nous agissons davantage dans l'ordre de la dispersion. Son ascendant s'ajuste à notre clairvoyance. S'il se tait, c'est que le bruissement de nos énergies superflues nous fait sourds à sa voix. S'il crie dans le désert, c'est qu'il n'est point d'oreille pour entendre le Son Divin qui prélude à la ruine automatique de nos colonnes chiffrées.

L'acte doit, en somme, sa valeur à la sérénité qui l'alimente. Mais détachement n'est pas indifférence et ne saurait entraver la perfection du travail, ni sanctionner une inertie coupable. Aussi bien, l'objection fondée sur ce que ces tares paraissent coûter à l'Asie n'invoquerait-elle qu'un excès contraire : l'altération d'une pensée profonde aux prises avec un nonchaloir climatérique, propre à rétablir, en sens inverse, l'équilibre rompu par l'hyperactivité occidentale.

Le détachement valable doit affecter la norme de celui

qui l'observe. Le voici relié au régime des castes, conçu comme exprimant la nature de chaque être.

Au sommet, le détachement total du contemplateur coïncide avec l'aspect propre d'une activité inséparable de l'ordre suprême qu'elle réalise.

Le roi-guerrier, personnifiant les administrateurs du domaine sensible, a pour fonction d'interpréter, de respecter et de répandre parmi les hommes les énergies premières qu'il reçoit du centre spirituel. Subordonnée à celui-ci, son action est en quelque sorte dispensatrice. Elle s'affirme d'autant plus féconde qu'elle demeure exempte de tout dessein de lucre ou d'oppression. Mais elle n'en reste pas moins prudente et réservée parce que son rôle est de « régulariser la vie » et non de la contraindre.

Le négociant, l'artisan — de nature plus dispersée dans l'illusion formelle, — doivent pratiquer, en conséquence, un mode de détachement plus atténué, lequel ne saurait nuire en rien à l'allégresse du devoir accompli, à l'élaboration d'une tâche parfaite. C'est par haine, envie et moindre effort, que s'exprime, chez eux, le désordre. S'ils s'attachent, c'est qu'ils cèdent à la passion collective de l'acte pour l'acte, au désir effréné qui engendrent cet « excès de vigueur » comparable aux abus végétatifs d'une forêt vierge et voué, comme eux, à l'auto-destruction.

La haine, le mépris qu'on affecte, de nos jours, envers toute autorité ne constitue, en fait, qu'une révolte implicite contre des crimes d'usurpation. Encore n'a-t-on que les maîtres qu'on mérite. S'il n'est donc, parmi nous, que des faux-semblants de pouvoir spirituel et temporel, c'est que nous cessons de refléter docilement la hiérarchie des états d'être qui conditionne le monde physique. — Sommes-nous libres, pourtant, de défier cette harmonie? Echappons-nous aux lois de causalité universelles. — Ce sont elles, au contraire, qui nous échappent, pour n'apparaître que dans leur sphère, à la façon des influences métaphysiques incompatibles avec le tumulte

des jours qui nous obsèdent. Le semblable n'agit que sur le semblable et toute licence d'illusion nous est accordée dans la limite des forces gravitantes qui, tour à tour, accentuent et dissipent notre mirage.

Comme la courbure de l'arc est le Tao des Cieux
Il abaisse ce qui est élevé, il élève ce qui est déprimé.
Il enlève ce qui est en excès, il donne où il y a déficience.
Le Tao des Cieux est équilibre, il fait toutes choses égales (2).

En posant les limites incurvées de notre espace et de notre temps, la relativité nous suggère l'existence d'un vouloir qui les fléchit, les agrège à un tout plus compréhensif, mais ne nous gouverne qu'en limite de nos apparences vitales et ne nous atteint que par discrets messages. Il n'est, pour les entendre, que les *délivrés* de notre monde, les consciences acquises aux états d'unité.

Connaître la Loi, c'est se reconnaître en Elle; la propager, suppose le pouvoir d'entendre ses élus; lui obéir, c'est ne prêter à nos actes qu'une valeur de conformité prescrite. Ceci est la clef des castes, le sens nécessaire et profond des hiérarchies terrestres.

Mais comment appliquer cet ordre à notre désordre? — Devons-nous attendre l'impulsion d'une causalité qui nous dépasse, ou recourir à notre libre-arbitre pour réintégrer le bercail de l'Esprit?

Nous prétendre seuls en cause serait surestimer l'autonomie humaine et rompre ainsi l'unité fondamentale des lois universelles. Si notre vouloir suffisait pour la restreindre ou l'abolir, l'illusion cosmique ne dépendrait que de nous. Elle deviendrait *notre* loi et cesserait d'être *la Loi*. Le spectacle extérieur, réduit à l'hallucination pure, ne refléterait plus l'aspect spatial d'une Pensée ordonnatrice.

Les vivants demeurent libres de nier le surhumain, ou de l'adorer. Mais, sujets à l'illusion sensible, leur religion est croyance et non pas connaissance. Pour que celle-ci se développe, l'intervention des courbes cycliques doit les ramener à l'état de candeur initiale, au gré d'évé-

(2) Tao-Teh-Kims, § 77.

nements impérieux ou tragiques qui s'imposent à leur volonté.

Sur le plan de l'Etre, les réformes effectives sont celles qui *transforment* par passage au delà. Or, se transformer ainsi, c'est coopérer à d'autres influences que celles du monde des formes, puisque, par elles, nous le dépassons.

Jouets de l'illusoire, nous en pouvons jouer : telle est la limite de notre liberté précaire. Aussi bien, rentrer dans l'ordre consiste-t-il à découvrir notre propre réalité, à mettre nos énergies « accidentelles » en commun avec l'Acte Essentiel, à chercher l'Un derrière l'innombrable.

C'est comme devoir joyeusement accompli, pierre d'attente et condition de notre équilibre vital que l'Acte retrouve sa signification et sa plénitude. S'en détacher, consiste à répudier l'attrait de l'ivresse collective qui mène aux faillites de notre orgueil. S'y attacher, c'est l'ériger en idole indulgente à nos désirs et sacrifier sur l'autel du Dieu-Progrès le perpétuel trop-plein de nos vœux intarissables.

LUDOVIC DE GAIGNERON.

LES ÉTOILES

A Georges Duhamel.

Un voyageur solitaire n'est pas un diable. Le diable, mille diables le guettent à chaque tournant de la solitude, à chaque repos. Mais il est encore mieux environné par la présence invisible d'un seul ange. Je n'ai jamais été si seul sur les routes ensoleillées, sur la mer, dans les rues obscures des villes arabes, au plus profond des nuits d'oasis, que je ne sentisse mon ange auprès de moi, l'ange de ma solitude, celui qui donne un coup d'aile sur toutes les torpeurs, qui chasse toutes les mouches noires.

Qui voyage sans voir les enfants n'a rien vu. Ils sont partout ce que le monde nous offre de plus suave : ils sont à la fois l'éternité, l'image du bonheur qui fut, la promesse que l'univers retrouvera sans cesse une chair jeune. Ils sont semblables aux étoiles.

Les pays musulmans ont les plus beaux enfants du ciel : ces petits, mal couverts de haillons, mais illuminés par le sourire! Eux seuls sont l'expression toute simple de la nature.

A Menzel, pendant une halte devant un jardin, ils vinrent trois. J'étais à cheval. Le plus bambin m'arrivait à l'étrier. Il me tendit la main. Je dus me pencher pour la prendre : il la laissa dans la mienne. Nous sommes ainsi restés, durant de longues minutes, sans un mot, sans un geste. La monture elle-même était complice. Il n'y avait plus qu'un double sourire dans la lumière de midi. Je suis sûr que l'ange, rassuré, s'était donné vacance.

Fraîcheur et innocence universelles des enfants, la plus pure des internationales. Qui prononce le mot : guerre, qui peut seulement *penser la guerre* sans voir tous les

enfants du monde, et leurs jeux identiques, et leur fraternité, et leurs yeux, et leurs mains, qu'il soit voué... non, il suffit, pour son irrémédiable privation, qu'il ne puisse les voir. Punit-on le désert?

★

Punit-on le désert?

Non, mais il faut l'empêcher de nuire.

★

Les pays musulmans ont les plus beaux enfants du ciel...

Les étoiles en ces pays sont aussi les plus belles. Et il n'y a pas plus d'étoiles au ciel que d'enfants dans l'univers. Un ciel criblé comme celui des oasis, même en hiver, n'est pas imaginable chez nous, même en août. Le peuple des astres, quand les humains reposent, il semble qu'il se mette à vivre, une vie frissonnante, une vie de lumières et de puretés, une vie d'enfants qui jouent. L'aile de l'ange l'évente doucement.

★

Solitude bienfaisante! La compagnie des hommes, dès qu'ils ne nous sont point fraternels, est lourde. Tous les hommes me sont frères qui ont des mains pour être vrais. Mais le discours de nos prétendus drames de l'esprit, quel harassement! Il est bon de ne se point gaspiller : le voyageur rencontre trop de diables qui en veulent à son esprit, et qui le sucent à mort. Cependant, le monde fuit aux portières.

Le plaisir du voyage est comme l'amour des chats, solitaire. Qui est dire qu'on le prend à deux. Au delà, c'est une orgie romaine : turpitude et vomissement.

★

Des mains pour être vrais...

Car la solitude est bienfaisante seulement parce que nous sommes lâches et égoïstes. Le beau mérite des

villes aimées! Toutes les villes sont douces aux oisifs de dix heures du matin. Ils peuvent même se plaire au pittoresque du marché, comme j'ai fait souvent, n'ayant pas le souci du pain quotidien, de la peine quotidienne.

J'ai souhaité, dans certaines villes, « prendre femme et voter le budget municipal », pour mieux les connaître. Je souhaiterais maintenant ne parler d'une ville qu'après y avoir vécu comme un ouvrier, comme un employé, qu'après y avoir été celui qui travaille, pour la voir comme la voient en vérité ceux qui vraiment y vivent, je veux dire ceux à qui sont défendues mille joies de la vie.

★

L'aile de l'ange l'évente doucement...

Mais le diable rôde qui nous donne ce goût trop angoisseux de la nuit et du secret. Marcher dans les rues arabes sans quinquets, quelle éducation du courage! Marcher à force de volonté, mais avec le froid d'un poignard au dos. Marcher parmi le silence fourmillant d'une palmeraie sans lune que les palmes obscurcissent encore, suivi par des suiveurs fantomatiques, marcher avec la peur qui ricane sur vos talons, quel cri!

— Ange, ange!

Et l'ange :

— Après?

★

Après?

Ce serait un discours sur les drames de l'esprit. Mais l'inquiétude est passée de mode, ce n'est plus une nourriture terrestre. Te souviens-tu quand tu chantais un poème de la joie? Tu n'avais pas encore le droit de songer au paradis terrestre, de vouloir faire ton bonheur, et celui des hommes, comme un vigneron sa cuvée. Maintenant tu es quitte. Sache te réjouir en ton cœur d'avoir secrètement parlé avant que les temps ne fussent venus.

D'autres ont été quittes avant toi, ici même, sous ces palmiers où tu songes : cette peuplade libyque, dont parle

Nicolas de Damas, qui savait la vertu de la joie. Le Français, moraliste et de bonne tenue, pense avec La Bruyère qu'il est rare que celui qui fait rire se fasse estimer. Ils en reviendront quand la France sera heureuse, ils reviendront au naturel de ces Libyens « sauvages », que l'on n'avait point encore, comme nous disons, civilisés. « Quand plusieurs hommes briguaient la même femme, ils allaient chez son père en sa présence : *celui qui la faisait rire l'épousait.* » Et je suis sûr qu'ils avaient de beaux enfants ! Je ne demande au mien que de savoir bien rire. Je ne demande au monde que de permettre à tous les enfants du monde de pouvoir rire.

★

Tous les enfants du monde...

A Tozeur, un taleb fut obligé de sortir de son école coranique. Les enfants se mirent à hurler en chœur la sourate pour faire croire au maître qu'ils travailleraient bien en son absence. Mais ils se poussaient du coude en me regardant et répondaient de l'œil à mes clins d'œil.

Et la fillette, dans un passage coudé, prit son temps pour se voiler, pour voir, pour être vue.

Mais à Mahdia, ils portaient des gandourahs jaune d'or.

★

Ils sont l'expression toute simple de la nature...

Bien plus simple qu'on ne pense. C'est ici qu'il y faut songer, où l'on risque de se laisser duper par les hommes, par les formes bibliques de leur existence : une bible bien saint-sulpicienne, qui cache en vérité les plus obscurs dessous. En apparence peu compliqués, les êtres simples, ceux que nous appelons vite des primitifs, sont à chaque moment de leur vie la proie de superstitions affolantes.

A Sfax, il y avait une éclipse : toute la ville indigène a retenti du fracas des bidons, des casseroles, heurtés, entrechoqués pour conjurer les maléfices; un grand cri de terreur jailli des entrailles de la magie.

Tout cela est très éloigné de notre soi-disant naturisme, qui est lui-même bien compliqué au regard du naturel des enfants. Dans les sources d'un oued, je me suis plongé nu parmi des enfants nus : et je me croyais bien près d'eux. Si près? J'aurais tout donné pour être sûr qu'ils me regardaient comme un des leurs et non pas comme une espèce de dieu insolite.

★

Les étoiles en ces pays sont aussi les plus belles...

Et les astres. Nuits de lune de lait sur l'île de Djerba, soleils levants sur la désolation des syrtes! Comment les Occidentaux peuvent-ils rien comprendre à la religion des astres (le Soleil-Roi et Tânit-Face de Baal), eux chez qui les astres sont pâles et presque toujours offusqués? Ici seulement, dans l'orient du désert et des palmes.

Je t'écrivais : « Le soleil s'est levé sur la mer... » Mais tous les mots en mal de sublime affluent. Il ne faut rien dire. Il suffirait de se mettre à genoux, ou d'être la première alouette de l'aurore.

★

Il ne faut rien dire.

Et pourtant, si l'on en croit Agatharchide, certains Ethiopiens maudissaient le soleil levant, et les Atarantes, selon tel autre, l'injuriaient. Les savants précisent : « A cause de l'excessive chaleur. »

Pauvres! Pauvres qui ne comprennent point qu'il faut dire : à cause de l'excessif amour. Le même amour que celui du saint d'Assise : « Mon frère, le soleil. »

Une certaine colère est tout près de l'adoration.

★

Il suffirait de se mettre à genoux...

Oui, il suffit bien, pour attester l'immortalité au cœur de chacun de nous, que le soleil, la lune et les étoiles demeurent au ciel. Le ciel vit, il ne sera jamais en ruines.

Etoile de Bethléem, étoile des princes des Baux, étoile

des républiques soviétiques, éternelle marche à l'étoile!

Dans mille ans, dans mille ans encore, et dans mille autres années, les hommes, voyant les astres toujours apparaître et brûler à la même place, les salueront en sentant leurs genoux prêts à se ployer, en sentant leur gorge remplie par le cri d'une alouette.

GABRIEL AUDISIO.

ARCHITECTURES RÉVOCABLES

—

L'architecture française sera-t-elle représentée à l'Exposition Internationale de 1937?

(Prière de ne point s'indigner, à priori, à l'énoncé de pareille question.)

Je précise : la participation des architectes français à ladite exposition est assurée et sera fort étendue. Cependant, avons-nous — en toute conscience lucide — la certitude que, dans ses caractéristiques raciques, dans toute son éloquence propre, dans son harmonieuse concordance avec nos ciels divers, dans son évolution naturelle et continue, l'architecture française dans sa pleine mesure, son prestige, sa *tradition* enfin, découvrira, à l'esprit des foules françaises et étrangères, son authentique et fin visage?

Nous croyons, et d'autres avec nous, pouvoir nous risquer à répondre : non; exception faite pour le « Centre régional ».

Le titre officiel de la grande manifestation qui s'organise, — dont le premier acte, qui est de démolir, n'aura pas, espérons-le, la valeur d'un symbole, — est exactement : Exposition internationale des Arts et Techniques.

J'ai l'impression que les notions possédées sur l'esthétique par certains milieux dirigeants sont assez confuses; elles ne semblent pas beaucoup dépasser la conception utilitaire de l'*Art appliqué* aux besoins d'une vie moderne exactement mécanisée.

Arts et techniques, arts et métiers ou art et industrie sont vocables où l'on sent bien poindre une préoccupation de progrès *formel* (ce qui est déjà quelque chose),

mais ne savons-nous pas avec quel tact de rhinocéros l'industrie, la technique pure abordent parfois l'Art tout court?

Dans le cas présent, c'est moins le signe « arts et techniques » que l'esprit qui présida à l'élaboration des programmes imposés aux architectes concurrents qui doit être tenu pour responsable de la tendance générale des projets d'architecture.

Pour manifester un désir légitime et très honorable de susciter ou de dégager un style nouveau, afin de marquer le point vis-à-vis des autres nations, l'on a écarté systématiquement toute allusion à un passé traditionnel afin de bien signifier aux futurs auteurs de projets qu'ils devraient s'abstenir de regarder en arrière, de *pasticher* de près ou de loin tout ce qui était antérieur à la tendance du jour même, somme toute, de la publication des programmes. Voilà qui est fort bien et tellement judicieux que cela mérite toute notre attention.

Or je ferai, très modestement remarquer qu'il n'est pas, *qu'il n'a jamais été* dans la tradition de l'authentique architecture française de pasticher. Ou alors ne sait-on plus accorder et reconnaître leur propriété, leur sens et leur valeur aux termes « Imitation », « continuité » non synonymes de « contrefaçon » ou de « pastiche ».

Un art qui a la vie ne restaure pas les œuvres du passé, il les continue.

Voilà un palais, auquel un artiste véritable, un artiste d'autrefois, a fait une petite adjonction : motif charmant, qui ne dérange pas les colonnes reliées les unes aux autres. Entre deux, le petit motif Renaissance, modeste, se fait pardonner par sa grâce l'audace de s'être mis là. Avec quelle souplesse, quelle richesse d'invention il a « tourné » pour produire le *style suivant,* sans rien déranger dans la lumière du style précédent! Voilà ce qui s'appelle suivre l'idée première en la dirigeant sur un autre plan, qui ne trouble pas l'ordre général, essentiel : voilà le Goût.

L'originalité, si ce mot peut être pris dans un sens affir-

matif, ne consiste pas à forger des mots nouveaux, privés des beaux caractères de l'expérience, mais à se bien servir des mots anciens. Ils peuvent suffire à tout. Ils suffisent au génie.

Qui donc ainsi s'exprime? Un fauve : Rodin (1).

Il revient sur ce principe d'évolution ayant toujours guidé et rajeuni l'art de nos architectes nationaux, et ne craint pas de se répéter :

Avec quelle souplesse, quelle richesse d'invention, le génie français tourne d'époque en époque, pour introduire une phase nouvelle dans le style architectural! Il ne dérange rien de ce qui était, il ne contredit en rien les principes de la phase accomplie. *On suit l'ordre,* comme fait la nature elle-même pour tirer un fruit d'une fleur. C'est une transmission de vie.

Au cours des siècles glorieux où la France donne le ton dans le monde, pas de répétition et encore moins de pastiche. Un *principe,* pas de *formules :* le classicisme, avant que n'apparaisse un germe de stérilité : l'académisme.

Et c'est bien évidemment contre la *formule,* stérile ou périmée, de certain académisme, qu'entendent réagir les suggestions émanant du directoire de l'Exposition de 1937. Il serait fort beau, en effet, et combien souhaitable que notre Architecture de demain réussît à rétablir cette sorte d'ample courant attractif dont l'Europe aimait à ressentir les effluves salutaires et parfois sauveurs. L'essai est trop noble et riche d'espérance pour ne pas être courageusement tenté.

Mais il reste le choix des moyens; et, avant de décider, de fixer *irrévocablement,* un point de départ propre à constituer la tendance-base de ce style neuf, — dont la distinction, l'originalité, l'*opportunité* puissent védiriquement témoigner de notre génie propre et se proposer en fin comme un modèle, — une enquête sur la *recevabi-*

(1) Aug. Rodin : *Les Cathédrales de France* (Colin, 1921).

lité, dans cet ordre d'idées précis, de notre actuelle formule esthétique eût été très nécessaire.

Il suffisait de poser deux questions préalables : où en sommes-nous exactement? Comment, par quelles voies sommes-nous arrivés là?

Très peu d'histoire pouvait nous l'apprendre.

§

Jusqu'en 1820 environ, l'histoire de notre architecture française, dans son évolution continue et son harmonieux épanouissement, est présente à tous les esprits; elle est lisible sur nos édifices.

La césure se place donc au début du XIXe siècle. Cependant, bien que ce siècle ne fût pas — et de loin — un bien remarquable moment architectural, il subsiste *toujours,* quelque part chez nous Français, même durant les périodes les plus médiocres, quelques artistes isolés dont l'œuvre silencieuse chemine sous l'opacité des temps sans beauté, sans idéal. Dans ces moments de trouble, chaque artiste fait cavalier seul, pourrait-on dire. Nous ne voyons plus s'imposer une œuvre de caractère collectif, mais émerger çà et là quelques œuvres purement individuelles. Celles-ci passent souvent inaperçues, elles sont peu appréciées par l'ensemble du pays qui leur donne naissance, mais ne sont pas pour cela perdues pour tout le monde; *au contraire.* N'oublions jamais, en effet, que l'Etranger, qui moins que nous-mêmes mésestime notre grandeur et nos traditions, vient « consulter » en France, prendre ici des directives artistiques; qu'il apporte dans sa prospection une grande application et du flair.

Malgré cela, il ne peut exister entre l'emprunteur et le prêteur un accord intime et *total* de sensibilité ou de culture. De multiples impondérables s'interposent, qui font que : dans son essence subtile et inséparable de la mentalité particulariste dont il est issu, un principe ne s'installe pas de telle manière qu'il puisse exactement s'épanouir en toute sa plénitude, avec le même potentiel, chez l'emprunteur. Ce dernier *transposera* le plus natu-

rellement du monde, par instinct profond et sans même s'en apercevoir. Souvent, il tentera de *perfectionner*, et ici *perfection* — sa perfection — ne doit s'entendre que dans un sens : ramener dans l'*orbe de sa culture* un mode de penser et de sentir qui, sans cette naturalisation préalable, demeurerait pour lui lettre morte. Forcé de *traduire* en sa langue, il se heurtera à des mots intraduisibles auxquels il devra subsituer le terme *approchant;* or, après quelques transpositions de ce genre le texte original, le principe autochtone, auront subi de fortes altérations.

Ce phénomène de naturalisation approximative est permanent. Un des exemples les plus frappants nous en est fourni par un fait situé sur le plan musical.

L'on sait que l'Europe musicale, réveillée par Debussy, ne s'est nullement méprise sur ce que l'apport de ce génial musicien contenait et suggérait de « possible ». Une formule en a été dégagée qui, adaptée à la sensibilité *Mittel*-européenne, sembla retenir seulement, ou de préférence, le côté original et évolutif du modèle, en négligeant son solide principe, sa caractéristique racique : la *mesure*. C'était opter pour des perspectives de surenchères, et l'art originel de Debussy nous revint à peu près méconnaissable, sinon franchement caricatural. *Richesse* traduite par *surcharge*, *discrétion* par *indigence*, selon le sens de la surenchère.

En architecture, cette mutabilité d'un principe quelconque est flagrante, qu'elle soit inconsciente ou préméditée.

Certains styles, issus de France, ont subi, de la part de ceux qui les importèrent chez eux, un sort très semblable à celui fait à l'art de Debussy. Nous retenons dès lors un premier élément — le plus significatif — de notre enquête dans la constatation du fait singulier et un peu inquiétant : que des artistes français, des architectes de chez nous se sont souventes fois égarés en *adoptant ces « retours » dépouillés de leur grâce originelle, comme point de départ et base de renouvellement ou d'évolution de notre architecture nationale.*

Revenant à notre petit historique nous voyons que, quelques années avant la guerre, les architectes éprouvent le besoin de réagir en bloc contre l'époque 1900. Ce bloc forme toutefois deux camps bien distincts. D'un côté, l'on tente de renouer la chaîne des traditions en réinstallant un style dit Louis XVI modernisé; d'autres, dans le même camp, estiment devoir « repartir » sur la base du style Empire, ce qui est déjà plus judicieux. De l'autre côté, l'on se tourne résolument vers Vienne, Darmstadt, Munich, et aussi Stockholm, où la *masse formelle* prend le pas sur le *détail,* où des édifices rappellent l'Antique ou notre XVIIIe siècle, avec la persistance des *Ordres,* mais dont on a supprimé la mouluration qui ne subsistera qu'à titre indicatif, en tant que profils simplement épannelés. Ce retour à la sobriété avait de quoi séduire les Français. Imaginons Gabriel construisant son pavillon du Butard parmi la bourgeoise architecture surchargée de 1860. La réaction des artistes fortement racés eût été grande.

Vient enfin la période d'après-guerre qui, pour réagir à son tour, — encore et toujours! — contre ce qui pourrait marquer un esprit trop étroitement national, aspire à la fusion des esthétiques en une formule internationale, de caractère européen.

Une force négative va peser de tout son poids sur les chances de réalisation de cette fusion, force qui en quelques années aurait pu abolir l'œuvre des siècles : *le fléchissement soudain de la culture générale.*

Ce style européen subira les effets de ce fléchissement, d'abord dans la qualité des idées qu'à ce sujet échangent entre elles les nations et, encore plus, dans les surenchères qui, très vite, vont se manifester. Notons aussi que la disparition, accélérée par l'extension du standard industriel, des mains artisanes, aura une forte influence sur les destinées de l'art en gestation. D'où le mot d'ordre de *simplicité* et d'*unification* qui s'impose. Faute de mains habiles, de culture artisanale, l'on se retournera vers le « matériau », n'exigeant de lui que sa richesse propre ou ce qui peut en être ouvré industriellement. Le principe ar-

chitectural cède peu à peu le terrain à des *modes de construire*, dans leurs possibilités *actuelles*, ce qui ramène tout à une conception de masses élémentaires, plus ou moins heureusement disposées dans l'espace. Cela ne serait déjà pas si mal, mais il faut avouer que le principe, ainsi limité, est devenu la proie des primaires et qu'il est malheureusement prouvé que tout un chacun — quelle que soit sa culture ou l'absence d'icelle — l'a pu manier sans trop de dommages et même le *conduire victorieusement à sa réalisation idéale :* « Maintenant que nous voilà comblés et en présence d'un vrai mur nu, l'objectif est atteint... plus moyen d'aller outre! Sinon... peut-être, de penser désormais à *réorner* ce mur! » (Propos de l'architecte Henri Sauvage s'adressant aux nudistes de l'architecture.)

Depuis cette apostrophe motivée et peut-être dans la crainte que cette *menace* de réornementation devienne une réalité, quelques architectes décidèrent la suppression pure et simple de l'objet du conflit, en réalisant la cage de verre. Constatons donc en « présence de l'absence » de tout élément solide et visible de la construction, le dernier méfait des surenchères quotidiennes et *enfin*, à ce stade assez extrême de l'évolution (!) de l'Architecture, l'*abolition de l'Architecture tout simplement*, la carence du principe même, de toute sa beauté morale.

Mais du dernier méfait peut naître le premier bienfait, puisque toute mesure extrême porte en elle le germe des réactions contraires. Ici lueur d'espoir.

§

L'Architecture, c'est la quatrième dimension de la construction, que ne peuvent remplacer le matériau-dieu, l'équipement scientifique et toutes les théories *fonctionnalistes* quant à la *machine à habiter*.

L'Architecture, c'est aussi un visage, un climat, une attitude et un symbole; ces idées vivantes que d'aucun traduisent par « fausses considérations d'esthétique et de façade », ramenant ainsi un noble problème à la notion

bourgeoise de *commodité,* exactement telle que nous l'avons vu primer tout autre souci, sous le Second Empire. A qui fera-t-on croire, aujourd'hui, en présence de toutes les facilités qui nous sont offertes par l'industrie dans tous les domaines de la *commodité* précisément, que l'harmonie d'une proportion heureuse soit *forcément* l'ennemie-née de tout bien-être, de tout progrès dans le *standing* de la vie, comme nous disons en... français.

S'il est indispensable que l'appareil nombreux et divers conçu par le génie industriel soit connu de l'Architecte, — pour tout ce qui concerne ce standing, — surtout en une période d'épais matérialisme, l'Architecte devra toujours réserver son droit absolu à déterminer, en artiste qu'il doit rester, le cadre et l'enveloppe des choses qu'on lui demande d'abriter.

C'est bien cela qu'on attend de son talent pour créer en 1937 le cadre même, la physionomie extérieure visible, lisible et éloquente d'une exposition, dont on espère qu'elle sera un moment esthétique *nouveau,* le témoignage de notre génie; qu'elle attestera aux yeux du monde la permanence de cet instinct évolutionniste qui nous plaça jadis à la tête de toutes les avant-gardes intellectuelles et artistiques, sans jamais renier notre tradition; une tradition qui toujours et partout imposa le respect et, lâchons le mot : l'amour de la France, — car, en esthétique, nous n'avions pas d'ennemis.

Oh! je sais bien que l'Europe se reconnaîtra dans ce que nous allons lui offrir, qu'elle se trouvera à l'aise sans aucun dépaysement parmi une architecture qui doit beaucoup plus aux *naturalisations* qu'au souvenir que nous aurions pu garder quant à ses origines réelles.

L'Europe et le Monde ne nous sauront aucun gré cependant de notre hommage; c'est autre chose qu'ils viennent ici chercher : nous, *la France et nous,* pas eux!

Je me souviens encore, ayant accompagné un ami étranger à l'exposition des Arts décoratifs de 1925, de la *moralité* de la visite qu'il exprima exactement ainsi : « Si vous voulez, maintenant nous sortirons d'ici, afin de

retrouver dans Paris : la vraie exposition des arts décoratifs français. »

Je gage que semblable propos pourrait être encore de mise en 1937, lorsque nos hôtes auront assez circulé parmi l'esthétique de la caisse d'emballage — cette même caisse flanquée d'un porte-parapluie cylindrique, couronnée par une coupole en forme de carton à chapeau, le tout orné de ces délicieux pylônes-contreforts faits de plaques minces de hauteur et largeur décroissantes, collées les unes aux autres — tout ce que nous ont offert les Expositions de ces dernières années : Dusseldorf, Stockholm, Chicago, Milan, Bruxelles, Moscou, etc...

L'on s'est étonné que les jurys de concours d'architecture pour 1937 aient retenu sans erreur ni hésitation ceux des projets qui s'éloignaient le plus de nos traditions. Mais, c'était l'un des vœux du programme et, même si ce vœu n'avait point été très explicitement formulé, la peur de paraître n'être pas « à la page » eût déterminé un choix identique.

Pourquoi aussi, dit-on, les architectes n'ont-ils pas réagi d'eux-mêmes contre des directives qui ont pu les gêner? Pour la même raison : peur de se révéler moins « moderne » que tel confrère... Et puis la nouvelle formule, « dépouillée de tout fatras romantique », c'est si commode à mettre en perspective!

Donc, peu ou prou, plus ou moins péniblement, à cœur ouvert ou à contre-cœur, l'ensemble des concurrents s'est très bien mis « à la page », — à celle ouverte tout au moins vers la fin de 1934 et au début de 1935; cette précision a son importance, car à l'allure ou s'opèrent les évolutions, un semestre, cela compte!

Cela compte tellement que tous ces projets — magnifiquement « rendus » qui ont demandé à tous leurs auteurs un effort (dont le public ne se fait qu'une trop faible idée), un temps considérable, des débours *importants* — ces projets élaborés sur la « base-dirigée » de 1935 *risquent,* et dès à présent on le peut prévoir, *d'être démodés en 1937.* Démodés, parce que cette architecture à la mode d'aujourd'hui, et certes « dernier cri »,

n'est ni *moderne*, au sens précis de la tradition, ni *authentique* en tant que représentation du génie national. C'est une hallucination collective dans une erreur fondamentale!

S'il est vrai — et c'est vrai — que :

Malgré la grande publicité faite par le Comité organisateur de l'Exposition de 1937, tant par la grande presse que par la T. S. F., les artistes et les artisans d'art sont toujours dans l'expectative, attendant, dans leur détresse morale et matérielle les décisions des autorités compétentes (2).

S'il est vrai que les architectes eux aussi attendent des ordres, au moins de précisions, le comité ne doit pas hésiter : que ce retard, ces tergiversations servent au moins à quelque chose. Puisque rien n'est irrévocablement fixé, avouons franchement que cette tentative d'« esthétique dirigée » doit changer radicalement d'orientation : proscrire le *pastiche* de nos anciens styles, d'accord, mais au profit d'une évolution dans le sens national et non pas pour élever à la hauteur d'un principe : la répétition, la réplique exacte, le *plagiat chimiquement pur* solidaire, mutuel et obligatoire du DÉJA VU OUTRE FRONTIÈRES (3).

(2) *La Vie Immobilière*, juillet 1935.

(3) Et que l'Amérique, la Russie, la Suède, l'Allemagne, considèrent — chacun chez soi — comme propre création nationale. Ce que dit l'Allemagne : « Si dans le nouvel art constructif, s'exprimait la volonté de donner, en principe, à la civilisation allemande de l'avenir un cadre différent de celui qu'on avait donné à l'ancienne Allemagne, si le développement du sens social a joué aussi un rôle décisif dans cette évolution, et si, par conséquent, cet art nouveau s'est révélé être non point un simple mot stylistique, mais bien une puissance éthique, apportant avec elle une nouvelle conception architecturale d'une sincérité profonde, — on avait ouvert ainsi une voie dont ni le point de départ ni le but n'avaient de précédent dans le passé. Pour la première fois dans l'histoire de l'art mondial, il s'est produit ce fait, dans l'architecture, dans l'aménagement des intérieurs, dans l'installation des appartements, que ce mouvement ne s'est point déclanché par le haut, qu'il n'est pas venu des châteaux princiers, des cathédrales, des palais opulents, mais qu'il a surgi des profondeurs, c'est-à-dire des besoins du peuple et — qu'on le note bien — d'un peuple appauvri, et qu'il est issu de la considération des besoins vitaux des masses. »

Voilà une explication valide du peu de *popularité* que rencontre l'art actuel auprès des Français, « peuple de 40 millions d'aristocrates », les snobinettes exceptées.

§

Une *construction* peut être l'expression d'une *sincérité* profonde, l'*Architecture* doit toujours être une profonde *vérité artistique et esthétique.*

J'ai dit que de l'excès du mal peut naître le bien ou une forme du mieux.

Toute réaction, dans les temps actuels, se présente comme une révolution violente, — même lorsqu'il ne s'agit que d'une remise au point qui paraîtrait devoir s'imposer d'elle-même.

La réaction qui va se préciser, car elle existe déjà, ne viendra pas cette fois de l'Institut; elle sera l'œuvre d'un parti « jeune Architecte », tel que je crois le rencontrer et qu'il s'affirme dans son organe *Construire* (*Cahiers des Jeunes Architectes*).

Cet organe « lançant des idées et non des hommes » ne contient que des articles anonymes, ce qui est une singularité vraiment digne d'attention à notre époque de m'as-tu-vuisme! D'entre les propos à retenir je citerai d'abord :

La simplicité n'est pas une qualité indispensable à l'œuvre d'art. Il est des chefs-d'œuvre, et des plus grands, qui ne sont pas simples. Il est pourtant certain que la simplicité est une qualité fort souhaitable, qu'elle est même une qualité éminemment classique. S'il est donc recommandé de la rechercher, il ne faudrait pas croire qu'elle soit la condition nécessaire et suffisante de la beauté, il ne faudrait surtout pas la confondre avec la pauvreté qui est un grave défaut et peut-être le pire.

L'Art est suggestion et n'a pas d'autre raison d'être. A la différence des modes logiques ou scientifiques qui expriment la pensée par analyse, l'œuvre d'art est une synthèse. Les idées qu'elle évoque doivent affluer ensemble, s'appelant l'une l'autre par allusions, images ou symboles, et non par le fil strict d'un raisonnement correct et progressif. C'est bien dire que l'art doit évoquer le fond le plus riche sous la forme la plus condensée et donc, si possible, la plus simple.

Il y a une richesse éminemment désirable, *indispensable*, 'est la richesse de substance, l'abondance des pensées et es sentiments que l'œuvre d'art doit remuer en nous... ertes, on ne gagne rien à accumuler les richesses de forme t d'accidents sur un fond indigent. L'ornement qui n'ajoute ien à ce fond, qui ne l'enrichit d'aucun sentiment, d'au-une vibration, d'aucune nuance, est inutile et nuisible. Mais roit-on remédier à ce mal en appauvrissant le fond pour implifier la forme, voilà certes un moyen facile d'être simple, nais non pas d'être concis, car on peut être prolixe en peu e mots si l'on n'a rien à dire. Présenter des corps géomé-riques et nus, vides de tout pouvoir émotif, ou même rap-rocher, à grands frais de simplifications affectées, deux ou rois pensées toutes sèches, c'est aboutir à des pauvretés rétentieuses qui rejoignent dans l'affectation et le vide les ires préciosités (4).

D'un autre article, *Feu le Nudisme* (5), j'extrais ces ignes :

Ils (des architectes) avaient rejeté l'enseignement tradi-ionel et s'inspiraient des travaux des ingénieurs, usines et bris de toutes sortes qu'un puissant effort industriel avait nultipliés. Frappés de la « sincérité » de telles constructions, es architectes qui se disaient rationalistes et utilitaires doptèrent les lignes rigides, les plans nus et, tout comme es artistes décorateurs, bannirent l'ornement, qu'ils jugeaient nutile et incompatible avec une civilisation machiniste et tandardisée. Mais comme, sous peine de se condamner à lisparaître, une architecture ne peut renoncer à toute esthé-ique, c'est dans « l'harmonie plastique des volumes » que es rationalistes entendirent trouver la beauté. On se rappelle I. Le Corbusier répondant au rédacteur de l'*Intransigeant* enu l'interviewer : « Pourquoi des ornements?... Tout con-ourt à la symphonie plastique; nous avons les murs, les roportions de la pièce, la forme et la disposition des ouver-ures, les ressources des matériaux et des couleurs... Depuis

(4) *Construire*, déc. 1934.
(5) *Construire*, — juillet 1934.

quand place-t-on des ornements? Depuis le XIXe siècle, pour déguiser la camelote.

Que dit l'opinion?

Cette supression de l'ornement heurte le goût français qui aime plus de raffinement. Ce nudisme est froid et triste. Il a soulevé des protestations.

M. Camille Mauclair (6) qualifie le nudisme d' « affreux ». Parlant des demeures construites et aménagées suivant cette formule, il remarque : « Et le décor de ça! M. Paul Follot, presque en même temps que M. Maurice Dufrêne, disait dernièrement combien il trouvait tristes ces intérieurs qui n'en seront bientôt même plus, cage de verre, de fer et de ripolin. Cette tristesse atteint au sinistre. Elle est l'œuvre des modernes, réactions frénétiques contre l'abus de l'ornement factice et illogique, de la colonne inutile, du macaron et de la nouille. On a promené le rasoir sur tout cla. Ce n'était que festons et astragales, fâcheusement; maintenant c'est l'implacable surface lisse.

...Les murs dépouillés d'ornement, pelés, lisses, passés à la tondeuse, quelquefois rembourés de liège pour obtenir silence profond et paix totale, défiant toute invasion — nous dit M. Lucien Descaves — et le nu intégral, réagissant du contenant sur le contenu, a banni des installations modernes ce qui récréait la vue auparavant : « toutes ces choses sur lesquelles les yeux se reposaient des fatigues du corps et de l'esprit; elles constituaient les grillons du foyer qui font parler les murs et chanter la cendre. »

Dans le *Témoin* se poursuit la campagne énergique menée par M. P. Iribe (7) pour la « Marque France ». Retenons une phrase : « Notre art décoratif français, si émouvant et si fort, au lieu de continuer à s'épanouir dans le sens de sa belle imperfection vivante, a défailli peu à peu dans l'horrible perfection morte... *Influencé d'ailleurs, il a laissé étouffer son génie sous le fatras d'une géométrie de primaires...* »

(6) *L'architecture va-t-elle mourir?*

(7) Ces lignes sont de 1934. Depuis, M. Iribe n'est plus là — hélas! — pour continuer son appui à une juste cause. — A. F. L.

§

J'ai l'habitude, ou la déformation professionnelle, de prendre mes responsabilités. Si donc j'apporte ici des témoignages, c'est bien moins pour étayer mon propre sentiment par des citations que — connaissant nos Princes — pour mettre ces derniers en présence de la réalité d'un mouvement d'opinion dont ils auront à tenir compte.

Car, en démocratie, la politique du nombre est la seule qui paraisse compter, n'est-ce pas? Le nombre est au surplus, ici, d'une certaine qualité, en ce sens qu'il sait de quoi il parle!

Nous sommes en 1936 et l'Exposition s'ouvrira en 1937. Le mouvement de réaction, de dégoût vis-à-vis de certaines esthétiques actuelles, ne peut que progresser rapidement, car il deviendra vite populaire, attendu que la foule n'est sensible qu'aux chefs-d'œuvre.

Nous insistons donc sur le décalage qui va se produire entre ce que l'on offrira à l'admiration des foules et ce qu'elles attendent.

Les projets de 1934-35, plagiats d'antériorités déjà démodées, doivent être ces « Architectures révocables » que l'on peut demander — puisque rien n'est fait, à peine décidé — aux auteurs d'envisager sur d'autres bases, qui cadreront tellement mieux avec leur nature foncière qu'aucun des concurrents agréés n'aura le désir de se récuser; au contraire (8).

Le directoire de l'Exposition doit exiger l'accomplissement de la haute mission des architectes selon l'esprit du code des devoirs professionnels de l'Architecte, code Guadet :

Art. 6 : Vis-à-vis de ses confrères, l'architecte s'interdit le plagiat.

(Les Architectes étrangers sont *aussi* des confrères.)

(8) Ces lignes ont été écrites tout au début de 1936. Depuis, nous l'espérons du moins, des décisions ont été prises. Les suggestions de cet article ne peuvent donc s'appliquer qu'à ce qui *reste* à décider. (Note de l'auteur.)

S'il est appelé à recueillir la succession d'un confrère, il se considère comme le gardien de *l'honneur* et des intérêts de ce confrère.

Aujourd'hui, la *succession* — un lourd héritage glorieux — qu'ont à recueillir les Architectes de la future Exposition, c'est tout notre passé de gloire.

Ce passé qui conditionne notre sensibilité particulière, notre culture, *ne limite d'aucune sorte notre liberté, notre personnalité.* Exemple :

Lorsque M. Marrast s'est trouvé, pour l'entrée de la rue Dauphine, en présence d'un problème délicat, a-t-il abjuré sa personnalité, son originalité! Non. Il a, avec tact et sensibilité, « tourné » pour loger son édifice « sans rien déranger dans la lumière » d'un site célèbre. Cependant cet édifice, qui ne heurte rien de ce qui l'entoure, est une œuvre exactement moderne; c'est, à mon sens, une réalisation-modèle de ce que l'on pourrait appeler une *nécessité d'ambiance.*

En 1937, la nécessité d'ambiance c'est la France, et c'est aussi le Paris monumental. *Nous y devrons parler le français.* Et je serais bien aise que le Directoire de l'Exposition réponde, par une petite phrase de Grock, aux Français qui ne sauraient parler que l'*Européen :*

« Sans blague! et ça ne vous fait pas... mal? »

A. FEBVRE-LONGERAY.

LA COMTESSE DE FARBUS

—

XIII

Quelque trois heures plus tard, tournée vers Claude, entre les joncs d'une piste étroite qui bordait l'étang :

— Et Pierre, voyons! disait Lola, sans mauvaise humeur, mais avec un peu d'impatience. Pensez-vous que cet homme n'ait rien éventé? Soyez tranquille : à l'heure qu'il est, vingt bonnes langues s'agitent, les suppositions vont leur train, et, dans deux jours, tout ce qui compte autour de Luzy connaîtra cette histoire de la dame en deuil.

— Ah! vous croyez? fit Claude. Oui, c'est à craindre!

— Elle est délicieuse, la chère femme! Elle n'aurait pas réussi mieux, l'eût-elle fait exprès! Les gens sont bêtes, mais la finesse et l'esprit leur viennent quand la malveillance entre en jeu. Rien alors ne résiste à leurs déductions. Notez qu'ici les rapprochements sont plutôt aisés...

Ils firent en silence quelques pas. Les joncs craquaient. De l'eau, troublée par les bonds des carpes, montait languissamment une odeur fade.

— Et puis, zut! fit Lola en haussant l'épaule. Ce qu'on pourra dire, je m'en fiche! Si ma réputation en souffre un peu, mieux vaut encore, tout bien pesé, ce désagrément que la grippe espagnole ou qu'une mauvaise chute. Reste ceci : dans une rencontre aussi délicate, vous vous êtes conduit sans faiblesse. Mon petit Claude, ça, c'est très bien! Je suis fière de vous!

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 915, 916 et 917.

Elle se retourna complètement, lui prit la tête et l'embrassa d'un mouvement furieux.

Claude monta dans sa chambre un instant après. Il lui tardait de faire sauter les cires de l'enveloppe qui gonflait une poche de sa veste. Mais à peine la tint-il qu'une lâcheté lui vint. Assis dans un fauteuil, la bouche maussade, il tâtait, contemplait, sans oser l'ouvrir, cette enveloppe défendue si rigoureusement, certain d'avance que, sous une forme encore mystérieuse, il en sortirait quelque ennui. Tout à coup : « Zut! fit-il, comme tantôt Lola, et, courant à l'armoire où était son linge, il y mit la lettre en sûreté. Soufflons d'abord! Ce soir, demain, il sera bien temps... J'aurai déjà les nerfs plus calmes et la tête moins chaude. » Le ciel était pur, d'un gris doux. Incapable de lire ou de travailler, il descendit, saisit une ligne, se jeta sous bois, s'en fut pêcher, loin du château, dans une petite anse où l'automne reflétait un visage exquis. Mais à peine son amorce était-elle dans l'eau que même ce jeu, si captivant, de tenter des carpes lui parut absurde et sans charme. Le malaise qu'il sentait ne s'atténuait pas. A tout instant lui revenaient, presque mot pour mot, des phrases prononcées par sa mère, l'assaillaient des regards d'une tristesse intense que rendait plus poignante leur résignation. La brume naquit. Le soir tombait qu'il songeait encore, couché sur la terre déjà fraîche. L'humidité finit pourtant par le déloger.

A table, une surprise l'attendait : le couvert n'était mis que pour deux personnes; des fruits épars, des fleurs coupées décoraient la nappe, et non seulement, à même la glace d'un bassin d'argent, gisaient des bouteilles de champagne, mais Lola descendit dans une robe de bal qui découvrait jusqu'à la taille son dos magnifique.

— Que se passe-t-il? demanda Claude.

— Ah! dit-elle, voilà! Mon chéri, nous fêtons une brillante victoire!

Ses yeux luisaient. Elle parlait vite, avec abondance, et gesticulait nerveusement. Bientôt, ses traits se rembrunirent et elle se calma. Mais au dessert, quand le valet

ut quitté la salle, d'un seul coup retrouvant son exubé-ance :

— Versez-moi, dit-elle, du champagne! Et devinez ce ue j'ai fait cet après-midi?

Il marqua des épaules qu'il n'essaierait pas.

— Vous n'avez pas la moindre idée?

— Non, dit-il, vraiment!

Elle posa ses coudes sur la table.

— Eh! bien, je suis allée la voir partir! Oh! discrè-ement, soyez sans crainte! fit-elle d'un ton vif, sur un ir mécontent qui perça chez Claude. Comprenez-moi : ant qu'elle était à deux lieues d'ici, un scandale pouvait clater. J'ai voulu m'assurer qu'elle prenait son train.

— Et, demanda-t-il, elle l'a pris?

— Autant dire sous mes yeux! répondit Lola. Je la uivais. Elle est entrée dans la salle d'attente, où bientôt 'a rejointe un homme de l'hôtel portant sa valise et on sac. Le train est arrivé à l'heure prévue... Vous savez, eprit-elle après un silence, je n'ai pas remarqué qu'elle ût l'air si triste!

Claude la regardait, interdit. L'idée de sa maîtresse piant sa mère, assez cynique, assez dénuée de toute ompassion pour assister à sa déroute avec ce sang-roid, lui causait un grand ébranlement. Mais déjà, se nêlant aux senteurs éparses, les fumées du vin l'échauf-aient, et soudain il versa dans l'admiration. Que de ardiesse! Dans sa conduite comme dans son langage, ue cette femme était énergique! Quel mépris elle mon-rait du jugement des faibles et comme le peu qu'ordi-airement elle donnait d'elle-même rendait son amour lus précieux! Quittant sa place, il accourut lui baiser a gorge. Elle le fit tomber à ses pieds. Son sourire le ouillait comme une lame aiguë, et des deux mains, pen-hée sur lui, elle serrait sa tête, murmurant des paroles leines d'autorité dont le seul accent l'exaltait. Elle-nême était assez nerveuse et légèrement ivre. « Une folie! ança-t-elle en se redressant. Tu m'épouseras : je te pro-nets une carrière de peintre, et comme j'ai de l'argent our tenir les langues... » Claude se voyait le jeune mari

de cette orgueilleuse. Qu'à cette heure sa mère était loin! Des vies passaient décidément à travers des routes qu'au plus fort de sa course étroitement soumise elle n'avait jamais soupçonnées. Dans le salon d'abord, puis à l'étage, la soirée s'écoula sur un rythme ardent, tous deux sentant un arrière-goût de complicité pimenter les caresses qu'ils se prodiguaient. C'était un peu comme si dans l'ombre, où qu'ils se trouvassent, gisait quelque chose qu'ils eussent tué. Le sommeil gagna Claude dès qu'il fut chez lui.

Il ouvrit les yeux vers trois heures. Sa nuque était pesante, sa gorge, sèche, et son cœur battait rapidement. Le point extrême d'un long cauchemar l'avait éveillé. Une minute, il tenta d'en renouer les fils, et déjà, tout flottant, il se rendormait, lorsque, du fond de sa conscience, comme une mince fumée, se leva l'image de sa mère. Aussitôt lui revint en mémoire l'enveloppe. Sa curiosité s'échauffa. Nulle occasion, nulle faculté de la satisfaire ne vaudrait celle que lui offrait cette nuit silencieuse : finalement, il tourna le commutateur et se dirigea vers l'armoire.

Le pli contenait neuf longues lettres. Et d'abord, devant elles, Claude pensa rêver lorsque, sur toutes, il reconnut, d'une encre un peu jaune, la ferme écriture de Lola. Il ouvrit la première, et soudain comprit. Elles étaient vieilles de dix-sept ans, les dates le prouvaient, et elles s'adressaient à son père. Lorsque s'était produit l'horrible drame, Lola rentrait (le matin même!) d'une absence d'un mois, consacrée au service d'une parente malade. Ces pages tiraient de cette absence leur explication.

Claude faillit renoncer à les parcourir. Sa délicatesse s'insurgeait. Même aux abois, il lui semblait qu'en les lui livrant sa pieuse mère eût commis une indignité. Mais déjà certains mots lui frappaient les yeux, son nom surtout, tracé pour lui dans un flamboiement, répété deux fois en cinq lignes. Mis en éveil par ce passage, il lut toute la lettre, — et sur elle les huit autres, avide-

ment, d'un trait. Lorsqu'il eut terminé, un vertige le prit. Il recommença sa lecture.

L'ignoble suite! De ces feuillets, dans cette nuit tranquille, quelles révélations s'échappaient! Nous croyons posséder toutes les faces d'un être, et subitement, à la faveur d'un rayon fortuit, la plus importante se découvre. Claude savait sa maîtresse obstinée, violente, hypocrite même (ses précautions envers son beau-frère en étaient une preuve assez nette), il ne soupçonnait pas sa méchanceté, ou du moins n'en avait qu'une confuse notion. Il ignorait, quand ses passions se trouvaient en cause, où pouvait descendre une telle âme. Mais ce mot de passion convenait-il bien? Ce qui sonnait dans toutes ces pages, avec cette rigueur, n'étaient-ce pas plutôt des calculs? Une tête froide, occupée de ses ambitions, les servant uniquement et intrépidement, si convaincue de son pouvoir sur un cœur volé qu'elle ne reculait devant rien, dans le mouvement d'un style rompu à toutes les adresses y soufflait sa tactique et dictait des ordres. Un seul objectif : écraser. Un seul moyen : décourager et désespérer, sans souci des souffrances qu'on multipliait. « *Prenez-la par son fils,* écrivait Lola, *et puisqu'elle est assez stupide pour ne voir que lui, menez durement ce galopin, qui ne vaut pas cher, comme je fais moi-même, sous ses yeux. Elle gémira, mais du même coup nous sentira liés, vous n'ayant à l'esprit que mes instructions. Pour si loin qu'à cette heure mon devoir me tienne, je n'entends pas qu'elle se figure que j'abandonne Claude, ni qu'une seule minute elle m'oublie. Ses illusions, sa faible audace croîtraient rapidement. Ce serait toute notre œuvre à recommencer.* » Ailleurs, parmi les espérances d'un retour prochain : « *Mais soyez donc homme, mon cher Georges! Quel besoin avez-vous de cacher mes lettres? Il ne s'agit, bien entendu, ni d'en faire parade, ni d'aller, comme vous dites, au-devant d'une scène : simplement, laissez-les, sans scrupule ni honte, où il est normal qu'elles se trouvent.* » Ainsi du reste. Et les projets d'une vie rendue libre étincelaient, dans cet amas de cruelles noirceurs, avec

une paisible assurance; et parfois, sur des lignes plus mollement tendues, chantait une promesse de plaisir, un peu comme au point vif d'un sale marché, pour forcer un dégoût, s'offre une commission.

Claude songeait à son père dévorant ces pages. La nuit passait, un fil de jour blanchit aux persiennes, et dans son cœur s'élargissait l'humiliante surprise qu'un tel homme eût pâli sous de tels accents comme aux musiques mêmes de l'amour. Mais en même temps s'ouvraient à lui des vues bouleversantes. Le martyre de sa mère lui apparaissait. Doutant même jusque-là s'il devait y croire (ou, pour mieux dire, l'assimilant à ces suites d'épreuves que l'on pare de noms abusifs par besoin d'en tirer une excuse puissante), il le touchait, l'analysait pour la première fois, le situait dans son cadre et l'y développait avec autant de précision et de certitude que le plus actif des témoins, en un mot le vivait presque fiévreusement. Et quel remords! Comme lui pesait le manque de pitié qu'il avait durement laissé voir! Comme aussi diminuait à ses yeux son père, assez peu noble, assez dénué de toute charité pour avoir pratiqué de pareilles manœuvres avec une pareille soumission! « Et moi-même, j'étais là! se répétait-il. Dans ces heures cruelles, j'étais là! J'ajoutais aux tortures que ma mère souffrait. Brûlée d'angoisse, elle me tendait timidement les bras, — et quand d'un bond, d'une effusion, je l'eusse rafraîchie, elle ne rencontrait qu'une jeune brute. Tout vraiment conspirait à son désespoir, moi non exclu, qui certainement ne pouvais comprendre et que régentait une main lourde, mais qu'un peu de tendresse eût rapproché d'elle. A-t-elle eu tort? N'oublions pas que, le soir du drame, elle me regardait comme perdu. Quel moyen lui restait de nous délivrer? » Sur cette question : *A-t-elle eu tort?* son jugement flottait. L'insomnie, la fatigue lui vidaient la tête, et lui, naguère tout échauffé de vénération envers la mémoire de son père, n'arrivait plus à condamner sa mère homicide. Si parfois la nature l'y poussait encore, tout à coup, rallumant l'électricité, il reprenait quelque passage d'une

quelconque des lettres et s'en pénétrait jusqu'aux moelles: alors sa mère, dix fois absoute, émergeait des ombres et son cœur la saluait comme une pure victime.

Il revit Lola vers neuf heures. Elle donnait aux jumeaux une leçon d'histoire. A côté d'elle était posée une baguette de jonc, instrument ordinaire de l'autorité qu'il lui plaisait tant faire sentir. Et soudain, Claude rompit comme devant un monstre. Elle lui parla : baissant la tête, il revint vers elle, mais le mouvement de répulsion qui l'avait secoué conservait une force incroyable, et il dut s'éloigner sous un vague prétexte. Ses yeux, sa voix, tout de cette femme lui faisait horreur. Aussi bien l'eût-il insultée. Un peu plus tard, l'apercevant qui gagnait la serre, il s'arrêta sans être vu derrière un massif et la regarda curieusement. Il avait l'impression qu'il la découvrait.

L'expérience de Lola était trop profonde, son instinct trop vif et trop sûr, sa passion trop jalouse et trop attentive pour qu'un changement dont rien, la veille, ne semblait dans l'air ne l'eût pas alertée au premier symptôme. Et d'abord elle n'en prit que peu d'inquiétude. « Simple réaction! pensa-t-elle. Son imbécile de mère l'a tourmenté, quelque raison plus ou moins sotte lui revient sans doute et il en fatigue son esprit. Si je m'en mêle, si j'interroge, tout se compliquera : feignons donc l'insouciance de qui n'a rien vu! » Mais le mouvement de rétraction qu'elle suivait chez Claude, loin de se détendre, empirait. Les yeux détournés d'elle, sombre et cassant, tout le jour il parut soigneusement la fuir, et quand, d'un geste, elle essayait de l'apprivoiser, il se dérobait coup pour coup. Elle s'alarma. Vingt hypothèses lui coururent en tête, pareillement vraisemblables et pareillement creuses. Ce silence obstiné lui portait aux nerfs.

Dans la soirée, n'y tenant plus, sur une sèche réplique:

— Enfin, lança-t-elle, qu'avez-vous?

— Qui? Moi? fit-il.

— Non : le Grand Turc! repartit Lola.

Et d'un accent sérieux :

— Que vous ai-je fait? Mon petit Claude, que signifie cette face d'enterrement?

Il leva les épaules et resta songeur; mais, peu après, comme elle touchait au verre de cognac posé non loin d'elle sur une table :

— Vous avez là, déclara-t-il, une sale habitude. Hier soir, vous étiez aux trois quarts partie.

— Vraiment? fit-elle. Accusez-moi d'être une ivrognesse!

— Oh! protesta-t-il, vous êtes libre!

Il jeta un coup d'œil sur sa pipe éteinte, puis, se plaignant d'un mal de tête qu'il sentait monter, prit congé rapidement et se retira.

Le lendemain, son humeur n'avait pas changé. Mêmes regards absents, même front lourd. Lola, furieuse, fit un effort pour le dégourdir, dut s'avouer avec rage qu'elle ne gagnait rien et profita, sans grande raison, d'un écart de Louis pour le fustiger sévèrement. L'enfant hurlait. Le bruit des coups venait jusqu'à Claude qui lisait un journal dans une pièce voisine. « Quelle brute! » gronda-t-il, les poings noués. Au même instant, un revirement s'opérait en lui, sa poitrine s'allégea, sa rancune fondait. Tout son être aspirait à cette femme violente. Traversé des longs cris que poussait l'enfant, il eût aimé, dans cette musique, refermer sur elle ses bras minces, disait-elle, comme les bras d'une fille, et la pétrir, tout échauffée de la punition qu'elle venait durement d'infliger. Quelques secondes passèrent encore et Louis apparut. Sa belle-mère n'avait fait que tirer la porte et, comme un chien, l'avait jeté par l'entre-bâillement. De cruels sanglots l'étouffaient. Pressant ses reins, il paraissait marcher avec peine. Son doux visage avait un air de désolation que rendaient plus poignant cette souffrance visible et la terreur peinte dans ses yeux. Claude s'était retranché derrière son journal. Depuis longtemps, il éprouvait, pour ce mince bonhomme, une tendresse frivole, mais sincère. La pitié le saisit dès qu'il l'aperçut. Le sentiment de l'injustice qu'il avait subie balança dans sa tête les images fiévreuses qui le retendaient vers Lola.

Quand celle-ci, à son tour, traversa la pièce, il hésita, faillit pousser dans sa direction, — à la fois rétif et vaincu, n'attendant qu'une invite pour se décider. A sa profonde surprise, elle passa, raide. Il était clair qu'elle l'avait vu et qu'elle le boudait.

Quelques noires journées s'écoulèrent. Chacun d'eux, ruminant une haine confuse, demeurait farouchement sur ses positions. Claude, la tête obsédée de ce qu'il savait, ne pouvait se résoudre à marquer un pas, et dans Lola, que la puissance dont elle avait joui, l'autorité qu'elle avait eue, dix-sept ans plus tôt, sur ce garçon nerveux en diable et sans caractère revenait parfois étourdir, durcissait l'ambition de l'y obliger. A table, avec effort, ils se parlaient. Hors des repas, deux étrangers sous un toit d'hôtel n'eussent pas montré dans leurs façons plus d'indifférence qu'ils n'en témoignaient l'un pour l'autre. Incapable de peindre avec quelque suite, Claude avait découvert un long roman russe dont il lisait les cent chapitres en bâillant d'ennui : ces noms barbares, ces épisodes sans grand intérêt, ces conversations superflues, tout venait à l'envi le décourager et se confondait dans sa tête.

Mais chaque jour, et souvent plusieurs fois par jour, s'élevait subitement une tempête de cris. Cela perçait les murs, montait encore, durait une minute, s'apaisait. Sourdement inquiète et tendue, Lola passait sur les jumeaux sa nervosité. Sa cruelle badine faisait rage. Déjà prompte à sévir par tempérament, dans ce désordre où la tenait la conduite de Claude, elle ne sentait plus aucun frein. Seules comptaient son humeur et ses réactions. Etienne ou Louis, tiré contre elle et durement cinglé, la vengait du silence dont elle étouffait, et surtout de n'avoir nul moyen pratique de le transformer en sanglots. Non contente de les battre, elle leur liait les mains et les enfermait de longues heures. Tout loisir leur était mesuré chichement. Une voix glacée, à peine en train, suspendait leurs jeux, les arrêtait net dans une course, profitait d'une gambade pour les gourmander et les foudroyer d'une menace. On ne les rencontrait que les yeux

gros. Ils semblaient n'oser plus terminer un geste et donnaient l'impression de bêtes pourchassées.

Claude en avait le cœur étreint, et n'était pas seul. Basilienne, par instants, se montrait comme folle. Livide et contractée, le regard fixe, on la voyait tantôt errer, par le corridor, aux approches de la chambre hermétiquement close où hurlait quelqu'un des jumeaux, tantôt, sur la terrasse, prêter l'oreille et trahir d'un mouvement son indignation. Le patient expulsé, elle courait à lui et, d'un pas farouche, l'entraînait. Vous eussiez dit une sombre esclave reprenant son bien à l'issue des violences d'une maîtresse maniaque et, devant soi, partant chercher où l'étreindre en paix et le consoler furtivement. « Telle, jadis, ma mère! songeait Claude. Ainsi, pour m'embrasser, tarir mes larmes, devait-elle se cacher de cette même furie. Comme je sens aujourd'hui qu'elle ne chargeait rien quand elle m'a dit qu'elle n'était plus qu'une servante chez elle, où l'autre occupait toute sa place! Et mon père tolérait cette situation! Aucun soulèvement dans son cœur! Sa dignité ne souffrait pas d'une injure si vive, dont la pointe l'atteignait à travers sa femme! A quoi l'amour de cette méchante l'avait-il réduit? » Douloureuse, infinie dans ses prolongements, là pourtant n'était pas l'unique réflexion que, par le jeu de son désordre et ses attitudes, fît germer en lui l'étrange fille. De temps en temps, surtout à table et après une scène, quelquefois dans le parc quand il la croisait : « Encore cet air bizarre! Qu'a-t-elle en tête? Qu'entend-elle me souffler? » se demandait Claude. Les yeux immenses de la Bretonne, bruns et piqués d'or, le regardaient avec froideur et sévérité, paraissaient, une seconde, se couvrir d'un voile et se dérobaient sur-le-champ. Assez vite, non douteuse, la réponse lui vint : « Elle veut que j'intercède. Elle me trouve lâche! » Mais ce manège le touchait moins et l'humiliait moins qu'il ne lui semblait inconvenant. Il cessa d'y porter aucune attention.

Le mois de novembre approchait. Déployant ses brumes et ses pluies, l'automne enfin, longtemps masqué par un pâle soleil, prenait sa couleur véritable. Et tout à coup,

dans la tristesse qui gagnait Chanleu, dont chaque averse et chaque bouffée d'un vent déjà froid dévastaient un peu plus la parure cuivrée, Claude perçut chez Lola un nouveau changement. Ses prunelles, son front s'éclairaient. Ses manières envers lui redevinrent douces. Elle se remit à lui parler avec naturel. La veille encore, elle affectait un rigide maintien : aujourd'hui, sa personne et ses belles allures avaient recouvré leur souplesse. Mais une malice qu'elle n'avait pas en temps ordinaire rayonnait légèrement à travers ses grâces et leur donnait un côté trouble, ou du moins curieux, dont l'esprit pouvait s'inquiéter.

Quel avertissement reçut Claude? Quelle voix secrète lui vint souffler une méfiance précise qui, dans l'ordre des choses, était sans fondement? Il se leva soudain, courut chez lui, bouscula son linge d'une main prompte et constata que, de la pile où il l'abritait, le paquet de ses lettres avait disparu.

Dans la première surprise, il crut tomber. Le sang, la fureur l'aveuglaient. Rapidement, fiévreusement, lançant tout en l'air, il fouilla l'armoire, mais en vain. Alors, d'un bond, il se jeta dans le corridor, faillit plaquer sur un des murs Etienne qui passait et fit irruption chez Lola.

Elle lisait, accoudée à une petite table. En le voyant, elle eut encore cet étroit sourire où perçait une pointe de défi. Mais lui, déjà, marchait sur elle, s'arrêtait près d'elle.

— Mes lettres, s'il vous plaît? fit-il rudement.

Elle se renversa.

— Quoi, vos lettres?

— Allons vite! reprit-il en tapant du pied. Rendez-les moi séance tenante, ou alors je cherche!

Il faisait un mouvement vers le secrétaire. Comprenant qu'il allait s'y meurtrir le poing, elle vint à lui d'un pas tranquille, le prit aux épaules.

— D'abord, lui dit-elle, calmez-vous! On peut avoir contre quelqu'un les plus noirs griefs et ne pas les traduire de cette façon-là!

Elle le sentit, sous sa pression, céder légèrement.

— Vous tournez à la brute! fit-elle plus haut. Au voyou! lança-t-elle d'un accent terrible, en le regardant avec feu. Depuis cinq jours, je vous observe et vous laisse courir, mais ce sont de bonnes claques que vous méritez. Quoi donc, ces lettres? Oui, certainement, j'ai fouillé chez vous, persuadée, à vous voir dans un tel état, que vous me cachiez quelque chose. J'ai pu les découvrir : je les ai prises! Au surplus, ma conscience ne me reproche rien. Si je trouvais dans votre poche une fiole de poison, je la confisquerais pareillement!

Le mauvais charme avait agi, puis s'était rompu. D'une secousse impatiente, Claude se dégagea.

— Pas tant de grimaces! coupa-t-il. Ce genre de remontrances ne me touche plus, et j'en ai d'ailleurs passé l'âge. Je vous prie de me rendre à l'instant mes lettres. A l'instant même! Pas dans une heure! Tout de suite! J'attends!

— Ni tout de suite, fit-elle, ni dans une heure... Désolée, reprit-elle, mais c'est impossible!

— Hein? Que dites-vous? C'est impossible?

— Oui, matériellement!

— Vous les avez détruites?

— Mais non! Mais non!

Claude la regardait sans comprendre. Alors, d'une voix glacée, pesant ses mots :

— Elles sont parties. Elles sont en route. Elles rallient Marseille. Elles rejoignent, mon ami, leur propriétaire. Demain, sans doute, elle les aura par la première poste, avec quatre lignes de mon encre...

— Non? fit Claude. Sale canaille! Vous avez osé...

— S'est-elle donc gênée? dit Lola. On m'attaquerait, poursuivit-elle, avec de telles armes, et moi, comme une brave bête, je m'inclinerais? Pas ça, mon cher! Peut-être un jour, mais nous en sommes loin! s'écria-t-elle en pivotant sur ses hauts talons et en regagnant son fauteuil.

D'un seul coup, sa colère avait éclaté. Posées aux accoudoirs, ses mains tremblaient. Son orgueil se montrait avec impudence, et dans ses yeux régnait une

lamme atrocement méchante, qu'on sentait nourrie par on cœur. Les mots jaillirent. Tantôt furieux et tantôt inglants, tous choisis pour causer sa blessure chacun, omme les grains de plomb d'une cartouche, ils déve-oppaient contre Denise et son caractère un réquisitoire assionné. Dix-sept ans s'effaçaient comme par enchan-ement. Malgré les circonstances, leur cours tendu, ce 'était pas la femme usée des dernières semaines refou-ant tout scrupule pour sauver son fils, c'était Denise ans son ménage et encore jeune mère que Lola, trans-ortée d'une haine sans nom, couvrait de sarcasmes et 'outrages. Et bientôt apparut la figure de Georges. Elle raversait la diatribe sans y séjourner. Elle passait, au asard de l'évocation, d'un pas nonchalant et maussade. lais à chaque fois, de cette figure, tombait comme une oudre, un point vif s'éteignait dans son rayonnement, t sur la trame où palpitait Denise déchirée, elle se déco-rait, s'assombrissait. La voix sans frein trouvait pour lle des notes dédaigneuses qui remettaient tout en ques-on. « L'égoïsme fait homme! articulait-elle. Un grand oète, je ne dis pas, mais aussi quelle moule, et d'ail-urs, dans son art, nulle sincérité! ajoutait-elle en corri-eant d'un rapide soupir ce qu'avait de noir ce jugement. otre mère le tenait par sa belle fortune. Ah! la sainte itouche, qu'elle en jouait! Elle avait acheté son mari, ette femme, elle s'en croyait propriétaire en vertu des is et elle le défendait comme une potiche. C'est par là, ut pesé, que s'explique son crime. Sachez, du reste, et otez-le, que pas une minute nous n'avions médité, omme elle le prétend, de vous entraîner avec nous. u'eussions-nous fait d'un galopin qui me détestait? ais l'excuse était bonne pour la Cour d'assises! » Et s pires mensonges de se nouer. Du vrai des choses ontait au jour mainte invention basse que Lola déli-ait en se pourléchant. Alors, le ton, régulièrement, se rtait au cri, comme si la fausse allégation, par cet tifice, espérait acquérir plus d'autorité. Une servante ngédiée ne va pas si loin quand elle déblatère sur ses aîtres.

Claude s'était abattu au bord du divan. Le flot l'assourdissait, le submergeait, sans que, d'un geste, il essayât de le détourner ou d'en adoucir la colère. Ses yeux, fixés sur sa maîtresse, ne cillaient même pas. Lorsqu'elle se tut, il persista dans son attitude jusqu'à l'instant où le silence lui parut ancré, puis fronça les sourcils et mordit sa bouche.

— Que vous me dégoûtez! dit-il enfin.

— Ce n'est pas nouveau! dit Lola. Rappelez-vous, le mois dernier, rue Dupont-des-Loges...

Il leva les épaules à cette allusion. Mais sans répondre. Un mépris vaste, un dégoût total, une espèce d'horreur l'absorbait. Le repentir d'avoir trahi si pleinement sa mère se mêlait dans son cœur à la confusion d'avoir mignoté cette femme mûre. Car Lola, tout à coup, lui paraissait autre : et c'était moins quelque fatigue du visage défait qui la vieillissait à ses yeux que ces cruelles trouvailles, ces sûrs accents, — et pour tout dire, cette expérience de la méchanceté dont chaque trait, mieux qu'une ride, accusait son âge.

Les dents serrées à force, il sifflota; puis, quittant le sofa sans hésitation et se dirigeant vers la porte :

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il d'un ton bref. Si vous voulez donner des ordres à votre chauffeur, je pourrai m'en aller dans quelques instants.

Lola frémit; le saisissement lui pinça les nerfs, mais elle se reprit aussitôt.

— Eh! bien, dit-elle, partez! Vous en êtes libre!

Une heure après, ses deux valises et sa malle bouclées, Claude montait en voiture pour gagner Luzy. Lola, d'une croisée, l'observait. Les rideaux la cachaient, sauf une de ses mains. Murée dans son orgueil, pensant à peine, même afin d'éviter un scandale trop vif, elle n'avait pu trouver en elle, au dernier moment, assez de souplesse pour descendre. Quand l'auto s'ébranla, elle parut en plein, suffoquée d'émotion, prête à crier : « Claude! » Mais il semblait ne plus faire qu'un avec ses bagages et elle ne le vit pas tourner la tête.

XIV

Deux jours passèrent. Le troisième jour, après une nuit
blanche, Lola, fiévreuse et fatiguée, s'habilla prompte-
nent et se fit conduire à Paris. Claude n'avait pas remis
es pieds rue Dupont-des-Loges. Elle rentra vers dix
ieures, ne se portant plus.

Les jumeaux dormaient, lui dit-on. Il n'était rien venu
pour elle durant son absence. En ôtant son manteau dans
e vestibule, elle s'étonna de n'y point voir, sur une petite
able, un plat de faïence bleue, sans nulle valeur, dont
'était la place habituelle. La servante, questionnée, dut
vouer sa perte. Etienne, en jouant, l'avait brisé quel-
ues heures plus tôt. Elle monta, l'éveilla, le tira du lit,
e fouetta durement et longuement. A mesure qu'elle
rappait, elle se sentait mieux.

Le jour suivant, à deux reprises, pour des fautes vé-
ielles, elle battit Etienne de nouveau. La peau finit par
clater et le sang perla. « Je vais un peu fort! » pensa-
-elle. Louis pleurait du traitement qu'endurait son frère.
Elle se jeta sur lui, le souffleta, puis le roula dans un
ainage dont elle noua les bouts et le descendit à la cave.

Tout son être, excédé, n'aspirait qu'à nuire. Deux vil-
ageoises qu'elle employait reçurent leurs huit jours.
asilienne tournait autour d'elle. Remarquant tout à
oup qu'elle avait l'air sombre, elle l'avertit que, faute
ar elle de changer d'humeur, elle la renverrait le soir
nême. Ensuite, elle décrocha les toiles de Claude qui, çà
t là, pendaient encore aux murs des salons; mais, au
out d'un instant, elle se ravisa et elle les remit à leur
lace.

Quand viendrait cette dépêche? Non, plutôt : cette
ettre? En matière de virevolte et de contrition, une lettre
ffrait à la confiance d'une tête ombrageuse plus de ga-
anties qu'une dépêche. Certainement, Claude, calmé,
hoisirait d'écrire, — à moins pourtant qu'il ne quittât
a rue Sylvabelle comme il avait fait en septembre, et
'une gare traversée ne télégraphiât. De toute manière,

sa sotte bouderie et son escapade ne pouvaient durer bien longtemps. Ce gamin rappliquerait, le visage en feu. Il voudrait crâner, s'enfoncerait. Et peut-être elle, devant son trouble (elle n'en savait rien : elle aimait simplement à s'en croire la force), jouerait-elle d'une rigueur toute momentanée qui constituerait sa vengeance. Mais que ces heures d'attente étaient donc lourdes! Ces domestiques, exaspérants! Ce décor, maussade! Ces brumes, ces pluies d'arrière-saison, froides et fastidieuses! Elle se rongeait, sans goût à rien qu'à trouver tout mal, qu'à faire peser son inquiétude sur son entourage avec arbitraire et lâcheté. Au moins, si elle souffrait, n'était-ce pas seule! Se conduire en despote lui paraissait doux.

A peine sortait-elle du château. A peine, la nuit, parvenait-elle à dormir un peu, gorgée de pilules, de calmants. Entre ses courts sommeils, sa tête marchait. Pour tromper l'obsession, elle ouvrait un livre et s'appliquait d'un grand effort à s'y absorber. Il volait par la pièce au bout d'une minute. Le cinquième jour, après son bain, comme on la massait, considérant la femme de chambre à genoux près d'elle, elle la vit ébaucher une légère grimace. C'était un sourire, si l'on veut. Cela marquait de l'ironie comme de la pitié.

« Tiens, se demanda-t-elle, qu'a donc cette fille? »

La servante pesait sur son corps. Ses regards, alertés, ne la quittèrent plus, et bientôt la grimace reparut, fort nette. Lola sentit, par un instinct plus sûr que toute preuve, que c'était sa personne qui la provoquait.

Elle courut au miroir dès qu'elle fut seule. Pas même une fois, depuis l'instant du départ de Claude, elle ne s'y était attardée. Son visage la surprit et la consterna. Jusqu'ici demeuré, grâce à quelques soins, d'un éclat de fruit à peine mûr, il accusait un fléchissement, une fatigue des chairs qui, sans peut-être lui donner entièrement son âge, du moins l'en montrait assez proche. Les paupières se plissaient et s'assombrissaient. Au plat des tempes, les menues rides qui couvraient la peau se croisaient en formant comme de fines écailles. Sous les yeux naissait quelque enflure. L'arc, enfin, de la bouche pa-

raissait moins ferme et la mollesse gagnait aussi la ligne ronde des joues. Lola, stupide et caressant de la pointe d'un doigt ces terribles signes précurseurs, ne pouvait s'arracher à son examen. « Suis-je donc une vieille femme? songeait-elle. Se peut-il qu'en cinq jours j'aie tellement vieilli? N'est-ce pas plutôt que mon bonheur de ces derniers temps m'aveuglait complètement sur toutes ces misères, qu'elles se trouvaient comme dans une ombre où je n'entrais pas, et qu'aujourd'hui seulement je les découvre? Oui, c'est là le probable, et même le certain! Depuis quand cette fille sourit-elle? Environnée d'yeux clairvoyants qui tous me jugeaient, seule je me faisais illusion. Mais alors!... mais alors!... » Elle ne savait plus. Nerveusement, elle saisit des crayons, des poudres, attaqua son visage et le transforma par un maquillage excessif. Une heure après, dans son boudoir, d'une plume frémissante, elle traçait une longue lettre à l'adresse de Claude.

Tout un repentir s'y livrait. Tout un orgueil y déplorait ses erreurs profondes et priait humblement qu'on les pardonnât. Sans doute elle était sotte, sans doute, méchante, — vindicative, et les menaces qu'elle sentait grossir l'avaient subitement révoltée. Mais vraiment, son amour n'excusait-il rien? Dans l'acte bas qu'à juste titre on lui reprochait, les circonstances n'avaient-elles pas une part essentielle? Devait-on, pouvait-on négliger cette part pour condamner mieux cette bassesse? Et fiévreusement, avec des mots d'une couleur si vive qu'elle cillait à certains comme devant une flamme, elle peignait à Claude sa passion, la lui montrait dans ses états les plus douloureux, l'adjurait d'oublier, le pressait d'écrire. Une maîtresse nouvelle l'attendait. Une femme tout autre était ici, prête à la douceur, comme l'était l'ancienne à faire mal. Une femme détendue. Une femme simple. Elle veillerait, elle prendrait sur son naturel, se corrigerait, n'aspirant plus, après cette leçon, à donner d'elle-même que l'exquis. Sa figure du passé la comblait d'horreur : rancunes, violences, détours, mensonges, tout la dégoûtait.

La lettre écrite, elle respira. Qu'elle se sentait mieux! Sa gorge était moins sèche, son cœur moins lourd, son esprit recouvrait une certaine confiance. S'étant remise, non sans trembler, dans le champ d'une glace, elle se regarda plus froidement. Mais trois jours s'écoulèrent sans qu'une réponse vînt, et le troisième, dans la soirée, l'angoisse la saisit. Le quatrième, elle expédia coup sur coup deux lettres. Elle en déchira plusieurs autres. Hormis devant sa table, elle se rongeait. N'eût été qu'elle craignait de quitter Chanleu peut-être juste à quelques heures du retour de Claude, elle serait partie pour Marseille.

Brusquement, plus furieuse, la terreur reprit. L'office, ménagé, souffrait peu. Les jumeaux seuls en subissaient la grande épouvante. Empêchés de sortir par le mauvais temps, ils ne pouvaient d'aucune façon ni s'y dérober, ni parfois s'en distraire ou y penser moins. A tout instant pesaient sur eux le regard cruel, la terrible droite de cette femme. L'obsession, le cachot les abrutissaient. Etienne lui-même, si résistant et si courageux, dépouillé, par la suite et l'excès des maux, de toute énergie, de toute force, rampait sous sa belle-mère comme un jeune chien. Elle le maltraitait plus que Louis. Le voir en larmes était pour elle une félicité. Plus elle frappait, plus sa colère se trouvait accrue, plus son bras sentait d'impatience. Tout à coup, elle partait dans d'atroces menaces. L'accent, les mots lancés étaient d'une folle. Le saisissant par les oreilles et tordant celles-ci, elle jurait à l'enfant qu'elle le romprait vif. Lui tremblait. Relâché, il criait sa peur. « Elle me tuera! C'est pour bientôt! Elle me l'a promis! » hurlait-il, se serrant contre Basilienne, à la stupeur de son cadet qui, pâle d'émotion, tenait la Bretonne par un bras. Basilienne frémissait et les consolait. Mais quand Lola, qui se méfiait obscurément d'elle, surprenait chez elle cette faiblesse, prétextant une besogne à finir d'urgence, elle l'envoyait dans une des chambres ou dans la lingerie. Les jumeaux recevaient un pensum quelconque : c'était là le plus clair de leur bénéfice.

Un jour, enfin, dans le courrier, parut une enveloppe où Lola reconnut l'écriture de Claude. Elle resta une minute sans oser l'ouvrir, puis la déchira nerveusement. Le pli renfermait ses trois lettres. Aucune des trois n'avait été seulement décachetée. Pas une ligne, pas un mot ne s'y trouvait joint.

Il était deux heures, à peu près. Un soleil blanc mirait sa face à peine rayonnante entre les joncs fanés de la pièce d'eau. Lola gisait dans un fauteuil, comme anéantie. Ses regards, posés droits sur une coupe de bronze, la considéraient sans la voir. Elle n'avait, de sa vie, pareillement souffert. Jamais non plus, devant un coup qui la surprenait, elle ne s'était, comme à cette heure, sentie résignée. Rien ne tendait en elle à maudire Claude. Un ouragan vous suggère-t-il, quand il vous abat, l'idée même d'une tête responsable? Elle cédait au malheur, elle songeait vaguement, il lui passait devant les yeux de rapides images dont chacune ajoutait à sa dépression, ses oreilles bourdonnaient, sans discontinuer, de réminiscences de toute sorte. Mais nul espoir, au fond d'elle-même, ne se reformait; nulle pensée fortifiante n'essayait d'y poindre.

De temps à autre, elle se versait un verre de cognac qu'elle vidait ensuite d'une lampée.

Tout à coup, saisissant une de ses trois lettres, elle l'ouvrit de l'index et la parcourut. L'instant d'après, toute frémissante, son orgueil à vif, elle en lisait les huit grandes pages pour la seconde fois sans laisser tomber une syllabe. Se pouvait-il? Etait-ce bien elle qui, dans l'égarement, s'était humiliée à tel point? Quoi! ces mots, quoi! ces phrases d'une bassesse infecte, ces démissions, ces renoncements pleins de complaisance, et l'on pourrait dire d'enthousiasme, elle les avait, de cette main-ci, fiévreusement tracés pour ce triste gamin qui se moquait d'elle? Ces prières, son esprit les avait conçues? Elle ne jouissait qu'à se sentir la plus fière des femmes et elle se comportait comme la plus lâche! Le dépit, la honte l'aveuglaient. Chauffées d'alcool, ce n'était plus sur son malheur même que se concentraient ses

pensées, mais sur l'effet qu'il avait eu si naturellement d'entraîner de sa part une démarche indigne. Et celle-ci, le cognac la poussait au noir. Il la lui montrait sans excuse. Il lui faisait perdre de vue qu'au moins dans ses termes elle n'était connue que d'elle seule. Il la pressait d'y opposer un acte éclatant. Les quarts d'heure s'écoulaient sans qu'elle y prît garde. Soudain, elle se leva. Le jour baissait. Une idée folle — et tombée d'où? acceptée comment? — l'occupait depuis une minute. Allumant sur ses pas l'électricité, elle traversa le vestibule, puis les deux salons, et s'arrêta, près de l'office, dans une petite pièce qui servait, autant dire, de capharnaüm. Un gros objet, contre un des murs, y dressait un bras que coupait une barre transversale. Sous son ventre, un essieu assemblait deux roues. Des dorures éteintes le couvraient. C'était, flétri, le char de bois et de carton peint sur lequel, costumée en matrone antique, elle était apparue à sa matinée.

La porte était étroite, elle-même branlante. Tantôt poussant, tantôt tirant l'encombrante machine, elle la délogea, non sans mal. Lorsque enfin ce fut fait, elle l'examina. Tout y semblait encore solide. Les roues tournaient bien. Il n'y manquait, à première vue, aucun accessoire.

Elle sonna Basilienne.

— Les enfants! dit-elle.

Ils se présentèrent aussitôt. Leurs yeux, toujours craintifs, comme bousculés, osaient à peine, d'un clignotement, marquer leur surprise.

Elle les mit au timon : ils se laissèrent lier. Elle cria : « En route! » Ils marchèrent.

La cravache qu'elle tenait n'avait plus ses roses. C'était une longue baguette, aiguë, flexible, en tout semblable à ces houssines, faites pour le dressage, qu'ont les écuyers dans les cirques. Sans trop cingler, elle en touchait les jambes des jumeaux. Une amère jouissance l'exaltait. Appuyée de la hanche au rebord du char, elle revoyait, par les salons pleins d'une foule brillante et décorés à profusion de petites lampes bleues, Claude sous sa dé-

froque de corsaire. Elle songeait à sa gloire de cette journée-là. Elle se disait que le plaisir qu'elle s'était donné lui avait coûté vingt mille francs, que, pour elle, ce n'était qu'une dépense médiocre et qu'autour d'elle nombre des femmes qui l'applaudissaient avaient dû jaunir de dépit. Toutes ces pensées, toutes ces images étaient molles et tièdes. Son orgueil s'y flattait immodérément. Elle traversait une de ces heures, dans sa vie nombreuses, où, n'accordant un prix réel qu'à la seule puissance, elle n'était sensible à rien d'autre. Aussi bien, l'alcool bu la raidissait-il, l'injure toute fraîche contribuait-elle à ce détachement en frappant aux racines ses dernières tendresses. Son dur sourire était comme peint. Il défiait un monde.

Les jumeaux la traînaient d'un pas cadencé. Leurs petits membres avaient un jeu singulièrement net. C'était exquis, mais à la longue, sur ce bref parcours, un peu monotone et lassant. On pouvait tirer d'eux un meilleur plaisir.

— Plus vite! ordonna-t-elle.

Ils prirent le trot.

— Plus vite! Plus vite!

Ils se lancèrent à travers les pièces. Lola, secouée, s'était tapie à l'avant du char et s'y accrochait des deux mains. Jamais son corps n'avait senti plus d'excitation. Tout à coup, les jumeaux manquèrent un virage, le timon vint buter dans un lourd fauteuil et elle se retrouva sur le carreau.

— Cochons! s'écria-t-elle. Cochons! Cochons!

Déjà debout, complètement ivre et noire de colère, elle s'était ressaisie de sa longue cravache et, à tours de bras, les fouaillait. Eux, mêlés sur le sol, hurlaient d'épouvante. Pris dans les rênes, dans les courroies, cinglés sans merci, terrifiés par cette face où crevait l'injure, ils restaient là, se débattant et s'époumonnant, sans tenter un effort pour se redresser.

Lola n'était plus qu'une bête folle. Le sang l'étourdissait, enflait ses cris, la gouvernait toute, l'aveuglait.

Cependant, elle sentit qu'on tirait sa jupe. Elle détourna un peu la tête et vit Basilienne.

— Que faites-vous là? Vous ai-je sonnée? vociféra-t-elle. Lâchez-moi cette robe, et vivement!

La Bigoudène serra sa prise et dit d'une voix sourde :

— Madame, c'est trop! Il faut laisser les enfants tranquilles.

— Vous dites?... Les enfants?

— Oui, c'est trop!

— Voyez donc! fit Lola. J'attendais vos ordres!

Elle se dégagea d'une secousse; puis, levant sa cravache sur la domestique d'un mouvement rapide et furieux, lui déchargea le coup en pleine figure.

Alors, Basilienne fit un bond. Ses fortes mains s'ouvrirent dans l'air comme des serres d'oiseau et se refermèrent sur leur proie. Ses doigts courts et musclés comprimèrent la gorge. Pareillement grandes, pareillement lourdes, elles roulèrent ensemble, et leurs genoux luttaient entre eux comme luttaient leurs bras, avec une violence toute sauvage. Lola, plus souple, aurait pu fuir, mais elle étouffait. Son visage noircit. Elle râla. Des spasmes brefs, des convulsions l'agitèrent encore. Subitement, elle garda l'immobilité.

La nuit s'était faite sur Chanleu. Etienne et Louis, perdus d'horreur, ne criaient même plus. La Bretonne vint au char et rompit leurs liens. Elle les poussa, les mit dehors, sortit après eux, se dirigea vers la cuisine d'un pas un peu raide, s'arrêta sur le seuil, prête à s'effondrer; et passant son pouce droit par-dessus l'épaule :

— Courez! dit-elle. Je viens de tuer madame la comtesse.

HENRI DEBERLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jacques Lavaud : *Un poète de cour au temps des derniers Valois. Philippe Desportes* (1546-1606), Libr. E. Droz. — Mémento.

Sans les querelles religieuses, le fanatisme et la cruauté qu'elles soulevèrent, le trouble qu'elles mirent dans la société, quel temps heureux eût été, pour les gens de plume, le XVIe siècle! Les rois, les princes, les grands, les dames de qualité s'intéressaient ou, tout au moins, feignaient de s'intéresser passionnément aux lettres, encourageaient savants et porteurs de lyres, écrivaient eux-mêmes, ouvraient des ruelles fourmillantes de bien-disants, fondaient des académies, payaient — cela paraît incroyable — un sonnet laudatif d'une abbaye, au dire de Jean-Louis Guez de Balzac, fort marri de n'avoir point vécu en cet âge de générosité où surabondaient les Mécènes.

L'intelligence, le savoir, tous les dons d'esprit étaient révérés comme spéciales faveurs des dieux. L'appétit de science se manifestait avec tant d'unanimité que l'on ne différenciait plus le pédantisme de la culture. Tels doctes qui s'adonnaient à d'abstruses études de philologie ou d'histoire, tels érudits qui annotaient et imprimaient des textes, tels fureteurs d'archives qui découvraient des versions inconnues d'écrits antiques, tels hébraïsants, hellénisants, latinisants, rompus à la pratique des langues mortes, trouvaient des curieux de leurs élucubrations ou des amateurs de leurs disputes.

La poésie, au cours de cette période, ouvrait les plus brillantes carrières, nourrissait et, souvent, enrichissait les poètes pourvu que ceux-ci maniassent habilement le « paranymphe », c'est-à-dire la flatterie, et donnassent aux paranymphés le sentiment d'entrer, par leur ministère, dans l'immortalité.

Or, que demeure-t-il de tant de zèle pour les lettres et de tant de productions de plumes actives? Peu de chose, en vérité, à peine quelques noms sauvés de l'oubli, à peine quelques écrits de qualité émergeant d'un fatras de proses et de rimailles illisibles. Sans les Romantiques, curieux du passé et qui les dégagèrent des ténèbres où ils semblaient ensevelis, sans les biographes et les scoliastes modernes qui reconstituèrent leur vie et réimprimèrent leurs œuvres, les écrivains de la Renaissance, proscrits de la littérature par les classiques, n'eussent connu qu'une gloire éphémère. Encore bien peu d'entre eux ont-ils retrouvé quelque prestige véritable. Si Ronsard, génial surtout quand, renonçant à sa pédanterie d'humaniste, il obéit aux impulsions de son génie naturel, jouit, à cette heure, de l'estime universelle des lettrés, ses compères de la Brigade et beaucoup de ses contemporains, jadis illustres, restent dans une sorte de pénombre.

Desportes, par exemple, qui fut son rival et son successeur dans l'admiration publique du XVIe siècle, subit un précaire destin posthume. A peine quelques-unes de ses poésies, et non les meilleures, répandues par les manuels scolaires, flottent-elles dans les mémoires. L'homme, pour retenir l'attention de la postérité, se montra trop discret sur ses actes personnels, négligea trop l'éclat et le bruit; de plus, il n'a pas laissé, comme le Vendômois dont il partageait, de son vivant, la gloire, les riantes images d'une jeunesse studieuse et épicurienne, le renom d'un chef d'école et de belles légendes d'amour. Alors que Ronsard doit beaucoup de sa réputation au pittoresque de sa vie étalé dans ses poèmes, Desportes, dont la carrière fut traversée de tant d'aventures picaresques, a fait, avec un soin jaloux, le silence sur elles et, déjouant les curiosités, desservi sa popularité future.

Depuis un demi-siècle cependant, Desportes a été l'objet de nombreuses études. Celles-ci ont médiocrement éclairci les mystères de sa biographie. Elles ont, par contre, toutes abouti à déprécier son talent de poète. Dans la dernière qui vient de lui être consacrée, de beaucoup la plus importante, monument d'érudition construit avec une admirable patience : **Un poète de cour au temps des derniers Valois. Philippe Desportes,** M. Jacques Lavaud, son auteur, écrit, en tête des

570 pages qui composent son travail : « De toutes ces recherches, Desportes sort peut-être un peu mieux connu, mais point grandi assurément. »

Infortuné poète! Aurait-il joui, dans un siècle de doctes, où vivaient cependant des gens de goût, d'une vogue injustifiée? N'aurait-il été, pour susciter les critiques amères de celui de ses biographes qui dépista, avec le plus de ténacité, ses traces dans le passé, qu'un thuriféraire de cour, c'est-à-dire un pauvre homme assujetti à de tristes besognes de plume? Nous examinerons plus loin son cas. M. Jacques Lavaud nous semble tirer de sa longue enquête dans les archives, les manuscrits et les imprimés du XVI[e] siècle des conclusions trop pessimistes. Il nous apporte, par contre, dans son texte, une magnifique récolte de documents inédits et, grâce à ces documents inédits, parvient à clarifier, presque en entier, l'existence restée si obscure de son héros. Il nous fournit, d'autre part, sur les circonstances dans lesquelles fut composée l'œuvre de ce dernier, des révélations fondées sur des hypothèses quelquefois, mais peut-être pas toujours vraisemblables. D'un bout à l'autre, son volume, ou plutôt sa thèse de doctorat es-lettres témoigne, par la richesse de son information, de la belle conscience qui présida à son élaboration. Elle comptera assurément parmi les plus remarquables qui aient été soutenues devant les juges de Sorbonne.

Tâchons, sans entrer dans ses détails infinis, d'en démêler les éléments essentiels. Philippe Desportes naît à Chartres, en avril ou mai 1546, aîné des dix enfants que son père, Philippe, chaussetier, échevin de la ville, eut de Marie-Edeline, son épouse. Voué, dès l'âge tendre, à la cléricature, d'intelligence vive, il fait, dans sa ville natale, de solides études, apprenant, en outre du latin et du grec, l'hébreu. Orphelin de son père l'adolescence venue, il gagne Paris, les poches chargées de ses premières poésies, y termine ses études, entre chez un procureur, y reçoit des notions de droit, galantise Mlle la procureuse et se fait mettre à la porte d'une étude où l'on ne lui demande pas de plaire. On peut inférer de cette aventure que, loin d'avoir l'allure d'un pataud, il est galant, déterminé et de plaisant visage.

On le retrouve, peu après, à Avignon, où séjourne la cour.

Cherchant un emploi, il apprend que Mgr Antoine de Sennecterre, évêque du Puy, a besoin d'un secrétaire. Il se présente au prélat, en est agréé, le suit en Italie, profite de son séjour en ce « pays étrange » pour en apprendre la langue et s'initier à la poésie italienne. Il accroît ainsi sa culture. Entre temps, il rime. Rentré à Paris, aux environs de 1567, il s'introduit dans le groupe de Ronsard, se lie particulièrement d'amitié avec Baïf et Belleau. En janvier de la même année, il obtient qu'un de ses poèmes soit dit, à l'Hôtel de Guise, devant Charles IX et Catherine de Médicis, dans l'un des entr'actes d'une comédie de Baïf. Son nom retentit ainsi pour la première fois aux oreilles du roi. Son poème, inséré dans le livret de la pièce, est dédié au duc d'Anjou, frère de Sa Majesté et lui attire l'attention de ce prince. Desportes a fait un grand pas vers le succès. Il ne se laisse pas oublier. D'autres rimes lui valent bientôt une gratification du roi.

Cependant, ce n'est point à la cour, mais plutôt aux salons du temps, que notre homme devra sa gloire prochaine. De la cour, Desportes reçoit un poste de secrétaire de la chambre qui lui permet de vivre honnêtement. Il ne semble pas partager avec Ronsard la faveur de Charles IX. Il recherche plutôt la protection des dames lettrées qui assemblent, dans leurs maisons fastueuses, les poètes et les savants. Il devient le familier et, dit-on, l'amant de Madeleine de Laubespine, dame de Villeroy, qui préside aux destinées d'une riante ruelle. Vers le même temps, il fréquente l'hôtel de Claude-Catherine de Clermont-Dampierre, maréchale de Retz. C'est une sorte de temple de la science et de la poésie, une première figure de l'hôtel de Rambouillet. On y rencontre, autour de l'hôtesse polyglotte, poétesse, philosophe, mathématicienne, de prestes et belles dames, comme Marguerite de Valois, la duchesse de Nevers, Madeleine de Bourdeille, sœur de Brantôme, Hélène de Surgères, et bien d'autres, de haute naissance et d'aimable savoir; on y rencontre aussi les plus raffinés gens de cour mêlés aux gens de plume, aux peintres et aux musiciens. On s'y divertit à toutes sortes de jeux d'esprit dans une atmosphère que la maîtresse de maison s'efforce de maintenir pure. M. Jacques Lavaud utilisant des manuscrits du temps, trace, pour la première fois, de ce groupe social voué, croit-il,

au culte de l'urbanité, une peinture charmante et qui prend 'importance d'une révélation.

Desportes semble avoir joui d'un grand crédit dans cette société, si l'on en juge par le nombre de ses poésies figurant dans le recueil manuscrit qui en provient. Il s'efforçait cependant de conserver un contact étroit avec la cour, dispensatrice d'emplois et de bénéfices. Pressentait-il le rôle futur du duc d'Anjou? Dès 1570, il s'était attaché plus spécialement au service de ce prince. En 1573, quand parurent ses *Premières Œuvres*, celles-ci étaient dédiées au maître qu'il s'était donné.

En novembre de la même année, Desportes suit en Pologne le duc d'Anjou élevé au trône de ce royaume du nord; il partage ses tourments d'exilé; Charles IX trépassé, il l'aide à fuir subrepticement la terre inhospitalière et à rentrer en France après une longue pérégrination à travers l'Europe. Il occupe bientôt auprès du prince devenu Henri III la situation d'élogiste et de favori que Ronsard avait occupée auprès du roi défunt. Sa fortune dès lors ne cesse de grandir.

En 1583, il publie une réimpression considérablement augmentée de ses *Premières Œuvres*. M. Jacques Lavaud s'est livré à une analyse minutieuse des productions poétiques de son héros et en consigne les résultats dans sa thèse. Cette analyse lui a donné la conviction, assez imprévue, fondée sur ces « hypothèses vraisemblables » dont nous parlons plus haut, appuyée aussi, nous le reconnaissons volontiers, sur une solide argumentation, que le poète, dans la majeure partie de ses productions galantes (*Premières et Dernières Amours, Hippolyte*), n'aurait point exprimé ses propres émotions de cœur, mais aurait prêté son talent à plusieurs seigneurs de haut parage désireux de cajoler de vers leurs belles. Ainsi aurait-il été le porte-parole du duc d'Anjou auprès de différentes maîtresses (identifiées par M. Jacques Lavaud), Renée de Rieux, demoiselle de Chasteauneuf, Françoise d'Estrée et la princesse de Condé. Il aurait de même servi de sa rhétorique amoureuse Louis de Clermont, comte de Bussy d'Amboise, plus expert aux prouesses d'épée qu'aux prouesses de plume, auprès de Marguerite de Valois, masquée sous le pseudonyme d'Hippolyte. De là, au dire de M. Jacques La-

vaud, l'impersonnalité, la médiocrité, le caractère artificiel de ses chants; de là, d'autre part, l'obligation pour lui, les thèmes d'inspiration lui manquant, de les emprunter aux écrivains italiens dont il aurait pillé les œuvres sans vergogne.

Censeur sévère, M. Jacques Lavaud, fort de ses découvertes, en vient à considérer comme « vers d'exercice, vers de commande » les sonnets contraints et emberlificotés de pétrarquisme de son héros. Il juge avec presque autant de rigueur les charmantes villanelles, chansons, élégies, d'un rythme si gracieux, d'une verve si naturelle qui accompagnent, dans les *Premières Œuvres,* les sonnets incriminés. A son avis, Desportes aurait rarement écrit pour son compte personnel. L'homme était de trop basse naissance pour tenter de circonvenir, avec quelque chance de succès, des dames de qualité. Il s'acoquinait à des gueuses, comme cette Rouennaise, Marie de Lastre, fille de méchante vie qui lui donna un fils. Des maîtresses que les contemporains et, plus tard, Tallemant des Réaux, renseigné par la marquise de Rambouillet, son amie, lui attribuèrent, Mme de Villeroy, Helyette de Vivonne, Mme de Senecterre, Louise de L'Hospital-Vitry, M. Jacques Lavaud admet, avec peu de chaleur, que seule la première ait consenti à le favoriser. Pourtant, ces héroïnes du XVIe siècle témoignaient de mœurs fort relâchées et elles recherchaient avidement les hommages des poètes qui accroissaient leur gloire. Or, parmi ces poètes, Desportes fut, pendant de longues années, le plus grand et le mieux en cour.

Henri III l'avait, en effet, mêlé à son intimité et admis dans sa confidence. Il l'appelait au conseil étroit où se débattaient les affaires secrètes du royaume. Il le couvrait de bienfaits. L'ayant sans doute engagé à recevoir les ordres mineurs, il lui avait successivement octroyé deux canonicats (l'un au chapitre de la Sainte-Chapelle de Paris) et des commendes sur trois abbayes dont les revenus faisaient de lui le poète le mieux renté de France.

M. Jacques Lavaud fait grief à Desportes d'avoir, pendant la guerre intestine, abandonné le parti du roi et d'être passé au camp des ligueurs. Le poète avait peut-être d'autres raisons que des raisons d'intérêt de manifester cette ingratitude. Il subissait une crise de mysticisme. La poésie profane aban-

donnée, il travaillait à une traduction en vers des psaumes. Il semble d'ailleurs avoir tenu, dans la cabale des Lorrains, un rôle de modérateur. En 1591, Henri III disparu, réfugié à Rouen, auprès de son ami le marquis de Villars, qui soutint victorieusement, dans cette ville, l'assaut des troupes royales, il se mêla avec zèle aux négociations qui suivirent les combats et contribua à l'apaisement du royaume.

Il ne retrouva point, sous Henri IV, la grande faveur dont il avait joui sous le précédent roi. Il inspirait néanmoins assez d'estime au nouveau souverain pour que celui-ci ait songé à lui confier le préceptorat de Louis XIII.

M. Jacques Lavaud consacre un excellent chapitre à l'étude des psaumes. Il signale que Desportes en entreprit la traduction d'après des textes hébreux et latins, avec un rare souci d'exactitude et que cette traduction, admirée par François de Sales, recommandée par lui, meilleure que celle de Marot, conserva longtemps, malgré quelques défaillances de versification, la prédilection des lettrés et des gens de piété.

Dans la conclusion de sa thèse, M. Jacques Lavaud échappe singulièrement à la sympathie que les biographes témoignent d'ordinaire à leurs héros. Selon lui, Desportes vécut, tout au long de sa carrière, en opportuniste heureux dont la chance favorisa les entreprises, en quidam sans caractère, obligeant et généreux peut-être, mais dénué de noblesse et insensible à la grandeur. L'homme, ajoute-t-il, n'aspira jamais à fonder une école, manqua de doctrine poétique, contrecarra, au lieu de la continuer, l'œuvre de régénération littéraire de la Pléiade. Il refléta servilement les goûts publics, fit du « gentil, du joli, du mignard », à l'usage des « gens du monde », proscrivit de ses œuvres la mythologie, les termes dialectaux, les vocables de métier, les expressions archaïques dont Ronsard et ses compères avaient enrichi la langue. Bien qu'il employât, pour formuler ses idées et ses images, une forme « claire, souple et fluide »; et que, parmi ses vers, quelques-uns comptent parmi « les plus beaux » qui soient sortis d'une plume française, il laisse néanmoins la figure d'un plaisant baladin des lettres plutôt que d'un vrai poète.

Rude jugement qui nous semble à demi équitable, contradictoire même et sujet à révision. Venant à la fin d'un si par-

fait travail historique, il gêne, car il tend à en démontrer l'inopportunité. Nous devons néanmoins louer M. Jacques Lavaud d'avoir, sans faiblesse, exprimé son opinion sur le talent d'un poète trop adulé par ses contemporains.

Mémento. — *Revue de littérature comparée, juillet-septembre* 1936. De M. A. Blanck : *Une représentation de l'Iphigénie de Racine à Stockolm en* 1684; De M. J. Ducarre : *Une Supercherie littéraire de l'abbé Prévost. Les Voyages de Robert Lade;* De M. A. Rumeau : *Mariano-José Larra et le baron Taylor. Le Voyage pittoresque en Espagne;* De M. E. J. Arnould : *Taine et le Moyen âge anglais;* De M. Al. Cioranesco : *Claude de Pontoux initiateur de l'Arioste;* De M. R. Esquerra : *Stendhal en España*, 1835-1935; De M. G. Farkas : *Un compagnon d'exil de Victor Hugo, le comte Alexandre de Teleki.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Philéas Lebesgue : *A la Recherche des Dieux*, « les Editions Provinciales ». — Joseph Milbauer : *Chants Provisoires*, R.-A. Corrêa. — Olympio : *Poèmes de la Douleur et du Souvenir*, « La Caravelle ». — France Lambert : *Rêves sur le Rivage*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Julien Ochsé.

A la Recherche des Dieux, Philéas Lebesgue a connu cette chance, il a voyagé « à la recherche des dieux » à travers leurs contrées natales et les mers heureuses qu'ils régissent ou dont ils sont éclos, épanouissement de jeunesse, de puissance ou de bonté. *Olympie, Eleusis, Vers l'Acropole, le Parthénon, Athènes, Delphes, Castalie, Délos, Au large de Naxos*, tous ces titres enchantés frémissent comme la lumière sainte sur le marbre des colonnes ou parmi le rire consentant des flots :

Comme la mer de Grèce est belle au jour levant !

Ah, cher poète, je me le figure, j'y songe; j'ai longtemps rêvé, à lire ce vers évocateur, je me le répète sans arrêt; est-ce une oraison, une incantation? je l'ignore, je vois la mer ruisseler et chanter d'étincelles, cependant que douce et impérieuse ingénument se lève

Sur un lit frémissant de roses et de lis,
La blanche nudité de la jeune Aphrodite

et cependant que sur l'île aujourd'hui déserte et où l'on ne retrouve plus sous le palmier de Latone Apollon,

> O Grèce millénaire, ô terre des prodiges,

Apollon, « ton vrai dieu », ta lumière, sourit du haut des nues. Certes, il n'est pas besoin pour moi qu'un poète que j'estime le proclame, ceux qui ont gravi religieusement la colline sacrée ou qui ont aperçu en y abordant la croupe altière de l'Acropole, doivent s'en féliciter comme lui le fait, comme je pressens que je m'en féliciterais, si ce bonheur me fût échu :

> Jamais ne sortiront de nos yeux ta lumière,
> Athènes, ni ton Parthénon
> Mariant au ciel pur sa blancheur familière,
> Ni la mer à tes pieds.....

Tout ce nouveau recueil du sage, savant et sensible Philéas Lebesgue se compose d'évocations de la contrée à jamais jeune, incitatrice des ferveurs de l'âme et des grandeurs de l'esprit humain; mais des rappels de son histoire obscurcie pendant des siècles y confondent une poussière mille fois, semble-t-il, plus ancienne parce que rien de pur n'en surgit au cœur ou au cerveau des hommes qui les vivifie dans l'extase et la raison. La Grèce des temps chrétiens n'a plus été qu'un pays parmi les autres, et quelque grandeur certaine qui s'y soit manifestée au cours des âges, elle a été contrainte, hélas! et asservie avant de renaître au soleil du monde l'égale, la sœur des nations cultivées, offrant comme une parure unique l'exemple et les vestiges inaltérables de sa splendeur d'autrefois en partie ressuscitée. Je m'étonne que Philéas Lebesgue ait pu mêler l'une à l'autre la mémoire de cette époque abolie à celle qui dominera toujours, l'amitié ou la compassion vis-à-vis de la plus récente à l'ivresse de joie et de reconnaissance religieuse que la très ancienne Grèce suscite à quiconque l'étudie ou la retrouve s'il a le bonheur de poser le pied sur son sol et de respirer son atmosphère et son soleil. Mais le poète a ramené de son voyage quelques images impalpables et divines, « un goût de rêve et d'infini »; il communie « avec l'Etoile, avec la Mer, avec les Bois, avec les printemps, avec l'Esprit de l'Univers »; il en est plus conscient, je suppose, qu'il ne le fut auparavant et il se rend compte à jamais que

Celui qui ne sait point respirer une fleur
Ne connaîtra jamais de la Vie et du Monde
le mystère religieux...

ni le secret du vrai bonheur... C'est, à coup sûr, beaucoup d'avoir des jours, parmi les jours de sa vie, où se succède le bonheur; mais en être conscient en les éprouvant, n'est-ce pas enfin le bien suprême, peut-être le seul bien qui soit au monde? Sagesse de la Grèce, n'est-ce pas là ce qu'enseigne ton mystérieux et persuasif sourire à tous ceux qui de toi sont épris?

Joseph Milbauer, poète de « fer et d'acier » et plutôt que de l'éblouissement des midis féconds évocateur « ivre de nuit », réunit en un recueil nouveau et *fort* des poèmes qu'il appelle des **Chants Provisoires.** La vie se heurte à tant de dures réalités, chacun porte en son cœur un souvenir d'angoisse ou la prescience d'une crainte brusque; il n'est point de prestige qui ne se déflore au moment précis où l'on espère en jouir; et la douleur et le brouhaha stérile des soucis nous poussent à tenter sans cesse des horizons différents. On part, on cherche, on va, attiré par un espoir, déçu par une identité de mensonge. Quelquefois une éclaircie :

Votre ciel revenu de voyage,
avec des souvenirs d'horizons,
votre ciel s'est arrêté sur ma maison.

Il avait reconnu mon seuil,
un seuil gardé par le silence,
il avait vu monter
l'appel de muettes fumées.

Votre ciel revenu de voyage,
Avec des regrets de couchant
est grave et calme...
. . . .

Mais, « a-t-il neigé? » le poète éprouve qu'il « faut rester mélancolique », le ciel voyage avec les nuées, solitude qu'un arbre seul emplit, et les nuits, et ces souvenirs d'enfance qui tourmentent, comme des « drapeaux remplis de vent » et tous ces appels vers des absences...

Les jours sont longs, la vie est brève.
L'heure s'attarde et le temps fuit.
Elle voit des lampes dans ses rêves,
Quand on lui parle de la nuit.

Elle a les yeux de mes abîmes
et quand on parle de la mort,
elle voit monter dans sa pensée
Tous les abîmes de la mort...
. . . .

La vie pauvre en un village du Nord, où le soir hargneux hésite à étendre son ombre; les soirs sont désolants; les chants qu'on chante chantent la mort; partir vers les villes, ah! partir, et vers les ports, l'horreur de Marseille parmi le labeur « pour la prospérité des nations », mais dans la ville

Malgré le ciel qui rit, les quartiers drus sont noirs
On dirait que les murs ont peur de se toucher.
Des filles pendent aux fenêtres
Comme la viande aux crocs des bouchers...

Paris, jets d'eau dans les bassins crevassés, arcs de triomphe, dômes, tours noires sur la cité

jardins émus de souvenances...
et près du fleuve aux ponts fêlés :

un grand géant osseux s'élance.

Strasbourg, non loin du Rhin cruel et décevant, Anvers dont le fleuve est lourd comme un Flamand, et où l'on voit appareiller les navires « gros et blancs, pleins d'espoirs et de nègres », vers des pays par l'Escaut qui est « une plaque de métal mal étamée », Anvers avec, le dimanche, ses processions et ses fanfares obstruant les ruelles... Londres où la vie est grise : « il pleure, il pleut, c'est tout. — Et ce quartier est jaune et sale comme un égout ». Partout, aux spectacles mobiles les plus séduisants, la déception est mêlée, la pauvreté, la misère des visages et des cœurs. Allons plus loin! — Et ce livre est puissant d'amertume et de pessimisme, d'une vérité vivante, hélas! et qui empoigne.

Olympio, pseudonyme, cache, nous apprend Georges Le-

comte, le préfacier, un auteur « qui a acquis la notoriété par des ouvrages d'un autre ordre » et qui « a jugé plus pudique de jeter « ce voile sur sa souffrance et sur la vie intime de la femme aimée ». C'est un veuf « dans le froid et la tristesse de la solitude » qui se lamente, se souvient, se désole, se crée à soi-même des mirages qui lui permettent d'espérer. Il retrouve comme il les recherche les paysages de ses souvenirs, il revit les heures de son bonheur passionné ou tranquille, il contemple du cœur non moins que des yeux et de la pensée les objets délaissés qui furent les témoins de sa vie. Et les **Poèmes de la douleur et du souvenir** s'essorent et se forment peu à peu, s'affirment, ont le besoin d'aller, de dire aux proches, de répéter à ceux qui peuvent douter ou se désespérer que les morts ne sont jamais entièrement partis, qu'ils fécondent, soutiennent, transfigurent la vie des survivants, et qu'il faut bien, stoïque et résigné, se faire à l'existence et se réfugier autant qu'on le peut aux coins bénis et sacrés de la mémoire. Les poèmes sont en tous points honorables, d'un lettré délicat, d'un esprit averti.

De ce charmant livret de vers parfois songeurs, parfois brusqués, **Rêves sur le Rivage,** il semble que l'inspiration soit double. L'auteur, Mme France Lambert, de même que souvent ses sœurs, rend publiques ses exaltatations d'amoureuse; elle rencontre alors des mouvements comme ingénus et naïfs qui touchent et émeuvent un sourire. Elle se souvient de ses joies d'artiste avertie, et d'être aussi un peintre et aussi une musicienne. Alors les rythmes de ses vers s'affermissent et elle crée de délicieuses images, telles que, dans *Gravure hors-texte,* celle-ci, inoubliable et pénétrante :

> Les heures ont passé... le jour hagard se lève
> Posant des tons de rose et de camélias
> Au balcon bleuissant où Mélisande rêve.

Elle réussit à susciter, tant elle est sensible à la vision des choses présentes, sur ses sentiments infiniment purs et présents, de véritables rappels de « chansons populaires » en vers irréguliers ou plutôt se rapprochant des harmonies apparemment impromptues et, au fond, très contrôlées de Jean de La Fontaine. Ce n'est point le moins précieux de son ap-

port, et je suis ravi de l'en féliciter, comme le fait son délicat préfacier, Tristan Klingsor : « France Lambert, écrit-il, avec raison, appartient à ce groupe d'êtres que tous les visages de la beauté attirent. » Et c'est pourquoi ses vers attirent et retiennent notre sympathie; ils sont purs, ils sont beaux.

§

Qui, d'entre ceux qui collaborèrent jadis à *la Phalange* où il secondait Jean Royère, à l'admirable revue anthologique *Vers et Prose* où il seconda, un temps, Paul Fort, ne se souviendrait de ce jeune homme courtois et accueillant qui avait nom **Julien Ochsé**? Cependant sa discrétion, sa réserve furent telles, durant sa vie, que l'on ne s'étonnait guère de ne plus lire de poèmes signés de son nom dans les revues, de ne plus jamais le rencontrer dans les bureaux de rédaction ou dans les milieux prétendument littéraires.

Il avait publié quatre recueils, *l'Invisible Concert, Entre l'Heure et la Faulx, Profil d'Or et de Cendre, Repose ailleurs,* ses poèmes de guerre, et, de plus, deux romans, *la Feuille morte* et *le Berceau sans Fées.* Je ne sais si je me trompe, mais ces titres suffisent à faire présager une âme éminemment fine, distinguée, humblement fière en son absolue modestie, qui n'était qu'une connaissance intime, peut-être un peu inquiète, de sa valeur profonde.

Peu d'hommes, a déclaré Edmond Jaloux, ont su comme Julien Ochsé, ressembler à leur œuvre : c'était un « privilégié du Rêve », sa vie continuait sa pensée. Sa pensée, désormais enclose en ses livres, continue et propage le rêve de sa vie. Qu'importe si certains le négligent ou l'ont oublié? Sa part est certaine. Le culte fervent qu'il eut pour la poésie assure l'avenir de l'œuvre. Notre grand Henri de Régnier (Julien Ochsé est un de ceux qui le révéraient et qui l'aimaient avec ferveur au plus haut point) ne s'y était pas trompé. Il a aimé le Rêve plus que la Vie; après l'avoir fuie *d'île en île,* à son tour il *repose ailleurs,* « dédaigneux de la tâche asservie », car, le Songe ayant à ses yeux plus de prix que la Gloire, depuis longtemps il avait laissé échapper de ses mains la lyre; il écoutait, avec ses hymnes intérieurs, monter et s'emplir la voix des suprêmes poètes, jusqu'au moment récent où ses

yeux se sont fermés et où il a rejoint les meilleurs, les plus aimés. Son maître, son guide, son ami nous ne le verrons plus dans nos chemins terrestres, il semblerait que Julien Ochsé n'ait pu survivre à la disparition d'Henri de Régnier; moins de trois mois se sont écoulés, il nous a quittés à son tour, vers cette ombre sans doute qui, disait-il, « nous fait mieux voir la clarté ». Le corps fut la jeunesse et l'âme fut le rêve; tous deux après le départ qui s'est achevé se fondent en la plus vivante vérité, où il n'est plus assurément de doute ni de lutte, mais où tout baigne et se magnifie dans une lumière absolue.

Julien Ochsé, poète captivant, élégant, sensible et délicatement profond, laissera le souvenir, à ceux qui l'ont fréquenté, d'un esprit de clarté, d'intelligence et de clairvoyante sensibilité. C'est un beau poète, et ce fut un homme pur et vrai.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

H. de Montherlant : *Les jeunes filles*, Grasset. — Pierre Benoit et Claude Farrère : *L'homme qui était trop grand*, Les Editions de France. — Henri Poydenot : *La prière au bout du Wharf*, Plon. — Henry Bordeaux : *L'Intruse*, Plon. — Drieu La Rochelle : *Beloukia*, Nouvelle Revue française. — René Fonjallaz : *Ventre à terre*, Victor Attinger.

Un placard de publicité sur **Les jeunes filles,** de M. H. de Montherlant paraissait dernièrement dans un hebdomadaire, et chose piquante, il n'était composé que d'extraits de critique, disant plus ou moins de mal de ce roman. Voilà une façon originale de recommander un livre; elle incitera les lecteurs, si elle réussit, à prendre exactement le contre-pied du jugement des Aristarques... Car je dois l'avouer, à ma confusion, je ne partage pas du tout le sentiment de ceux-ci. *Les jeunes filles* (il me semble que M. de Montherlant eût mieux fait d'appeler son récit *Jeunes filles*) m'a paru la meilleure des œuvres romanesques de l'auteur des *Célibataires*; la plus profonde, peut-être, la plus amusante, certainement. M. de Montherlant n'est jamais si intéressant que lorsqu'il nous entretient de lui-même — en quoi il se montre le digne héritier de Chateaubriand — et je crois bien que le Costa de *Les jeunes filles*, c'est lui ou un ensemble d'idées qu'il se fait de lui. Ce Costa, qui est homme de lettres, a le diable au corps; il est diabolique, c'est-à-dire orgueilleux, cynique, impertinent,

pétulant, fabulateur, dandy, non sans vulgarité, lettré jusqu'à la pédanterie, mais toujours original, et jamais ridicule, quoiqu'il fasse — ni complètement antipathique. Un homme, dans toute l'acception du terme, et un enfant ou un gamin. Au total, l'égoïste le plus féroce, avec, par ragoût, des éclairs de pitié. Il est aimé éperdument de deux demoiselles, l'une bel esprit de province et disgraciée par la nature, l'autre, dans un couvent. Il séduit une sous-maîtresse dans une manutention ; se donne du plaisir avec « une petite » et réussit la conquête d'une jeune bourgeoise de bonne famille... Il a trente-quatre ou trente-cinq ans, et un fils naturel, qu'il élève ou laisse élever en demi-sauvage, selon les préceptes très retouchés de Jean-Jacques... On s'étonne un peu qu'un écrivain de son âge n'ait affaire qu'à des vierges. Il est bien un peu hors classe par rapport aux précieuses créatures; aussi, M. de Montherlant (qui s'attarde à sa jeunesse) a-t-il pris soin de nous donner à entendre que ce n'est pas en se mêlant à leurs jeux, en faisant partie de leur équipe, mais par le truchement de ses livres (des livres admirables, comme juste) qu'il entre en relations, sinon en contact avec elles. Mais peu importe la fiction, et le décousu ou le manque apparent de composition de *Les jeunes filles*, en partie écrit par lettres et qui contient avec des extraits d'articles de Costa, des pages purement narratives. Le sujet de ce roman, si roman il y a, c'est l'attitude d'un individualiste convaincu des droits que lui confère son génie, vis-à-vis du monde qui l'entoure, et singulièrement du monde féminin. Etre soi, le plus possible, voilà, en bref — on s'en doutait — à quoi se ramène la philosophie de M. de Montherlant, homme de la Renaissance, disciple de Stendhal et du Barrès du culte du moi. Tant pis pour la casse ! (« Rentrez vos poules, je sors mon coq », dit le populaire). Tant pis, avec des repentirs (qui sont peut-être des raffinements sadiques) ou avec quelques hésitations qui ne vont pas sans entraîner certains sophismes. Costa s'abuse sur lui-même, en effet; il se ment, presque autant qu'il ment aux autres, parce qu'il demeure chrétien, malgré qu'il en ait, et voudrait bien se convaincre qu'en faisant le mal il fait aussi *du* bien. Il se force pour être cruel, et il est alors plus pitoyable que quand il affecte quelque bonté. Un gamin, di-

sais-je; un homme; plus près qu'il ne le croit de la définition donnée de celui-ci par Pascal. Tout d'une pièce, et, en particulier, occupé seulement de tomber les femmes, il ne nous intéresserait guère; il nous répugnerait même, en vertu de cet instinct qui fait que rien ne nous est plus insupportable que la pensée, et à plus forte raison, le spectacle d'un mâle livré au « génie de l'espèce »... Ce sont les contradictions de Costa, et les attitudes qu'il prend, malgré sa sincérité foncière, qui nous retiennent. Ces attitudes même manqueraient à la vérité du personnage. On le voit à vif à un concert où il fait de l'orchestre et des auditeurs la charge la plus comique, tout en oubliant, par instants, la jeune fille dont il a entrepris la séduction, pour se livrer à des attouchements sur une voisine de fauteuil, et renifler l'*odor di femina* environnante... Ainsi le lion flaire encore le vent par-dessus le corps tout chaud de la gazelle qu'il vient d'abattre... On comprend que la critique ait crié à la muflerie. Elle était dans son rôle, ou plutôt se conformait à la tradition qui veut que l'on tienne compte de la valeur morale de ses personnages pour juger d'un roman. A tout prendre, il y a une leçon à tirer (non seulement pour les jeunes filles) de l'ouvrage de M. de Montherlant : on y voit des âmes souffrir, et se tourmenter celle même d'un jouisseur... Riche et oisif, fier de sa tête et sûr de ses reins, Costa est-il heureux, en effet? Je n'en jurerais pas. Cette *brute* cultivée pense, raisonne, c'est-à-dire se donne des raisons (pourquoi?). Elle dit des choses fortes qui lui retomberont tôt ou tard sur la conscience. Pas besoin du petit grain de sable de Cromwell; que Costa vieillisse seulement... Enfin, M. de Montherlant a de l'esprit, et bien du talent. *Les jeunes filles* sont d'un écrivain qui a son style et sa manière. M. de Montherlant tantôt bouffonne et tantôt atteint au lyrisme avec la même aisance qu'il peut se montrer humain (la visite au Centre de Réforme). Son livre est un document des plus savoureux.

La campagne que je mène, depuis dix ans, au moins, en faveur du roman historique, mes essais même (*Les grands Templiers, Le maître du secret*) sont-ils pour quelque chose dans la renaissance de ce genre littéraire, naguère encore décrié? Je n'ose m'en flatter; mais c'est un fait, pourtant,

qu'on se remet à écrire des fictions ayant pour sujet les événements de la vie nationale. Hier, paraissait *La porte rouge,* de Mme Marcelle Tinayre; et voici **L'homme qui était trop grand,** par MM. Pierre Benoit et Claude Farrère. L'auteur de *Kœnigsmarck* et celui de *La bataille,* qui ont entrepris une série de récits, dans la manière d'Alexandre Dumas, sous ce titre « La résurrection française », évoquent dans le présent ouvrage l'époque chère à Maurice Maindron, et qui avait déjà inspiré à Mérimée un chef-d'œuvre : le XVIe siècle des guerres de religion. Quelle part revient à chacun des deux romanciers dans cette collaboration? C'est un jeu de haut goût de le rechercher, et je crois bien, par exemple, que si M. Farrère a brossé le tableau de la défaite de Joyeuse, à Coutras, M. Benoit a suivi les premiers pas du baron de Reversac sur la route d'Espagne... Qui est ce baron? Un huguenot, gentilhomme de fortune, que le roi de Navarre, Henri, charge d'une mission secrète, fort dangereuse, et qui se substitue à un sujet du roi de France, à demi ligueur, pour approcher Philippe II, l'allié du duc de Guise... Il a un valet, qui est aussi son secrétaire, et dont nos auteurs ont tracé le portrait le plus curieux et le plus plaisant. Un personnage picaresque, mais bien digne d'un temps qui n'eut point son pareil pour associer intelligence et instinct, érudition et cruauté; désir éperdu de croire et passion forcenée du risque. « L'homme qui était trop grand » (rappelez-vous le mot d'Henri III, après le crime de Blois) c'est le duc de Guise. A son ombre voici, outre le dernier des Valois lui-même, l'énigmatique Catherine et « le Béarnais ». La silhouette de Chicot, le fou philosophe, se dessine à l'arrière-plan, et dans un savant clair-obscur celle d'une séduisante Espagnole, dont s'éprend notre Reversac, mais qui est amoureuse du futur Henri IV... Je m'arrête : la critique se doit de taire l'intrigue d'un roman comme celui-ci, qui a pour principal objet, selon la bonne tradition, de tenir l'intérêt du lecteur en haleine. Il lui appartient seulement de dire si la « couleur » de ce roman a de l'éclat, son « action » de la vivacité, ses « morceaux de bravoure » de l'accent. Or, on voudra bien m'en croire : *L'homme qui était trop grand* est, sous ce triple rapport, une réussite.

A son tour, M. Henri Poydenot, qui débute dans la littéra-

ture romanesque, apporte son témoignage sur le temps présent ou plus exactement sur les années qui ont suivi la fausse prospérité d'après-guerre (quelque chose comme la phase flamboyante qui précède le gâtisme de la paralysie générale...) **La prière au bout du wharf,** c'est l'histoire, en effet, d'un jeune homme, né en 1900, que ruine « la crise », alors qu'il s'était créé, par son courage, une situation. Obligé de gagner son pain — sa croûte — il accepte l'emploi le plus modeste; mais parvenu, à force de persévérance, à obtenir, comme il dit, ses « passeports », pour entrer « dans le royaume des jeunes filles» (voir M. de Montherlant) il est cruellement déçu par celle dont il s'éprend... L'époque a les femmes qu'elle mérite. Notre héros fuira donc vers les pays libres, à demi sauvages encore, révolté contre un monde sans âme, et qui ne connaît que la jouissance... Il y a d'émouvants accents dans le réquisitoire de M. Poydenot. Peut-être trouvera-t-on son héros un peu naïvement sentimental? Mais il a, par bonheur, le sens de l'humour (ceci rachète cela), et il dessine avec un don d'observation remarquable de vivants types de mufles et de fantoches mondains.

Un bon roman de M. Henry Bordeaux, **L'Intruse,** nous montre, lui aussi, que la guerre « a plus ou moins désaxé tout le monde ». Une cassure s'est produite, et définitive, entre les mœurs d'autrefois et celles d'aujourd'hui. L'histoire du docteur Lebert, affolé d'ambition par une réussite trop rapide, et qui ne peut supporter de vivre avec sa femme, illustre cette vérité. M. Bordeaux qui, depuis la mort de Bourget, est le plus représentatif de nos romanciers moralistes, expose, avec beaucoup de conviction, le drame du ménage Lebert. Ce chirurgien, subjugué par une créature intelligente, mais quasi diabolique, semblera, peut-être, comme on dit, plus à plaindre qu'à blâmer. Aussi bien, son cas veut-il être, parce que général, significatif. Trop particulier, il n'aurait pas, sans doute, la même valeur démonstrative.

Le nouveau roman de M. Drieu La Rochelle, **Beloukia,** est une jolie histoire d'amour (jolie, ce qui ne l'empêche pas d'être sanglante), et qui se passe on ne sait à quelle époque, dans une Bagdad de légende ou de fantaisie. La Persane Beloukia, qui est princesse, comme les héroïnes de Racine, est chérie

par le poète Hassib, qu'elle va joindre, la nuit, dans sa demeure retirée, sous la garde de deux nègres farouches. Elle est adultère; mais qu'une révolte éclate, elle se souviendra qu'elle est mère, aussi... Il y a de l'Andromaque dans cette Bérénice. Et M. Drieu La Rochelle a conté son aventure avec autant d'élégance que de lyrisme.

Terre à terre, par M. René Fonjallaz : la fiction d'un manuscrit, légué à un tiers, par un homme qui se raye, sinon du monde des vivants, du moins de la société... Un match de « bobs » à Saint-Moritz (M. Fonjallaz est un grand sportif); les confidences d'une *star* désabusée; de l'amour-passion; l'assaut meurtrier donné par des grévistes, à Toulon, à un voilier, défendu par ses occupants, voilà ce qu'on trouve dans ce petit livre, mal composé, mais alerte et attachant, d'où se dégage une odeur de mort et de volupté. Livre d'amateur, sans doute, qu'eût apprécié Stendhal, j'imagine.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

Pierre Salzi : *La Sensation; — La genèse de la sensation dans ses rapports avec la théorie de la connaissance chez Protagoras, Platon et Aristote*, Alcan, 1934. — Renée Dejean : *L'émotion*, Ibid., 1933. — Marius Latour : *Premiers Principes d'une théorie générale des émotions*. Nouvelle édition, ibid., 1935. — André Binet : *L'Amour et l'émotion chez la femme*. Ibid., 1933. — Vladimir Jankélévitch : *La Mauvaise Conscience*. Ibid., 1933. — Dr Ch. Leuridan : *L'Idée de liberté morale*. Alcan, 1936. — Albert Bayet : *Histoire de la morale en France*, II. Ibid., 1931.

M. **Salzi** paraît s'insurger contre une épistémologie qui séparerait, dans la connaissance, forme et matière. Mais qui donc a jamais prétendu que la matière de la connaissance pût être saisie sans sa forme? Cette étude sur la *sensation*, qui la montre toute pénétrée de raisonnement, est plus classique, en vérité, qu'elle ne croit l'être. Elle procède en premier lieu des idées de Pradines, en second lieu — plus généralement — de celles de Brunschvicg; mais ne s'oppose qu'en apparence à Kant bien compris. Au surplus, que l'auteur lise les ouvrages magistraux de Stcherbatsky sur la logique de l'Inde bouddhique : il y verra la justification de cette thèse, qu'il n'y a pas de sensation, mais seulement perceptions mêlées de raisonnement. Cela n'implique pas, certes, que l'effort de Salzi ait été vain. Il montre fort bien que, la

sensation provenant du raisonnement comme la physique abstraite, conscience et science sont en principe d'accord. Ajoutons que dans sa « petite thèse » il a retrouvé parmi les Grecs une conviction analogue, puisqu'on ne peut percevoir Callias sans penser l'homme.

La thèse de Mlle R. **Dejean** vaut par sa clarté, par sa personnalité aussi, car elle apporte une contribution originale à l'examen des conditions objectives et du mécanisme de l'émotion. Elle recherche pourquoi il y a émotion; pourquoi ce fait se produit tel qu'il a lieu; enfin comment il se réalise. Fait paradoxal, remarque l'auteur : l'émotion résulte de l'activité mentale de la veille, de la surveillance du réel, et elle nous détache de la réalité. Mais l'émotion se produit parce que nous nous représentons des « valeurs » et que nous possédons une capacité, tant constitutionnelle qu'acquise, d'être émus. Or elle se produit sous une double forme : déroute mentale, déficience motrice. En effet, les gens émus ne perçoivent que des fragments de la situation, et les réactions qui s'ébauchent en eux sont inadaptées.

L'ouvrage de M. **Latour** remonte à 1912, mais la nouvelle édition a reçu des accroissements, notamment pour utiliser les travaux de Pierre Janet. Une phénoménologie descriptive des émotions, plutôt qu'un effort d'explication. Plus de deux cents pages sur le réel et le vrai, où l'on entrevoit des formes de sentiment assez éloignées de ce choc où Mlle Dejean trouve avec raison le pur donné émotif. Ouvrage intéressant, mais trop général.

Ses collègues assurent au Dr **Binet**, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, que le livre qu'il nous soumet serait une introduction à la gynécologie. C'est donc là une technique assez voisine de la littérature, car l'ouvrage cherche la faveur d'un large public.

Quand nous passons de là en l'étude sur *la mauvaise conscience*, impossible que nous n'admirions pas la profondeur donnée par Hegel et Schelling, plus encore par Kierkegaard, à la réflexion sur l'émotivité. **V. Jankélévitch** a tout ce qu'il faut, son ascendance, sa formation bergsonienne, sa vigueur de méditation, pour faire sur la métaphysique de la douleur un ouvrage de première qualité, vraiment frère de celui de

Jean Wahl sur « le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel » (1929). Les premières pages, consacrées à la conscience en général, les développements sur la souffrance physique et morale, l'analyse fouillée du scrupule avant l'acte, du remords après l'œuvre irrémissible, l'examen des moyens de pacification, tout est traité avec ce sens à la fois de la mesure et de l'insondable où s'avère la maîtrise.

Un « essai de vulgarisation critique et de mise au point du Dr **Leuridan.** Il sera utile aux étudiants comme justification déterministe » : voilà ce qu'est, à ses propres yeux, le livre d'un déterminisme systématique, par lequel finalité, liberté se trouvent exclues. René Hubert, le préfacier, tout en présentant l'ouvrage, a bien raison de signaler au lecteur inexpert que le déterminisme est supposé par la science plus que démontré par elle, et que l'hypothèse déterministe ne relève pas moins d'une foi que la croyance à la liberté.

Nous avons présenté ici, naguère, la « Morale des Gaulois », par laquelle s'ouvrait l'*Histoire de la morale en France*. **A. Bayet** a entrepris là une œuvre de longue haleine, exigeant une vaste information difficile à acquérir, ainsi qu'une critique sévère. Le second étage de cette grandiose architecture concerne la Gaule romaine aux quatre premiers siècles de notre ère. La morale s'y montre à demi solidaire de la religion gréco-latine, à demi indépendante; « la conception amorale de la religion s'appuie solidement sur le culte des morts ». A propos de la plupart des rubriques une différence est marquée entre la morale des hommes libres et celle des esclaves; il semble que la rigueur employée envers ceux-ci ait, en rendant une large population timorée, contribué à développer certains des scrupules de conscience qu'exaltera le christianisme. On signale avec force l'importance de la substitution de la famille agnatique à la famille utérine, fait décisif dans l'évolution de la société romaine, ainsi que la différence dans la distribution des classes sociales avant et après l'édit de Caracalla. Les mérites de l'historien et ceux du sociologue s'enchevêtrent dans ce travail touffu, bourré de faits, et pourtant de lecture toujours facile et captivante.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Labérenne : *L'origine des mondes*, Editions sociales internationales. — Mémento.

Nous avons signalé, l'an dernier, à pareille époque (1), un remarquable exposé de Paul Labérenne, agrégé de mathématiques. L'ouvrage, dont il est question aujourd'hui, **L'origine des mondes,** présente, à nos yeux, l'immense intérêt de réduire le fossé, qui sépare la mentalité scientifique de celle du grand public, même cultivé. Aussi laisserons-nous de côté tout ce qui est d'inspiration spécifiquement marxiste et semble bien n'être là qu'un hors-d'œuvre. Pour nous, il ne s'agit d'ailleurs pas de contester l'influence de l'état social sur la recherche scientifique et, plus généralement, sur l'évolution des idées. Ainsi, indépendamment de toute adhésion doctrinale, on peut souscrire à des phrases comme :

Le ciel d'un catholique, avec son dieu suprême, ses saints et bienheureux, fonctionnaires hiérarchisés aux attributions minutieusement délimitées, ses légions d'anges commandées par des officiers archanges, donne une image de l'organisation de l'Empire romain, qu'avait copiée, dans une grande mesure, l'Eglise apostolique et universelle (p. 61).

ou encore comme :

La bourgeoisie actuelle a peur de la science qu'elle créa hier. Abandonnant son rôle de classe progressive [...], elle se désintéresse totalement du sort futur de l'humanité et préfère chercher un peu de confiance en l'avenir dans l'enseignement traditionnel des Eglises ou dans les sophismes habiles des philosophes [spiritualistes] (p. 19). [Elle fait] profession de douter de toutes les découvertes [et affiche] un scepticisme intégral en ce qui concerne la puissance de la science... (p. 147). [Or] la science ne s'invente pas comme un roman, et, si une conclusion tarde un peu, il faut savoir l'attendre patiemment (p. 260).

Cette « offensive réactionnaire » (p. 144) se trouve facilitée en France par la gérontocratie. C'est là une thèse que Labérenne ne fait qu'effleurer à propos de l'immortel savant Laplace, qui « devint le type parfait du savant conformiste, prêt à toutes les platitudes et à tous les reniements, pour

(1) *Mercure de France*, 15 août 1935, pp. 146-147.

un nouveau bout de ruban supplémentaire ou un nouveau titre honorifique » (p. 104). Laplace est ainsi l'ancêtre d'une multitude de nos contemporains, intellectuels et hommes politiques. Ce qui nous permet de signaler, en passant, combien le « matérialisme dialectique » sous-estime les facteurs non-sociaux, non-économiques : les facteurs physiologiques et psychologiques. L' « offensive réactionnaire » est par suite, pour une bonne part, sous la dépendance de la prolongation de la vie humaine (conquête de la science) et de la structure du vieillard normal : décroissance du poids, frilosité, sédentarisation, contraction du temps vécu (2), avec, en outre, la dépression psychique, l'avarice, la méfiance, la crainte de l'avenir, le pessimisme, l'incapacité d'adaptation...

S'occupant des plus flagrantes erreurs, que l'on essaie d'accréditer dans l'esprit du grand public, Labérenne, en appendice (3), démasque Théophile Moreux (l'abbé Moreux), qui rabaisse la science actuelle en attribuant aux Anciens, des découvertes, dont ils n'ont pas eu la moindre idée (4). Ce « pseudo-savant » ne s'est jamais douté des véritables assises de l'astrophysique moderne, au premier rang desquelles il faut citer :

les forces marégènes (surtout utilisées par James Jeans);

l'extension de l'équipartition de l'énergie aux étoiles constitutives d'une nébuleuse;

la transformation réciproque de la matière et du rayonnement.

Ce sont ces principes, solidement étayés par des expériences de laboratoire, qui reviennent à chaque page dans le livre de Labérenne, pour interpréter l'évolution de l'univers dans son passé et dans son avenir. Toutes ces questions ont été si souvent précisées dans nos chroniques antérieures qu'il ne semble pas nécessaire de les reprendre aujourd'hui.

(2) C'est la fuite accélérée des années, sur laquelle Pierre Lecomte du Noüy vient d'apporter de curieuses précisions (*Le temps et la vie*, Gallimard).

(3) D'autres annexes sont consacrées à Galilée et à Bernardin de Saint-Pierre, inventeur d'incroyables « harmonies de la nature ».

(4) « Les théories (?) de l'abbé Moreux révèlent toujours beaucoup plus d'imagination fantaisiste que de connaissances véritables... Confusions les plus grossières, innombrables erreurs scientifiques... Certaines pages comptent, et compteront longtemps encore parmi les plus extravagantes qu'un pseudo-savant ait écrites » (pp. 302-304).

Aussi nous bornerons-nous à transcrire certaines phrases, qui font nettement ressortir, d'une part, la candeur des explications proposées jadis et, d'autre part, la fréquente intrusion de considérations extra-scientifiques dans les problèmes astronomiques.

Les siècles ont passé; les explications imaginées par nos lointains ancêtres nous apparaissent aujourd'hui puérilement naïves, et nous éprouvons, en les lisant, l'impression de feuilleter les souvenirs poétiques et quelque peu ridicules d'un monde enfantin complètement disparu (p. 15). Il est certain que notre connaissance de l'univers, tant dans l'infiniment grand que dans l'infiniment petit, a fait, pendant les trois derniers siècles, des progrès extraordinaires, sans comparaison aucune avec les balbutiements des vingt siècles qui précédèrent cet essor (p. 257). Après la longue nuit du moyen âge (p. 86), on se contenta de sophismes, comme la nécessité d'une cause suprême ou comme l'inexplicable supériorité de l'homme (p. 146), ce qui conduisait à poser une création divine à un bout; la mort thermique du monde, ou son évanouissement total, à l'autre (p. 258). Même à la fin du dix-septième siècle, Bossuet obéissait aveuglément à la Congrégation de l'Index et exhortait pompeusement son élève, le Dauphin Louis : « Considérez avec quelle impétuosité le Soleil parcourt cette immense carrière, qui lui a été ouverte par la Providence » (p. 79). Pour tout dire, la science était une sorte d'appendice de la théologie (p. 88). Vis-à-vis de la science, l'Eglise a toujours été une force inintelligente et nuisible (p. 296).

Il n'est donc pas étonnant que, *dans le nombre*, une petite minorité, qui se rétrécit de plus en plus, conserve en son cœur une nostalgie de cet « âge d'or », effrité par les mécréants et autres bolchevistes (p. 80)...

Combien de savants ont jadis évité d'aborder rationnellement le problème de l'origine des mondes, par respect pour la religion qu'ils pratiquaient ou par crainte des tragiques conséquences d'une hérésie! Combien, de nos jours encore, semblent frappés d'imbécillité (comme Louis de Launay ou A. Véronnet), dès qu'ils commencent à s'occuper de cette question et qu'ils cherchent vainement à concilier le récit attribué à Moïse avec les plus récentes découvertes scientifiques! (p. 68). Nouvel exemple de l'impossible conciliation entre la Bible et la science (p. 69). L'Eglise ménage toutefois l'abbé Georges Lemaître (de Louvain), car elle sent con-

fusément que c'est l'un des rares véritables hommes de science qu'elle compte dans son sein (p. 80).

Ce qui caractérise les raisonnements créationnistes, c'est « l'extrême faiblesse des bases théoriques, par lesquelles on prétend les justifier » (p. 179). On est conduit par « des considérations extra-scientifiques en apparence et, au fond, anti-scientifiques » (p. 23). Qu'importent les contradictions flagrantes, quand il s'agit de faire de l'homme terrestre « le seul bénéficiaire des faveurs divines » (p. 153), quand « les éléments réactionnaires tentent d'introduire leur marchandise religieuse ou mystique dans la science » (p. 167) ?

Labérenne s'applique à dénoncer « toutes les absurdités auxquelles aboutissent ceux que les « préjugés religieux viennent troubler jusque dans leurs recherches scientifiques » (p. 221), car, comme dit l'Américain Robert-Andrews Millikan (p. 208), « nous sommes enclins à fonder des généralisations impétueuses sur une connaissance insuffisante » (p. 208). L'auteur invoque à juste titre les astronomes Eddington et Jeans, dont nous avons maintes fois précisé les anomalies psychiques (5) : Jeans, dit-il notamment (pp. 180 et 190), « qui semble avoir perdu le bon sens le plus élémentaire..., au point de confondre l'Univers avec une cuisine d'appartement ».

Le fameux « commencement de l'Univers » est une date particulière, une sorte d' « anniversaire » important dans l'évolution cyclique de celui-ci, et l'on ne peut plus songer à faire, à cette époque, naître le mouvement du repos ou projeter la matière dans toutes les directions, par quelque mystérieux sortilège (p. 253). Il semble probable que, les progrès scientifiques et techniques aidant, l'espèce humaine s'adaptera au futur allongement du jour et à la durée de l'année, qui ne sera plus que de huit jours environ, divisée en quatre saisons de deux jours, ce qui entraînera un grand bouleversement des climats (p. 132).

Pour conclure, cet excellent ouvrage sur *L'origine des mondes* est appelé à rendre de grands services, à notre époque de décadence transitoire, où la masse se laisse spontanément circonvenir par des rhéteurs ignorants et pessi-

(5) *Mercure de France,* 15 novembre 1930, pp. 154-158; 15 décembre 1931, pp. 628-633; 15 octobre 1933, p. 420; 15 août 1934, pp. 142-145.

mistes. Elle les suit, parce qu'elle les sent plus près d'elle. Le seul remède à cet état de choses réside dans la lecture d'exposés objectifs de science générale et de philosophie scientifique. Et il faut savoir gré à Paul Labérenne d'avoir su heureusement contribuer à cette indispensable diffusion.

MÉMENTO. — La météorologie reçoit une impulsion des récentes conquêtes de la physique (météorologie dynamique, réseaux quotidiens, noyaux de variation de pression, systèmes nuageux, surfaces de discontinuité...). C'est ce qu'a expliqué Philippe Wehrlé dans un article que je l'avais prié de rédiger pour la page scientifique des *Nouvelles littéraires*.

La météorologie intéresse aussi des profanes, plus ou moins illuminés : un brave homme, qui se dissimule modestement sous le pseudonyme de Joseph Cassiopée, a fait paraître en mai dernier (Desforges, librairie des Sciences pratiques) une brochure intitulée *Fais ce que dois... Le grand hiver* 1936-1937. En se référant à des histoires d'éclipses de lune, il soutient que le temps se reproduit identique à lui-même tous les 135.870 jours (ce qui est à peine moins absurde que d'espérer revoir les mêmes guerres ou les mêmes hommes!) Notre fantaisiste recourt à des vieux documents pour prévoir : « arrêt des pluies le 2 août 1936; fortes chaleurs du 3 au 14 août. Au delà, les renseignements sont trop vagues pour y attacher une certitude (!) ». Tel était le rêve, telle fut la réalité : pluie les 2 et 3 août; temps nuageux du 4 au 9; pluie le 10; violentes giboulées le 11; amélioration du 12 au 14. Température assez fraîche durant toute cette période (maximum aux environs de 20°).

Nous parlerons peut-être un jour des prédictions relatives à l'hiver prochain, car le seul intérêt de ces élucubrations consiste à rechercher après coup la proportion des erreurs et à savoir si les succès sont plus nombreux que si on avait joué la prévision du temps à pile ou face. L'offensive anti-scientifique est protéiforme : divination, astrologie, radiesthésie...

MARCEL BOLL.

VOYAGES

Jean Godfrin : *Les Contrastes de Rome*, N. E. A., Paris. — Raymond Recouly : *Ombre et soleil d'Espagne*, Hachette.

M. Jean Godfrin a fait récemment paraître, aux éditions Argo (N. E. A.), un volume qu'il a intitulé **Les Contrastes de Rome.** On a beaucoup écrit sur cette ville sans pour cela

épuiser le sujet. Aucun visiteur ne peut échapper à l'emprise de la prestigieuse cité. Comment ne pas être ému par ses monuments, qui évoquent de façon saisissante les fastes et la grandeur de cet ancien empire romain dont M. Jean Godfrin déplore encore la disparition. Il nous dit que la première sortie d'un Romain qui retrouve sa ville doit être consacrée à la basilique de Saint-Pierre, dont la coupole parfaite apparaît légère, élevant élégamment vers le ciel, comme une offrande au Très Haut, sa gracieuse lanterne. Dans la transparence du ciel, sa couverture de plomb offre à l'œil un chatoiement de lumière véritablement féerique. Si l'on pénètre brusquement dans l'édifice, il faut un certain temps pour s'habituer à l'obscurité qui y règne, les proportions sont tellement harmonieuses que l'on ne réalise les dimensions qu'en cheminant; et, lorsque enfin on arrive sous la coupole, c'est un véritable émerveillement. Quand nos pères entreprenaient un pèlerinage soit aux Lieux-Saints, soit à Saint-Jacques de Compostelle, il leur fallait une foi intrépide pour surmonter de nombreuses difficultés. Pour gagner aujourd'hui à Rome les indulgences de l'année sainte, promulguée par Pie XI à l'occasion du dix-neuvième centenaire de la Rédemption, les moyens matériels mis à la disposition des voyageurs font de ce pèlerinage une promenade d'agrément. De plus pour le dixième anniversaire du Fascisme, le réseau italien accorde une réduction de soixante-dix pour cent sur son tarif. Une cérémonie grandiose inaugure l'Année Sainte, le Pape lui-même ouvre la Porte Sainte qui, en principe, n'est ouverte que pour les années jubilaires. Le rite nécessite le déploiement des splendeurs de la Cour et de l'armée pontificales, l'immense atrium de la Basilique est garni de tribunes où prennent place tous les dignitaires. La Garde Palatine porte un bonnet de fourrure noire à plumet pourpre; la Garde Suisse, aux riches armures, aux culottes bouffantes bariolées de bandes jaunes, bleues, rouges, aux panaches blancs, occupe les points stratégiques. Allant et venant, les Gardes Nobles, dont les casques au cimier romain sont ornés de crinières noires ou blanches, attirent le regard. La foule, pittoresquement mêlée, acclame bruyamment le Pape, couvrant les éclats des trompettes d'argent. C'est ensuite la pré-

sentation des reliques : la lance qui perça le flanc de Jésus, le voile de Véronique, le fragment de la vraie Croix rapporté de Palestine par sainte Hélène; et avant que le cortège ne regagne le Vatican, la bénédiction générale donnée par Pie XI.

De tous ces visiteurs circulant dans Rome, les Français étaient les plus nombreux; mais, comme toujours, voyageant individuellement ou par petits groupes, ils passaient inaperçus. Par contre, si une vingtaine d'Allemands descendaient d'un autocar, ils défilaient en rangs, au pas cadencé, faisant autant de bruit qu'un régiment : la discrétion et la mesure ne sont pas leur fort. — Hors les heures d'audience, les cours et rues du Vatican sont le royaume du recueillement et du silence. Cependant, à l'heure actuelle, de grands travaux ont été entrepris et y créent une certaine animation. Depuis le traité de Latran du 11 février 1929, le Pape a cessé de se considérer comme un prisonnier. Cependant, une lacune dans la rédaction du traité met le Souverain Pontife dans l'alternative ou de ne circuler qu'incognito, ou bien d'accepter de paraître aux yeux de l'univers catholique comme le prisonnier d'un pouvoir temporel; car il est stipulé dans le traité que, hors des limites de ses Etats, le Saint-Père, se déplaçant officiellement, aurait droit aux honneurs réservés aux souverains et que le service d'ordre serait assuré par le gouvernement italien.

Les trajets quotidiens dans les confortables autobus de Rome permettent d'apprécier l'organisation et les consignes du nouveau réseau de transport; l'entrée du véhicule est à l'arrière, la sortie à l'avant, ce qui évite les conflits entre voyageurs descendant et montant. On y coudoie un peuple vivant, sain, fier de sa discipline et de l'exemple qu'il donne au monde. Rome, ville de traditions et de contrastes, a conservé des *carrozzelle* aux roues brillantes d'un rouge vif; le petit cheval nerveux arbore fièrement un panache de plumes et les enfants éprouvent une grande joie à faire une promenade en tel équipage.

§

D'un très grand intérêt encore est le livre de M. Raymond

Recouly, qui a pour titre **Ombre et Soleil d'Espagne.** Voici quelques lignes empruntées à sa préface :

> Paysages et types humains, langue, une des plus belles, des plus nobles qui soient, littérature, art, civilisation, rien de ce qui touche à ce pays d'Espagne ne me laisse indifférent.
>
> J'en aime la couleur, la force, l'originalité. Dans un monde qui tend de plus en plus à devenir uniforme, monotone et banal, l'Espagne est une de ces rares contrées où cette uniformité, cette monotonie n'aient pas encore tout submergé, une des seules qui peuvent encore vous donner des impressions vives et fortes. Là est la raison profonde du puissant attrait qu'elle exerce sur tous ceux qui la connaissent et qui, la connaissant, ne peuvent s'empêcher de l'aimer.

Nous avons de ce pays si proche beaucoup de fausses idées, dues à des écrivains qui ont inventé une Espagne imaginaire. Ces images inexactes ont la vie dure. Le livre de M. Recouly aidera à rétablir la réalité. Il faut savoir que l'Espagne est presque aussi montagneuse, aussi accidentée, aussi élevée que la Suisse. Madrid est de beaucoup la capitale la plus haute de l'Europe; ses environs, au lieu des vertes campagnes célébrées par des littérateurs renommés, n'offrent que des étendues arides, pelées, sans un arbre. L'été, la chaleur y est torride; l'hiver, une pelisse fourrée est presque indispensable. A peine à dix lieues se dressent des montagnes couvertes de neige les trois quarts de l'année; les sports d'hiver s'y pratiquent de novembre à mai. Tout à côté, on trouve des orangers et des aloès. Contrastes brusques, coutumiers dans cette péninsule à la terre âpre et dure, tout au moins dans sa majeure partie, d'un aspect souvent farouche. Son histoire est une perpétuelle lutte, ses églises même ont l'aspect de forteresses. — Depuis la perte de ses colonies, l'Espagne vivait au ralenti, installée dans sa pauvreté. Survint la terrible guerre de 1914, pendant laquelle elle devint le fournisseur des belligérants. L'or afflua dans le pays à ne savoir qu'en faire, et cet enrichissement trop brusque eut de graves conséquences. Les Espagnols prirent goût aux luttes politiques, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont génératrices de ruines.

De très intéressantes pages consacrées à Séville, Grenade,

Cordoue, Rondas, Arcos, Barcelone, aux transformations du pays, aux relations franco-espagnoles, etc., constituent une étude remarquable et substantielle.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

L. Desnoyers; *Les Psaumes. Traduction rythmée d'après l'hébreu.* Desclée de Brouwer, Paris, 1936.

Dans le petit groupe des hébraïsants de France, le professeur L. Desnoyers occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1928, une des premières places. Il avait consacré dix années de sa vie à traduire d'après le texte hébreu les Psaumes du roi David. Son travail était prêt pour l'impression quelques mois avant sa mort. Malheureusement, diverses circonstances retardèrent la publication de l'ouvrage et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il paraît enfin en librairie, à la grande joie de tous ceux qui s'intéressent à la littérature biblique.

Ce qui rend particulièrement précieux le livre de M. Desnoyers, c'est que cette traduction des Psaumes, qu'on peut appeler définitive, tant elle est exacte et harmonieuse, est précédée d'une vaste introduction qui nous apprend l'essentiel sur le texte, la structure, les titres et les auteurs des Psaumes. Avec plus de détails, elle nous parle des idées, des croyances, des espérances et de la piété des Psalmistes. Si M. Desnoyers insiste moins que d'autres sur quantité de détails techniques, volontiers, et avec raison, il s'arrête sur ce qui nous fait comprendre l'âme des Psalmistes.

> La tradition très ancienne, écrit-il, qui fait de David, non seulement un chantre habile à jouer de la harpe, mais encore le compositeur de nombreux poèmes, est véritablement trop solide pour que quelques difficultés suffisent à la ruiner de fond en comble.

Et dans le chapitre où il nous apprend ce qu'était le Dieu d'Israël, quels furent ses attributions et les noms qu'on lui donnait, M. Desnoyers explique que c'est par un sentiment de profond respect pour le nom ineffable de *Iahwè* que les Juifs à un moment donné, lorsqu'ils trouvaient ce nom dans les textes sacrés, en vinrent à lire habituellement à sa place *Adônây,* quelquefois *Elôhîm.* Mais c'est par une maladresse

teintée d'ignorance, remarque-t-il, qu'on donne depuis quatre siècles seulement à ce nom de *Iahwè* la forme *Jéhowah.* Enfin, au chapitre intitulé : *Le peuple d'Israël,* M. Desnoyers note que « toute l'histoire sainte se résume dans l'exposé des vicissitudes de l'alliance de Iahwè avec Israël; Iahwè ne l'enfreignit jamais, mais Israël la viola souvent ».

Pour ce qui concerne les Psaumes proprement dits, remarquons que chacun d'eux est précédé d'une brève analyse et accompagné de notes discrètes, qui ne deviennent un peu nombreuses que pour les psaumes plus difficiles à comprendre ou plus importants. La traduction elle-même adopte les corrections communément admises du texte original, et en ajoute quelques-unes moins universellement reçues (par exemple, au psaume *Dixit Dominus,* l'auteur lit avec saint Jérôme, par correction d'une lettre hébraïque : *in mortibus sanctis,* au lieu de *in vestibus sacris*).

Dans sa version française, M. Desnoyers n'a pas craint de conserver la rudesse de la métaphore sémitique, qui donne à tout le recueil sa couleur si vive et si prenante. Quant à l'essai de restitution du mouvement poétique du texte original au moyen d'un système de « prose rythmée » française, quelque jugement que l'on porte à son sujet du point de vue littéraire, il marque un effort très personnel en vue d'une compréhension savoureuse du psautier, d'autant plus que M. Desnoyers n'a consenti ni à solliciter, ni à mutiler le texte en faveur du rythme. Cependant, il n'a pas voulu non plus rendre seulement le sens des Psaumes où, comme dans toute poésie, il y a un rythme sensible à l'oreille, qu'une traduction supprime ou altère forcément; il a tenu à ce que sa traduction rendît quelque chose de ce rythme, essentiel à la poésie. En résumé, excellent travail qui marquera dans l'histoire de l'interprétation des Psaumes et qui pourra servir de base à de nouvelles recherches pour le perfectionnement de cette grande œuvre.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LES REVUES

Le Correspondant : Louis Le Cardonnel : souvenirs de son frère Georges; le testament du poète. — *Revue des Deux Mondes :* M. Louis Bertrand rend hommage d'admiration à Joachim Gasquet et à Paul Adam, deux oubliés ou méconnus de l'actuelle critique littéraire. — *La Revue Universelle :* principe de l'état-major allemand : offensive de l'armée préalable à toute déclaration de guerre. — *Le Mois :* le « vers poème » roumain et le « monostiche » français. — Mémento.

Le Correspondant (10-25 juillet) célèbre Louis Le Cardonnel par des études dignes du grand poète et qu'ont écrites MM. Emile Baumann et Louis Ruy, par un poème magnifique de M. Emile Ripert et des inédits (prose et vers) du regretté disparu. M. Georges Le Cardonnel, dans des pages très belles intitulées « Mon frère et moi », rappelle ses souvenirs de cadet touchant celui qui était de beaucoup son aîné.

« Je ne puis pas encore croire à sa mort », confesse M. Georges Le Cardonnel. Son dernier souvenir du défunt est « celui d'une belle histoire » : l'abbé-poète accomplissait un de ses suprêmes voyages en chemin de fer.

Comme le train approchait de Tarascon, — raconte M. Georges Le Cardonnel — une cigale vint se poser sur sa main. Il lui parla alors comme n'aurait pas manqué de le faire Saint François et il la fit admirer à ses compagnons de route qui, peut-être, voyaient vraiment, grâce à lui, une cigale pour la première fois. A une station, un peu avant Tarascon, un lourdaud fit irruption dans le wagon, qui bouscula mon frère et fit tomber la cigale; mon frère la releva si meurtrie qu'elle semblait morte et, l'ayant replacée sur sa main, il recommença à lui tenir de doux propos. Il dut, j'imagine, lui redire les vers qu'il avait placés dans la bouche de Saint François s'adressant à la Cigale. Comme le train arrivait aux premières maisons de Tarascon, la cigale qui semblait morte s'envola vers la plus vieille de ces demeures. Et mon frère ne douta pas que ce jour-là François ne lui indiqua par ce message la maison où était née sa mère qui était, comme l'on sait, provençale et originaire de Tarascon.

Ce jour-là, il me déclara, peut-être pour me tranquilliser, qu'il avait été traversé par un cyclone, mais qu'il sortirait de cette épreuve un homme nouveau : qu'elle lui avait valu le retour de sympathies qu'il croyait perdues; et qu'il ferait ce qu'il n'avait pu encore accomplir; ensuite, il s'éteindrait tranquille.

Ce trait récent amène M. Georges Le Cardonnel à rappeler

es faits d'enfance où la vocation de son frère s'annonçait :

Peut-être écrira-t-on un jour sa légende. Il eut une enfance et ne adolescence mouvementées. Que de fois j'ai entendu raconter ar notre mère la frayeur qu'elle éprouva en découvrant dans le renier familial une malle remplie d'ossements d'où s'exhalait ne odeur nauséabonde. Mon frère, très jeune encore, se plaisait, n sortant du collège, à regarder creuser les fondations d'une maion sur l'emplacement d'un ancien couvent de Cordeliers. Un our, il surprit ainsi des ouvriers qui déposaient innocemment eurs ordures sur les ossements du petit cimetière des Moines u'ils avaient mis au jour. Alors, chaque soir, après leur départ, l allait soustraire à cette profanation le plus d'ossements posible qu'il ensevelissait pieusement dans la malle et qui devaient auser à notre mère un effroi bien compréhensible.

Une autre fois, il disparut de la maison paternelle, et on le etrouva dans une grotte de la campagne de Valence, où il avait ntrepris de mener une vie d'anachorète.

Le 19 décembre 1935, au « Palais du Roure en Avignon », e poète de *Carmina Sacra* écrivit ses « dernières volontés », ont voici la lettre :

Mon cœur devra être déposé dans une urne et demeurera dans a chapelle du Palais du Roure, dédiée à Saint François et à ainte Claire d'Assise.

Claire au nom argentin, Claire au doux nom d'aurore.

Mon pauvre corps — quelle misère ! — devra ensuite être emporté Valence pour y être enterré dans un caveau auprès des cendres e mon Père et de ma Mère.

J'y vois simplement ces lignes comme épitaphe :

Ici repose
Louis Le Cardonnel,
Prêtre de l'Eglise de Valence,
Du Tiers-Ordre de Saint François
Frère Augustin-Marie,
Chevalier de la Légion d'honneur,
qui,
pendant son pèlerinage souvent douloureux ici-bas,
a constamment cherché, aimé et chanté Dieu.

Ne pouvant écrire moi-même, je dicte ces lignes à Mme de landreysy, en présence de Roseline et de sœur Julie, ces saintes mmes. Toutes les trois m'ont soigné et sont allées avec moi ıx excès de la plus grande charité.

§

La **Revue des Deux Mondes** (15 août) donne la seconde partie des souvenirs de M. Louis Bertrand : « Sur les routes du Sud ». Ils enchanteront ceux qui ont aimé *Le sang des races* et *Pépète-le-Bien-Aimé,* ces romans puissants du bel écrivain de l'*Homme aux rubans de feu.* Mais, on est particulièrement reconnaissant au mémorialiste du portrait émouvant de vérité qu'il trace de Joachim Gasquet qu'il eut pour élève quelque temps au lycée d'Aix-en-Provence, peu après sa sortie de la rue d'Ulm :

Je n'avais jamais connu de poètes que dans les livres. Et voilà que, sous la figure de ce jeune homme de quinze ans, la poésie vivante venait au-devant de moi, portant sur son front tous les signes et toutes les promesses du génie adolescent. D'instinct, je l'aimai aussitôt comme un frère plus jeune, parce qu'il m'offrait, déjà réalisé et épanoui, tout ce qu'on avait comprimé et presque atrophié chez moi. Je sentais en lui les mêmes richesses intérieures, une force, une fougue, un jaillissement lyrique, que ni les duretés de la vie, ni les austérités chagrines de la discipline scolaire n'avaient jamais contrariés. Je l'aimais surtout parce que je croyais deviner en lui la génération qui referait la France. Lorrain, ayant longtemps vécu à deux pas de la nouvelle frontière, ayant fait de longs séjours dans nos provinces annexées, je voyais, par comparaison, que notre pays était bien malade, malade faute de volonté, d'énergie persévérante, d'audace, d'esprit d'entreprise, de sentiment de sa grandeur et de toute grandeur...

Nous nous exaltions alors dans un même culte pour la Vie, la Lumière, symbole de la vie ardente et magnifique, l'Empire, suprême efflorescence de toutes les énergies d'une race, et, avec cela, — ce qui est bien méridional et bien lorrain aussi, — besoin profond de l'ordre, aspiration confuse vers la discipline, affirmation un peu anarchique de la Loi.

Tout cela me ravissait chez mon élève, qui était déjà mon ami. Je sentais que, si mon pays devait continuer à vivre, ce serait grâce à de riches natures comme celle-là, grâce à des hommes pétris dans cette pâte, taillés d'après cet idéal. J'ai connu des poètes plus fins, plus artistes, plus émouvants, ou plus profonds; je n'ai trouvé chez aucun le bouillonnement de sève lyrique qui s'épanchait dans les vers de Gasquet. C'est la source poétique la plus opulente que j'aie connue. Et, par son

ens de la grandeur, il s'apparentait aux générations héroïques lu Romantisme et de la Pléiade.

Je me permets de recommander ce témoignage à MM. les Critiques. Ils ont peu aidé à la gloire de Gasquet vivant ou nort. Ils se sont avisés en général de créer ou de soutenir les réputations de moins pur aloi, des hommes de moindre ltitude, à prôner une fantaisie accessible sans effort à leur esprit, plutôt que la grandeur véritable, le lyrisme au timbre lair d'un Joachim Gasquet.

Que M. Louis Bertrand soit hautement loué d'avoir cité les vers admirables qu'on va lire, de les commenter comme il a ait et d'en exalter l'auteur qui, vraiment celui-là, fut habité lu génie :

O sœur que j'ai connue au milieu des victoires!
Sagesse de mon cœur, ordre parfait des temps,
Sous les astres pourtant, là-bas, des guerres noires
Foulent sous leurs chevaux les autels du printemps.

J'irai! Jadis mon peuple a labouré le monde.
Il s'endort à présent à l'ombre des vieux murs.
J'ai faim, j'ai soif pour lui : qu'il se lève et réponde,
Qu'il se dresse, affamé : les temps nouveaux sont mûrs!

Victoire, tout mon corps nourri de ta puissance,
J'irai, j'exciterai cette race à mon tour.
Astres, d'un siècle d'or annoncez la naissance :
Sur la terre et la mer, la joie est de retour!

La Victoire! C'est la haute montagne bleuâtre, qui domine la plaine d'Aix et dont le nom perpétue le souvenir de la défaite les Cimbres et des Teutons écrasés par les légions de Marius. Sa silhouette symbolique a hanté toute l'enfance et l'adolescence de Gasquet : elle domine son œuvre comme son paysage natal. Souvent, il me conduisait vers elle, par les chemins ombreux du Tholonet, et, sous les aiguilles des pins, en face de cette muraille géante qui barre tout l'horizon, il me récitait son *Départ d'Héraclès* :

La pluie a fécondé, ô forêt, tes cheveux.
Je suis pareil à toi, mais plus que toi prospère.
Je sais l'auguste nom que m'a légué mon père.
Je suis libre et vivant, car je sais et je veux.

Dieu brûle au fond de moi, mon souffle est sur ma face.
Rien ne pourra jamais arrêter mon élan;
Et quand je monterai sur mon autel brûlant,
A mes pieds j'entendrai chanter toute ma race.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ces vers de jeunesse, dont les

plus récents datent de trente ans au moins, — ces vers enivrés, comme gonflés de force et délirants de joie, — c'est le perpétuel pressentiment du départ tragique, de la guerre inévitable. Lorsqu'elle fut déclarée, Gasquet me dit simplement ce mot : « Enfin ! » Et je le vis partir en effet pour ce grand départ depuis si longtemps pressenti, lui, simple caporal aux tempes déjà grises, avec les territoriaux de son escouade. Sain et sauf par miracle, nommé porte-drapeau à cause de sa bravoure et de son ascendant sur ses hommes, il subit plusieurs saisons dans les tranchées de Lorraine. Au lendemain d'une longue convalescence, il m'écrivait une lettre, dont voici les dernières lignes : « J'ai repris ma vie guerrière. Je puis passer des nuits à l'affût dans la neige, courir par des sentiers gelés, monter à cheval... Par exemple, il fait un froid terrible, 14 au-dessous de zéro, mais nos hommes préfèrent ce gel à la boue et aux pluies. Ils sont étonnants de tranquille endurance. Nous sommes en pleine Argonne, dans des vallons neigeux, boisés, tout déchiquetés par la guerre des mines, les torpilles et les obus. C'est une guerre toute nouvelle pour nous. On s'y fait vite : il y a du soleil, c'est l'essentiel ! »

En veine de rendre justice à nombre de méconnus ou d'oubliés de la critique littéraire, M. Louis Bertrand écrit encore:

C'est aussi à cette époque que je fis connaissance avec l'œuvre géniale et confuse de Paul Adam, qui devait être pour moi un ami et le plus obligeant des confrères. Gasquet me mit entre les mains *le Mystère des foules*, qui venait de paraitre et qui produisit sur moi un très grand effet en me faisant prendre conscience de ma propre esthétique et d'aspirations encore troubles chez moi. C'était le lyrisme qui me séduisait, dans cette prose, comme dans les vers de La Tailhède. Et il y avait là un symbolisme, que je sentais peut-être un peu creux, mais qui répondait à certaines tendances de mon esprit. Ce livre, avec ses défauts énormes, mais puissant et plein de promesses, fut une lumière sur ma route.

Je lus le premier volume tout d'une traite, jusqu'à deux heures du matin. Et, quand je me réveillai, je ne pus me tenir d'attaquer tout de suite le second. Je ne sortis de mon lit qu'après avoir atteint la dernière page.

§

M. Henri Massis cite dans **La Revue Universelle** (15 août) un article de la *Militär Wissenschäftliche Rundschau* du 1er janvier dernier, de M. le colonel Guderian. C'est un exposé

le la doctrine militaire du Reich allemand. Elle préconise 'offensive et une offensive basée sur ce principe : *la guerre commencera sans déclaration.*

Herr Oberst Guderian, « technicien des troupes motoriées », décrit de la sorte la future agression :

Une nuit, les portes des hangars à avions et à chars d'assaut 'ouvriront, les moteurs seront mis en marche, les escadres 'ébranleront. Grâce à une première attaque lancée par surprise, n pourra s'emparer en partie d'importantes régions industrielles u minières et en partie les détruire par des attaques aériennes, es éliminant ainsi de la production guerrière; de même, on paraysera l'action du gouvernement et de l'état-major ennemi et on létruira ses voies de communication. Suivant l'éloignement des oints attaqués, la promptitude et l'efficacité de la résistance pposée par l'assailli, ce coup de main stratégique permettra de énétrer plus ou moins profondément au cœur du pays ennemi.

La première vague d'avions et de chars d'assaut sera suivie par les divisions d'infanterie transportées en camions; ces troupes eront débarquées à la frontière de la zone conquise qu'elles occueront, afin de permettre aux unités mobiles de porter un nouveau coup. Les colonnes de camions vides se hâteront de venir hercher à l'arrière un nouveau chargement.

Entre temps, l'assaillant mobilisera son armée de masses. Il eut choisir à son gré le moment et le point où il portera le rand coup suivant. Pour cela, il amènera à pied-d'œuvre les ièces lourdes qui lui permettront d'attaquer et de percer. Il âchera d'augmenter l'effet de surprise de son attaque en concenrant ses chars d'assaut et en faisant intervenir dans la bataille es forces aériennes. Les unités blindées, une fois leur premier bjectif atteint, ne s'y arrêteront pas pour permettre à l'artillerie le changer de position ou pour attendre la cavalerie; elles essaieont, au contraire, d'utiliser jusqu'au bout leur vitesse et leur ayon d'action pour percer complètement la zone de défense enemie. D'autres engagements suivront immédiatement ceux-ci, fin d'entamer les fronts de défense ennemis et de porter l'attaque n profondeur. Les forces aériennes se jetteront sur les réserves ue l'assailli s'efforcera d'amener et les empêcheront d'entrer en igne...

§

Nous avons à cette place, le 15 juillet dernier, traité du poème en un seul vers appelé « monostiche » par son inven-

teur français, M. Emmanuel Lochac, dont nos lecteurs ont pu apprécier le grand talent. Nous ne pensons nullement à lui contester son invention. Par souci de bon informateur, exclusivement, nous croyons devoir reproduire ci-après un articulet anonyme de la revue **Le Mois** (1er juillet-1er août), fragment de sa « chronique roumaine », où l'on verra la curieuse rencontre de notre compatriote avec un poète roumain :

M. Ion Pillat, l'un des poètes roumains les plus doués et les plus féconds, a fait paraître un volume de *Poèmes en un seul vers*. Symboliste ayant néanmoins conservé une certaine forme classique, M. Ion Pillat est le poète des longues promenades dans la nature et dans le souvenir et des joies saines de l'homme juste et bon. Traducteur remarquable de Francis Jammes, de Rilke, de T. S. Eliott et surtout de Saint John Perse : sa traduction d'*Anabase* en roumain est un vrai chef-d'œuvre, M. Ion Pillat est un grand amoureux de la poésie, toujours prêt à donner le meilleur de lui-même à une nouvelle expérience poétique.

L'idée du poème en un seul vers lui est venue, dit-il, dans la préface de son volume, en relisant, en vue d'une conférence, certains poèmes de Victor Hugo et notamment *Le Pape* où certains vers s'isolaient eux-mêmes comme de vrais poèmes en un seul vers :

Une émeraude où semble errer toute la mer

Une telle poésie — dit M. Ion Pillat — demande de la part du lecteur un effort d'imagination et de fantaisie créatrice. Tel que je le conçois le vers-poème doit être une semence, qui pour germer et pour donner tous ses fruits a besoin de la terre fertile d'une deuxième compréhension.

Voici quelques essais de traduction en français des « poèmes en un vers » de M. Ion Pillat :

L'île d'aromates : Son parfum, sur les eaux, venait; l'île jamais.
La maison de l'enfance : Dans le soir, la maison blanche : pierre [tombale.
Retour : J'ai erré près des dieux pour revenir aux hommes.
Maison à Balcic : J'ai ouvert la maison et l'âme vers la mer.
Art poétique : Sous les pressoirs du temps la larme d'un seul vers.
Le berger : Comme il se tait, la flûte aux lèvres, le bois chante.

Mémento. — *Cahiers du Sud* (juillet) : Poèmes de Traherne, poète anglais du xviie, présentés et traduits par M. Jean Wahl. — « Moi, Chabaud », par M. G. Bertin. — « Le Hollandais volant », fragments, de M. J. Cayrol. — « Joë Bousquet » par M. C. Suarès.

Le bon plaisir (août) : « Rien dans le sang », récit brésilien, de M. R. Conto. — « Impertinences », quatre poèmes de M. Maurice

ebled, dont trois célèbrent la croupe féminine et l'autre chante La crotte » d'un roquet.

Revue d'Afrique (juillet) : « Sur la colonisation », par M. Marcel llivier. — Mme Marthe Arnault : « Lettres de noirs d'Afrique ».

La France active (juillet-août) : fin de la monographie de M. Au-ant sur la demi-mondaine Mlle Elluini et son temps.

Revue de Paris (15 août) : M. Jacques Bardoux : « Le complot u 12 juin », très amusant essai d'histoire romancée. — Lettres e Balzac à l'Etrangère, inédites et qui donnent une impression e déjà lu. — « Dans les brumes » par M. P. Mélon. — « La saison iéâtrale à Berlin » par M. R. Lauret.

Les Cahiers de Haute et Basse Normandie (Eté) : « L'homme qui ouffre », par M. La Varende. — « Une exposition commerciale à aen en 1834 », par M. R. E. Devaux. — Poèmes de MM. J. de augy, A. Thieulin, J. Joly, A. Chardine et de Mme Louis Bailleul.

Pour les Parents et les Educateurs (juillet-août), organe de « Association du mariage chrétien » : très curieuse lettre d'un iré d'Alsace sur les « sanctions » en éducation.

La Vie intellectuelle (10 juillet) : M. Pierre Villoteau y pousse n cri d'alarme : la proximité immédiate d'une gare régulatrice d'un camp d'aviation peuvent accroître les risques de destruc-on de la cathédrale de Chartres.

La Revue hebdomadaire (15 août) : « Dzerjinski, maître de la rreur, créateur de la tchéka » par M. R. Goul. — « Grande ma-e », par M. Tony Burnaud. — M. François Le Grix, qui cherche n homme d'action capable de restaurer le trône royal de France, près avoir songé à M. de la Rocque, puis à M. Doriot, regrette ie ce ne puisse être M. Degrelle.

Revue franco-belge (juillet) : M. Champagne : « La poésie so-ale en Belgique avant Verhaeren ».

La Nouvelle Revue Critique (août) : « Le poète Henri de Ré-iier », par M. Nicolas Beauduin. — « Une réception à l'Aca-émie », par M. L. Le Sidaner. — « Les Tyrtées de la grande ierre », par M. Pierre Bathille, qui assemble là d'édifiantes cita-ons.

Les Primaires (août) : « Le rêve du chanteur », par Mme Marie uperron. — « A Jaurès », poème de M. Gilbert Sore.

Crapouillot (septembre) : numéro spécial : « Les Juifs », rédigé ir M. Raymond A. Dior.

France-U. R. S. S. (juillet-août) : « Maxime Gorki n'est plus », ir M. A. Beucler. — « Une visite à Léningrad », par M. L. Riotor.

Revue bleue (15 août) : « De la culture scientifique d'Aldous uxley », par M. J. C. Astier. CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Qui ne voudriez-vous pas être? (*l'Ordre*, 16 août). — Louis Le Cardonnel, figure rhodanienne (*le Temps*, 11 août). — Pour la couronne (*idem*). — Place aux nains (*l'Echo de Paris*, 13 août). — Un discours du Dr Alexis Carrel (*le Journal des Débats*, 17 août). — Amoureuses s'abstenir (*Paris-Soir*, 6 août).

Parmi les écrivains célèbres de jadis ou même parmi les contemporains, quel est celui que vous ne voudriez absolument pas être?

Telle est la question que M. Désiré Puel a posée dans **l'Ordre** « à quelques écrivains en vue », question ne cadrant guère, souligne M. Fernand Vandérem dans *le Figaro*,

avec les vœux d'apaisement et de concorde qui se manifestent, en ce moment, partout, mais à laquelle on ne saurait refuser le mérite de la nouveauté. Jusqu'ici, effectivement, les enquêtes littéraires visaient, en général, à l'exaltation de tels ou tels maîtres, de telle ou telle école. Et c'est, je crois bien, la première fois qu'au lieu de faire appel à l'admiration et à l'enthousiasme, c'est à l'antipathie et au dédain qu'on s'adresse.

Eh! bien, non! exclame M. André Rousseaux, il n'y a aucun écrivain que je pourrais souhaiter n'avoir pas été. Pourquoi? Voici : je tiens qu'il n'y a rien de plus beau que d'être écrivain. Alors votre question ne peut se poser que dans deux cas :

1° Celui de l'écrivain qui a eu une vie active. Peut-on souhaiter avoir été Baudelaire ou Verlaine? Evidemment on n'accepterait pas d'un cœur léger une telle destinée. Mais pourrait-on renoncer aussi à l'honneur d'écrire *les Fleurs du Mal* ou *Sagesse?* Votre enquête permet de manifester à bon compte des velléités d'héroïsme. Ne nous y refusons pas.

2° Il y a le cas de l'écrivain qui a laissé une œuvre peu glorieuse. Accepterait-on d'avoir été Jean Aicard ou Georges Ohnet?

Au fait, pourquoi pas? M. André Rousseaux poursuit :

Ils ont eu le bonheur de croire à leur talent, qui sait, à leur génie. C'est le plus sûr bonheur des écrivains de toutes catégories, celui que cultive chacun de nous... Il ne faut pas être trop difficile en fait de bonheur sur la terre.

§

« La vie est terrible, pleine de déceptions, et sans l'aide d'en haut, que nul orgueil ne remplace, ce serait à en devenir fou, ou à en mourir. »

Cet aveu de Louis Le Cardonnel, qui donc pourrait ne pas e faire? Ainsi écrivait le poète à M. Pierre Fervacque, qui, lans **le Temps,** trace un portrait de Louis Le Cardonnel, igure rhodanienne.

On aimerait, dit M. Pierre Fervacque, que son image s'élevât sur 'esplanade de Valence qui domine le Rhône et d'où la vue s'étend ur une mer de mûriers, de vignes et de fleurs jusqu'à l'âpre nontagne que couronne Crussol. Sur le socle il suffirait de graver e beau vers qui lui fut ici inspiré :

Et qu'à tes pieds coule un fleuve d'âmes!...

Juste consécration. Car le prestige était infini, « de ce poète lélivré de Paris, sur toute une jeunesse ardente, de Vienne à Avignon ».

Louis le Cardonnel habitait alors, avec son frère Georges, dans une les vieilles rues calmes derrière la cathédrale de Valence. Georges, lus jeune, songeait alors à quitter la vie provinciale, et se prépaait à sa belle carrière d'écrivain et de critique. Louis, prêtre libre, ui venait de quitter Ligugé où il s'était lié avec Huysmans, vivait les journées de repos et de rêve fécond et corrigeait les épreuves de on premier volume : *Poèmes.*

A tort, on avait craint qu'il ne fût perdu pour la poésie :

« Dieu, vraiment et intelligemment aimé, écrivait-il à M. Pierre Fervacque, ne stérilise rien en nous, mais il y humanise et il y erfectionne tout. Je ne m'aperçois point que ma vie sacerdotale n'empêche d'être poète. Mes meilleurs vers, je les ai écrits depuis ue je suis prêtre, et, si j'ai l'avenir pour moi, je sens bien que 'irai vers une fécondité et une force croissantes. Sans Dieu, ou tout u moins sans le désir de Dieu, on ne poussera jamais un cri proond. »

Sa messe dite (et qu'est-ce que la messe, sinon un poème?) 'abbé Le Cardonnel allait dans les rues valentinoises, vers 'Esplanade ou les quais de la ville basse. Perdu dans ses êves intérieurs, il s'arrêtait pour noter un vers, ou bien, « entouré de quelques adolescents, devant le Rhône plein et tunultueux, il répétait, pour eux, de sa voix grave, lente et « d'argent fêlé » une invocation nouvelle ».

Parfois il s'acheminait, pour une plus longue promenade, vers Tournon où professait, au vieux lycée dont on vient de fêter le

quatrième centenaire et que Gabriel Faure célèbre magnifiquement dans un beau livre édité au « Pigeonnier », l'un des universitaires provinciaux les plus attachants, Joseph Parnin. Et dans toutes ces belles écoles rhodaniennes, à l'institution Notre-Dame où l'abbé Calmels faisait répéter aux élèves *la Fille de Roland*, où étudiait encore Mgr Pic, évêque de Valence, au vieux collège que visitait souvent le félibre Maurice Faure, à Tournon où le poète Louis Pize goûtait « l'enchantement » des classes de Joseph Parnin, Louis Le Cardonnel exaltait une foule de jeunes âmes.

A ses compagnons de promenades, il contait ses souvenirs littéraires, il évoquait l'aurore du Symbolisme. Ce serait bien qu'en cette année du Cinquantenaire, on perpétuât le souvenir de Louis Le Cardonnel à travers le buste qui, selon le vœu de M. Pierre Fervacque, aurait pour autel l'esplanade de Valence. On aimerait d'y redire, par une belle nuit :

O lune, maintenant baptisée et chrétienne

et d'entrevoir, qui s'entretiendrait avec Louis Le Cardonnel, la chère ombre de Jean-Marc Bernard, Dauphinois.

§

Est-ce parce que, sagesse d'un Louis Le Cardonnel, nous vous envions, qu'il n'est point possible de considérer certains biens de ce monde sans en mesurer la vanité? *Le Temps* a publié l'information que voici :

La couronne des rois d'Angleterre vient d'être transportée en grand secret de Londres à Glasgow et remise au joaillier de la cour, M. O'Connell. Celui-ci doit, en effet, élargir légèrement la couronne pour l'adapter à la tête d'Edouard VIII, nettoyer les pierres et remplacer celles qui ont perdu leur éclat. Le voyage de la couronne s'est fait en avion. Pour éviter le vol au-dessus de la mer, le pilote a pris la voie la plus longue et a même fait des détours pour éviter de voler au-dessus des lacs. En cas de chute de l'avion et d'incendie de l'appareil, on avait mis la couronne dans une caisse spéciale tout à fait incombustible. Le travail du joaillier ne sera pas terminé avant la fin du mois de novembre. Sa maison est naturellement surveillée constamment par des détectives armés.

Un maître point de départ, au demeurant, pour un de ces romans policiers comme il s'en écrit beaucoup. Mais cette information-ci, que **l'Echo de Paris** a publiée, ouvre plus en-

ɔre les portes à l'inspiration. Wells avait écrit *Place aux* *éants*. Eh! bien :

Un important congrès qui doit réunir les 56.000 nains du monde ntier, aura lieu prochainement à Budapest.

Il est organisé par un industriel hongrois, M. Jules Gout, qui n'est aut lui-même que de 86 centimètres. Cet industriel s'est proposé attirer l'attention des autorités de tous les continents sur l'existence les souffrances morales des petits hommes.

M. Gout est le créateur d'une entreprise qui ne travaille que pour s nains. Il fabrique des vêtements, des chaussures, des chapeaux, es chemises, etc., uniquement destinés à ses congénères, au nombre mille environ rien que dans la capitale magyar.

Le grand but de M. Gout est de créer une ville exclusivement estinée aux nains qui désirent faire société à part.

Interviewé, M. Gout a précisé :

— La compagnie des Goliath a sur les hommes petits un effet éprimant. C'est pourquoi la plupart d'entre nous souhaitons des aisons, des organisations techniques et hygiéniques, des écoles, es églises, des hôpitaux et une législature qui tiennent compte notre taille. Ainsi nous pourrons travailler et vivre sans humiation.

« Maintenant si les autres hommes voulaient mieux nous conaître, s'ils désiraient visiter notre ville, rien de plus facile qu'en ıyant un prix d'entrée. Cet argent servirait à augmenter les revenus notre nouvelle république : la république des nains. »

Les nains intelligents ne suivront pas M. Gout. L'existence, leurs yeux, n'est pas jeux de cirque. Une république des ains serait vouée à la faillite. En outre, quelle proie facile our les Goliath! Il faudrait compter, enfin, avec les querelles térieures : les nains ne sont pas tous d'égale taille, les nains t leurs géants — qui sont peut-être leurs véritables ennemis.

§

Comment ne serait-ce pas la guerre chez les nains, quand s grands donnent l'exemple? Ouvrez les journaux, il n'est estion que de tuer son prochain; tel peuple qu'on croyait aisé de par le rituel aliment des courses de taureaux, est armes; Caïn en a plus que jamais après Abel, et Abel, qui défend, le lui rend bien. Passer ses vacances du côté de ez Loti, ô Ramuntcho, c'est risquer qu'une bombe d'avion

tombe dans le bain. Francis de Miomandre, qui aviez trouvé le Paradis là-bas, avez-vous échappé à l'Enfer? Les nations font cercle, d'aucunes avec une furieuse envie d'entrer dans l'arène.

« On ne peut trouver nulle part des hommes assez forts et pourvus d'esprit assez large pour assurer la paix parmi toutes les nations. Personne ne semble à même de pouvoir empêcher la menace de guerre, de révolution et de désastre. »

Ainsi s'exprime le Dr Alexis Carrel. L'auteur de *l'Homme, cet inconnu,* a prononcé le 9 août, à Copenhague, à la séance du Congrès médical international, un discours que commente M. Gaëtan Sanvoisin dans **le Journal des Débats.** Notre confrère cite notamment ce propos, j'allais dire ce *slogan* :

« La fleur de l'humanité disparaît... »

Et encore :

Tel un troupeau de moutons effarés à l'approche du mauvais temps, toutes les nations civilisées se ruent à droite et à gauche, cherchant à se protéger contre la catastrophe qui vient.

L'essentiel est de ne pas la précipiter. Il pleut sur la route; il fait mauvais temps cette année.

§

Un lecteur me souffle :

— Citez-nous les grands reportages que les événements d'Espagne ont suscités. Il en est de passionnants.

Sans doute. Mais fort contradictoires. Et jamais la contradiction ne fut plus forte, d'un journal à un autre, voire d'une colonne à une autre. Dans un quotidien régional, je lis cette dépêche :

Madrid, 12 août.

Le ministère de l'intérieur communique que la journée d'hier a été tranquille. Les communications téléphoniques et télégraphiques sont toutes contrôlées maintenant par le gouvernement. L'approvisionnement de Madrid est parfait. Les rues, les promenades sont remplies de monde.

Et au-dessus, en manchette :

« L'inquiétude est grande à Madrid. »

§

L'auteur des *Bestiaires* discute dans **Paris-Soir** d'un vieux problème : « L'amitié sans amour est-elle chose anormale? » « Entre homme et femme », précise Montherlant.

Il arrive qu'à une époque troublée comme la nôtre on ait à mettre en sécurité des papiers de famille, à communiquer un important secret, etc. Un homme averti se confiera au premier venu, — oui, exactement : au premier passant rencontré dans la rue, — plutôt qu'à une femme qui l'aime. Il m'arriva, voici plusieurs années, en Afrique, de me dire que dans telles circonstances, je confierais mes manuscrits à une femme qui, depuis des années, me donnait toutes les preuves de l'amitié la plus dévouée.

Or :

Quelque temps passa, et cette femme laissa voir enfin le caractère passionné de son sentiment, qu'elle avait dissimulé jusqu'alors.

Aussi :

De ce moment, il ne fut plus question pour moi de lui rien confier; au contraire, comme je me félicitai de n'avoir pas donné suite à mon projet! Plus tard, je devais m'en féliciter bien plus encore.

En effet :

Un jour vint où celle que j'avais prise pour une amie, et qui n'était qu'une amoureuse, se retournant, me couvrit de crachats.

Ah! l'affreuse aventure!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le nouveau régime de l'Opéra-Comique. — Mort de Pierre-Octave Ferroud.

Les quotidiens, durant des semaines, ont tenu cet été la chronique de l'**Opéra-Comique.** Celle-ci, tout à l'image du répertoire, fut tantôt gaie, tantôt triste, et un moment même, on put redouter un dénouement tragique. La démission de M. Gheusi n'a surpris personne; ce qui étonna tout le monde c'est que cette conclusion inévitable et logique ait tant tardé et c'est que les « pouvoirs publics » aient, eux, retardé si longtemps leur intervention pour régler cette affaire qu'eux seuls pouvaient terminer. On sait l'épilogue : M. Jacques Rouché

est maintenant « à titre de mission temporaire », directeur général des Théâtres Lyriques Nationaux, et chargé de l'étude « de toutes les mesures en vue d'assurer leur réorganisation ». Un second décret nommait M. Antoine Mariotte administrateur général de la seconde scène lyrique, et lui adjoignait un comité consultatif composé de douze musiciens, MM. G. Auric, G. Charpentier, R. Hahn, A. Honegger, J. Ibert, Ch. Koechlin, D. Lazarus, D. Milhaud, M. d'Ollone, G. Pierné, A. Roussel, M. Mariotte lui-même étant membre dudit comité qu'il présidera.

Une note, publiée en même temps que ces arrêtés, précisait l'intention du ministre, désireux de « grouper autour des maîtres de la musique classique, les jeunes maîtres de la musique moderne », et indiquait que ces mesures ne constituaient qu'une première étape dans l'œuvre de réorganisation des théâtres nationaux, « consécutive au vote des crédits récemment votés par le Parlement ».

Des mesures de cette sorte — quelque louables qu'en soient les intentions — ne valent que si l'on en confie l'exécution à des hommes compétents et pleins de bonne volonté. Félicitons le ministre — et félicitons-nous — des choix qu'il a faits. Encore que la liste des douze prête à discussion (certaines omissions semblent mal compensées par certaines présences, mais somme toute le choix, pour les trois quarts des noms, est excellent, proportion à laquelle on n'est point habitué, il faut le reconnaître), le comité ne pourra que constater une vérité d'évidence et proposer au ministre la seule solution logique. L'Opéra-Comique dans les conditions actuelles est un théâtre inexploitable. Il l'est pour plusieurs raisons, dont les unes tiennent aux locaux, les autres, d'ordre plus général, ne sont que les conséquences, particulièrement dures pour ce théâtre, de la crise dont souffre actuellement « l'industrie » du spectacle.

L'Opéra-Comique devrait quitter la salle Favart pour n'y jamais revenir. Moderniser cette scène, construite d'une manière absurde, sans dégagements, sans fosse d'orchestre suffisante, cette salle étriquée, mal commode, où plus du tiers des spectateurs risque un torticolis pour apercevoir le plateau, coûterait certainement beaucoup plus cher que de ra-

heter le Théâtre des Champs-Elysées, un des plus beaux du
nonde et des mieux agencés, et qui, présentement, tombe
loucement en ruines. L'opération est, semble-t-il, aisée,
quelles que soient les prétentions des propriétaires. L'objec-
ion faite il y a vingt ans n'est plus valable : la foule a pris
'habitude de se porter vers les Champs-Elysées, et l'avenue
Montaigne qui paraissait avant la guerre fort loin du centre
st maintenant moins excentrique que le Gymnase, la Porte
Saint-Martin ou le Châtelet. En tous cas le snobisme, en
natière théâtrale est un élément point négligeable, et je crois
lifficile de ramener le public en une salle dont il n'a que
rop bien pris l'habitude de se détourner.

Autre chose : il est certain que les charges nouvelles, con-
équence des lois sur le travail et les salaires, rendent la
ubvention, même augmentée comme elle vient de l'être,
nsuffisante. Dans un récent article du *Ménestrel,* publié avant
e dénouement de la crise, M. Paul Bertrand dénonçait le
nal avec netteté et montrait non moins clairement le seul
emède : « Avec quelque directeur que ce soit, disait-il,
'Opéra-Comique n'est pas viable avec son statut actuel...
Le régime de la simple subvention, comportant comme con-
re-partie un cahier des charges inapplicables, condamne
e directeur au mécénat, ou, en cas d'impossibilité, aux expé-
ients générateurs de catastrophes. » Depuis plusieurs années,
'Opéra-Comique a vécu sous le régime des expédients, et ils
nt produit, finalement, la catastrophe. Un tel régime n'est
oint digne d'un pays comme la France. Quiconque ne ferme
as les yeux volontairement et compare ce qui se passe dans
'importe quel autre pays avec ce que nous voyons (et enten-
ons!) ici, éprouve un sentiment de honte. Certaines repré-
entations de l'Opéra-Comique, l'année dernière, auraient
té sifflées par le public de n'importe quel théâtre de pro-
ince. La cause de ces défaillances est principalement le
nanque de répétitions, l'insuffisance de travail, c'est-à-dire
es économies faites sur des chapitres qui, sous aucun pré-
exte, ne devraient être diminués. Mieux vaudrait un per-
onnel beaucoup moins nombreux (je sais bien que c'est là
ncore un point délicat), mais astreint à un travail sérieux et
nieux rémunéré. Quoi qu'il en soit, M. Paul Bertrand a mille

fois raison de conclure ainsi l'article que je citais tout à l'heure : « La seule solution, si l'on veut éviter la fermeture de l'Opéra-Comique, consiste en sa transformation, soit en un véritable théâtre d'Etat, soit, ce qui revient à peu près au même, en un théâtre en régie dont l'Etat assurera intégralement le budget, *sans compter sur les recettes*, théâtre possédant une troupe et un personnel stables, ayant à sa tête un intendant ou administrateur de valeur éprouvée, comportant une direction artistique éclairée et éclectique, aussi affranchie de l'esprit de routine que des partis-pris de chapelle et attachant une importance primordiale aux deux questions connexes de la présentation et de la mise en scène. C'est ainsi que l'art lyrique a pu continuer à rayonner en Allemagne et en Italie; c'est ainsi que la Russie lui assure à son tour un prodigieux essor. Alors, au lieu de solliciter, avec des prix de places beaucoup trop élevés, avec des interprétations de hasard et des présentations sordides la présence d'une clientèle à peu près disparue, l'Opéra-Comique contribuera à éveiller à l'art lyrique la masse innombrable des auditeurs populaires... » Rien de plus juste, rien de moins hasardeux que ces conclusions d'un homme mieux placé que quiconque pour donner un avis motivé. Il semble que le Ministre ait partagé ces vues, puisque le supplément de subvention, d'une part, et la nomination d'un Directeur général, d'un Administrateur et d'un comité de gestion, d'autre part, ressemblent fort au régime proposé par M. Paul Bertrand. Mais une mesure complémentaire doit être prise, et c'est de donner à ce régime, jusqu'à nouvel ordre provisoire, un caractère définitif en l'améliorant encore, en définissant avec netteté les pouvoirs et les attributions de chacun afin d'éviter tout conflit, et puis en faisant admettre une vérité qu'on n'a jamais voulu reconnaître; la musique a droit à la vie comme la peinture et la sculpture; elle fait, au même degré que les autres arts, partie du patrimoine intellectuel d'une nation. Il est aussi absurde de prétendre que l'Opéra et l'Opéra-Comique doivent « faire leurs frais » qu'il le serait d'exiger du Louvre et du Luxembourg ou de la Bibliothèque Nationale que ces institutions équilibrent leur budget en ne leur donnant qu'une subvention fort maigre, et récupérée bien au delà

l'une manière hypocrite sous forme d'impôts, taxes, droits les pauvres, etc. Un théâtre lyrique national est un véritable nusée, où l'on conserve des chefs-d'œuvre aussi respectables, ussi utiles à la formation intellectuelle d'une élite que la Vénus de Milo et la Joconde. Exige-t-on du directeur des Musées Nationaux qu'il soit un mécène, comme on l'exige lu directeur de l'Opéra?

On croirait qu'il suffit d'un peu de bon sens pour répondre cette question. Il faut croire que non puisqu'elle est posée lepuis si longtemps et que ce n'est que d'hier qu'un progrès été fait vers sa solution.

§

La mort de **Pierre-Octave Ferroud,** victime d'un accident l'automobile en Hongrie, le 17 août, cause une irréparable erte à la musique française. A peine âgé de trente-six ans, Ferroud laisse des œuvres qui comptent parmi les plus origiales de ce temps. Je me propose de leur consacrer une prohaine chronique et de mieux marquer que je ne le pourrais aire aujourd'hui les traits de cette figure que nous aurons ant de regret de ne plus voir parmi nous.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Portrait avec modèle. A propos d'un livre d'André Suarès (1). — Ce qui surprend le plus chez cet homme prodiieux, surgi d'un tableau de Vélasquez, ce sont, avec l'abonlance intacte du cœur, ses réflexes de jeune homme. Car ette pâleur, encadrée par des cheveux de Christ andalou, ette mouche, ces doigts d'ivoire pianotant sur l'Invisible, ien n'arrive à le vieillir. Il a des indignations qui flambent t, brusquement, le tour espiègle d'un Fantasio qui aurait eaucoup fréquenté les êtres ailés de Shakespeare, dont le ire devient musique. Au milieu d'un andante verbal où sa olère retrouve des accents de la Bible pour flétrir la Bêtise u front de taureau, un soudain scherzo d'allégresse le déivre et soulage son démon.

— On a fait de moi je ne sais quel bonhomme chagrin et

(1) *Portraits sans modèle.* Paris, Grasset, 1935.

morose, me disait-il un jour. Vous témoignerez de la vérité, Calderon.

Si l'éloignement dans l'espace correspond assez bien à la distance où la postérité est placée pour juger équitablement un grand esprit, c'est à nous, ses amis étrangers, que reviendra l'honneur d'examiner en public ce cas étrange, un des plus singuliers de la littérature française de tous les temps. Ajournons avec un peu de lâcheté cette enquête pénible, car toutes les vérités n'y seraient pas bonnes à dire, et bornons-nous à dessiner à l'emporte-pièce la silhouette de cet hidalgo des lettres.

Aujourd'hui, il nous semble entré en littérature comme on entre en religion et c'est bien notre saint, pourvu que dans ce mot, élargi exprès, soient inclus le péché de l'orgueil et les délices de la connaissance enivrée. Mais il faudrait l'avoir connu quand il avait vingt ans. Nous le devinons alors impétueux et clairvoyant comme le jeune Gœthe dont il a si bien modelé le portrait, voulant tout entreprendre et tout comprendre, l'âme en tumulte et comme offensée parce que l'action diminue en somme les possibilités infinies que le rêve propose au jeune désir. « Au commencement, c'était l'action », dit le Faust, et tout est action pour une jeunesse à quarante degrés. Aussi les « artistes de l'acte » dont Napoléon reste le modèle semblent hanter, de Stendhal à Suarès, la littérature française d'un siècle, et Balzac n'exprime guère un état d'esprit individuel lorsqu'il affirme dans son cahier de cuisine, répétant sans le savoir un mot de Cervantès, qu'il était né pour écrire ce que l'*Autre* aurait accompli. (L'autre, pour Cervantès, c'était don Quichotte.)

De quoi s'agit-il en somme? De vivre sans ambages et jusqu'à la brûlure, sans ignorer ni redouter la double moisson de joie et de douleur qu'une existence pleine comporte. Tout le reste compte moins, y compris la littérature. « On fait l'œuvre quand on renonce à la vie », écrit Suarès. « Vivre d'abord et, s'il se peut, le chef-d'œuvre ensuite. » Le même état d'enivrement vital, nous le retrouverions dans toute une école qui va de Henri Beyle à Montherlant et à Malraux. (Tel héros d'André Gide n'est-il pas aussi un Napoléon dévoyé?)

Cet hymne que l'intelligence adresse à la volonté, nul ne 'a, je crois, chanté en France avec plus de brio que Suarès ı travers son œuvre, exploration perpétuelle des grandes ìmes du passé dont nous sommes tributaires. C'est l'homme qui l'intéresse et la nature beaucoup moins. Cet admirable paysagiste des mollesses d'Italie a pourtant écrit ce vers de prose où toute l'âme de Racine est incluse : « Les sites les plus beaux ne sont faits que de nous. »

Oui, ce sont les cinq actes de la grande tragédie de vivre qui seuls comptent pour lui. Son chevalet est installé devant es héros aux prises avec une destinée plus redoutable que 'ancienne, puisque nous l'avons désaffectée pour la chercher en nous-mêmes. L'écrivain qui dédia son *Napoléon* « à la vraie grandeur, à Dieu dans l'homme », ajoute ailleurs : « Tout notre drame est en Dieu comme Dostoïewski e savait déjà. Dieu, c'est à savoir si réellement nous sommes réels dans quelque chose. » Volontiers, Hamlet ou Sigismond, égarés dans un cimetière ou dans les oubliettes d'un château espagnol, tiendraient des propos pareils, pris de cette angoisse soudaine que, la vie étant un songe, l'action ne soit aussi que l'ombre agitée du cauchemar. Mais il s'agit d'abord de venger son père ou de reconquérir son rang, ou mieux encore, de ne pas y penser, laissant agir les jeunes muscles sans calculer leur bondissement.

On se jette à la vie comme on fait le grand plongeon. Ceux qui ont rompu le cercle magique, ces héros de l'acte, Suarès es admire, condottieri ou conquistadores qui ne coupaient pas les cheveux en quatre, mais tout au plus le nœud gordien.

Toute sa vie semble hantée par ces volontaires de jadis, t c'est à la volonté qu'il rend hommage lorsqu'il prépare n essai sur Fernand Cortez, le conquistador typique, ou qu'il adopte pour lui-même ce nom décrié de condottiere.

Un homme que la vie a déçu va transporter sur le plan e l'art cette combustion intérieure, ce tragique besoin 'agir qu'un Loyola peut transformer en mystique et en chevalerie de Dieu. « On n'est dans la nature que pour en sortir », écrit Suarès. « L'art n'est pas une imitation, mais une onquête. » Est-ce là une excuse intime, ou la littérature

peut-elle constituer un exutoire naturel pour les ardents? Ici, Suarès nous dira que la pensée est l'action la plus nette du monde. C'est un peu la consolation de Gœthe lorsqu'il découvre que la poésie est une évasion de la nécessité et le seul parage de l'infini où nous pouvons être libres.

Soyons-le résolument dans un univers créé à notre image comme ces pays de Baudelaire régis par l'ordre et adoucis par la calme beauté. Suarès y trouverait là un compagnon qui me semble lui ressembler étonnamment. C'est un soldat qui a perdu un bras. Blessé par la vie, mais non pas vaincu par les Turcs, à l'âge où le souvenir et le rêve se rejoignent dans un complexe de mélancolie, celui-ci infusera son souffle vital à un Chevalier de la déraison qui voudrait réparer l'œuvre de Dieu, corriger l'injustice immanente. Comme Cervantès, Suarès a souffert du désordre et de l'injustice d'un univers où le mal ne peut pas être sur le plan divin. Leur charité à tous les deux me semble d'abord une foi et une espérance. C'est un signe inéquivoque de grandeur que ces mutilés du rêve ou de la vie n'aient jamais l'amertume d'un Schopenhauer ou, du moins, la frivolité railleuse de l'auteur des *Dialogues philosophiques*, qui s'amuse à imaginer une divinité goguenarde jouant avec la peine des hommes sur l'échiquier d'Omar Kheyyam.

Ici-bas, toute injustice est à réparer, tout est à refaire si nous le désirons et la vie commence chaque matin. Aussi, quand l'occasion se présente de réparer un *desafuero*, Suarès a splendidement la réaction du Chevalier de la Triste Figure. Lorsqu'en 1920 je revins de Fiume pour lire dans la presse française des articles d'une incompréhension navrante ou d'une misérable ingratitude, voici dans une revue un article de Suarès sur d'Annunzio qui remet tout en place. Si Unamuno est exilé aux îles Canaries par le dictateur espagnol, voici la lettre véhémente de Suarès où il me demande comment organiser ensemble une campagne, une protestation des hommes libres. Générosité, ferveur immédiate du croisé toujours prêt à partir. Toujours cette âme transparente rend le son du cristal.

§

Ces portraits de Suarès semblent un peu le sien propre et tous les grands portraitistes en sont là. Avec le songe, le passé est une contrée ouverte à nos incertitudes, où nous pouvons nous reconnaître dans telle ou telle image abolie. Ces âmes de jadis sont pour lui des avenues de son esprit, des routes où il aurait pu s'engager *cuando Dios queria,* comme disent les Espagnols, quand Dieu le voulait.

Il semble le vouloir de moins en moins et c'est à cela peut-être que nous devons le paradoxe d'un grand vivant qui a surtout vécu avec des fantômes. Nulle compagnie n'est plus pure, car les esprits désincarnés des hommes illustres ont dépouillé, avec leur corps, les scories ou les fanges de toute statue mortelle: dans le paradis de notre amour, Dostoïewski n'aura plus à fréquenter les tripots ou à rechercher les petites filles, Poe n'aura guère besoin d'alcool, Baudelaire est délivré à jamais de son ricanement dans la transfiguration de l'art et de la mort. « Portraits sans modèle », intitule Suarès son dernier livre, mais son œuvre entière n'est-elle pas une collection de portraits? Les grands morts sont pour lui ses pairs et ses juges. C'est à eux seuls qu'il doit rendre compte de sa journée dans cet examen de conscience, ce recueillement de minuit où l'auteur des *Fleurs du Mal* excellait.

On imagine leur dialogue silencieux, à lire ces pages dont le ton change comme l'homme et va de la gavotte légère qui est sa « Manon » au coup d'archet où la prose se délivre de toute gravitation terrestre. Cela correspond dans les tableaux des anciens maîtres à l'instant même où l'archange s'évade et quitte la terre parmi l'étonnement des guitaristes.

Tout est musique pour ce musicien verbal qui aurait pu opter, comme Rousseau, pour un art voisin. Le cas est assez rare, l'orchestration des mots ayant d'autres secrets qu'une symphonie. Il a vécu entre son piano et les œuvres des maîtres dont il délivre l'harmonie inscrite en livres ou en partitions et qu'il continue filialement. « Jean-Sébastien est un ami sûr », me dit-il parfois en souriant lorsque le souvenir de Bach revient dans une causerie.

Tous, de Virgile à Wagner, de Beethoven à Baudelaire,

lui tiennent compagnie et sont l'ornement d'une solitude qui s'est choisie elle-même. « Il a compris, dira-t-il de Léonard, que la solitude est la seule rébellion sans péché. » Pourquoi est-il question de se révolter et avec quelle ombre intime a-t-il lutté, ce rebelle?

En marge de son siècle, qui n'est pas toujours d'accord avec lui, — et c'est son siècle qui a tort, — il n'a pas sacrifié aux succès faciles et substantiels ce devoir farouche d'être lui-même. Qui de nous a jamais été plus d'accord avec son âme, ce qui ne veut pas dire en paix avec elle? Loin des parades et des foules, condamné par lui-même au pire exil qui est volontaire, il est pour quelques-uns d'entre nous le témoignage de la grandeur et la certitude vivante que l'écrivain peut ne pas être ce paon décoré et cet âne chargé de fausses reliques dont le spectacle nous afflige souvent. Aurait-il dû quitter sa retraite voulue dans l'intérêt même de son rayonnement spirituel, a-t-il un jour imprudemment brûlé ses navires comme Fernand Cortez, son héros?

C'est dans un livre et non pas dans ces pages hâtives qu'il faudrait essayer d'interpréter la grandeur de cette âme aux prises avec son âpre destin.

VENTURA GARCIA CALDERON.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Un précurseur des Groupements sanguins : Vacher de Lapouge. — Vacher de Lapouge est mort en février dernier. Nos contemporains immédiats ignorent presque tous son nom. C'est regrettable, car il a été un des plus grands anthropologues de ce temps et un précurseur étonnant pour certaines parties d'une des sciences qu'il a cultivées, car il ne s'est pas occupé seulement d'anthropologie et d'anthroposociologie, mais aussi d'entomologie. On a dit que son caractère avait nui à sa science ou tout au moins à la diffusion de ses idées. Sans doute, mais ce n'est pas à la louange des Français, car, ce qu'ils craignent le plus dans tous les ordres d'idées, c'est l'homme de « caractère ». De cet homme de caractère, on fait volontiers l'homme de « mauvais caractère ». Mais l'homme de « caractère » qui se trouve en face des caractères veules de notre époque est bien forcé d'en être si

contrarié qu'il en prend de l'humeur. Et c'est cette humeur que l'on qualifie de mauvais caractère, ce qui dispense de faire quelque effort que ce soit pour essayer de comprendre ce « caractère ».

Vacher de Lapouge se rapproche de Linné pour déterminer l' « Homo Europaeus », qui possède trois caractères principaux: physique, psychologique et social. Dans les pages qu'il consacre à l'anatomie et à la physiologie de cet Europaeus, il remarque que nos hôpitaux n'ont pas encore pris l'habitude de relever les caractères anthropologiques de leurs clients et d'établir des statistiques de maladies par race. Et, de fait, le travail a été amorcé pour les colonies et pas du tout pour lés pays européens.

L' « Aryen » de Vacher de Lapouge fourmille de remarques justes, et parmi celles-là il en est une qui concerne les crânes pathologiques. Avait-il prévu aussi qu'un de nos anthropologues les plus amis de la publicité nous présenterait des facies d'hérédos en leur donnant un de ses fameux noms de races? Les anthropologues devraient apprendre la pathologie aussi bien que la géographie, et non seulement la géographie actuelle, mais aussi et surtout celle des temps les plus reculés.

L'étude des fonds marins a été très heureusement utilisée par Vacher de Lapouge, pour expliquer les migrations et la présence souvent surprenante de vestiges disparates d'avec la faune et la flore de nos pays. Actuellement, cette étude des fonds marins est plutôt combattue par les naturalistes qui se fient davantage à l'étude des coquillages fossiles. Mais nous préférons la méthode de Vacher de Lapouge parce que nous avons été personnellement à même d'observer en Europe les modifications du littoral maritime dans la mer du Nord et par là de comprendre comment la terre de Latham a disparu petit à petit dans les flots et obligé ses habitants (les diverses familles aryennes) à descendre vers le centre et le sud de l'Europe. Un travail récent de Le Danois sur les migrations des saumons a montré que les fonds de la mer du Nord étaient encore parcourus par le lit des fleuves et des rivières qui circulent actuellement en Europe. Le Rhin et tous ses affluents se prolongent par une vallée

au fond de la mer, vallée qui ne prend fin qu'au nord de l'Ecosse. La configuration du fond de la mer montre ce qu'était celle de la terre, il y a six mille ou huit mille ans : les Aryens et les Gaulois ont fait comme les saumons au fur et à mesure que la terre de Latham s'effondrait; ils ont remonté le cours des fleuves et des rivières et ce cours les a conduits dans la future Germanie et dans la future Gaule. Ne pas oublier que le phénomène s'est accompli lentement et que la migration des hommes a demandé plusieurs milliers d'années.

Il en est de même pour les fonds méditerranéens dont le relevé a été fait par Cassas. Ce relevé met en évidence les jonctions énormes qui existaient entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe, jonctions qui ont permis le mélange des races. A la place de la Méditerranée actuelle, il y avait simplement quatre grands lacs. Vacher de Lapouge a très bien compris le mécanisme de ces migrations et l'on n'en tient pas assez compte aujourd'hui.

Cet esprit original avait également pressenti ce que nous avons appelé l'alternance entre les brachycéphales et les dolichocéphales et n'avait pas manqué non plus de s'appuyer sur la philologie pour repérer la géographie des peuples ou des races des temps les plus anciens.

Original jusqu'au point de semer des galéjades comme celle-ci dans son œuvre : « Un des roitelets chananéens dont on a retrouvé les lettres à Telle-El-Amarna s'appelait Lapaja. L'assourdissement graduel de la voyelle médiane donne facilement Lapoge, puis Lapouge. Il serait peut-être imprudent d'en conclure que ce livre (l'*Aryen*) est l'œuvre d'un principicule contemporain d'Aménophis III). » Et cette galéjade n'est qu'une des galéjades mineures de Vacher de Lapouge. On en cite d'énormes.

Mais la grande originalité de Lapouge, celle que nous voulons signaler ici, réside, au point de vue scientifique, dans sa prescience des groupements sanguins. Tout comme les sérologues de 1936, Vacher de Lapouge est tourmenté par l'idée de « sang ». Il ne connaît pas la sérologie, mais il est conduit par ses propres considérations sur les crânes à parler du sang et d'un dosage général des sangs.

Elle [la proportion] est assez facile pour les pays où la population ne comprend guère que les éléments dolicho-blond et brachycéphale. Si l'on regarde comme européens les sujets au dessous de 76, branchycéphales ceux au-dessus de 86 et métis les intermédiaires, on arrive par un calcul très simple au dosage général des sangs. Il faut, pour les autres pays, déduire à l'actif des races méditerranéennes une portion du quantum de sang dolichocéphale. D'autre part, le dosage total ne donne pas la proportion de sang dépourvu d'alliage. Il faut procéder à une seconde opération, en calculant, d'après les statistiques anthropologiques, le pourcentage des individus réunissant tous les caractères. On arrive ainsi à connaître deux quantités, celle de sang Europæus total, celle d'individus de type pur.

Et il donne à cet endroit un tableau statistique de cette proportion de sang pour différentes nations avec la proportion correspondante de types Europaeus.

La corrélation entre les crânes et les sangs est quelque chose de si naturel que même un esprit aussi prévenu que Vacher de Lapouge en faveur d'une théorie préconçue (Aryanisme) la découvre spontanément. Grâce à la connaissance des groupements sanguins nous avons pu la démontrer, d'une part, par le calcul des probabilités, d'autre part par la correspondance géographique des groupements sanguins et des crânes dans certaines régions du bassin de la Méditerranée (cf : *Les peuples du Caucase*, *L'Anthropologie*, n°s 1-2-3-4, 1936 Masson et Cie, éditeurs).

Jusqu'à la fin de son livre, Vacher de Lapouge est poursuivi par cette idée de sang, et d'autant plus qu'il prévoit aussi l'intervention de l'hérédité, sans toutefois connaître les lois de Mendel qui passèrent inaperçues pour lui aussi bien que pour ses contemporains. Mais parmi les conclusions de son livre, on trouve celle-ci :

Le sang que l'on apporte dans ses veines en naissant, on le garde toute sa vie. L'individu est écrasé par sa race et n'est rien. La race, la nation, sont tout.

Dans cette conclusion, nous trouvons la fixité aujourd'hui démontrée du groupe sanguin individuel, qui reste le même depuis la naissance jusqu'à la mort, quels que soient les incidents de la vie, la fixité du groupement sanguin pour la

race, et au total l'assimilation de la race et de la nation. Cette affirmation aurait fait bondir ses contemporains s'ils l'avaient lue et fera bondir les nôtres s'ils la lisent. Mais Vacher de Lapouge, qui savait la psychologie aussi bien que l'anthropologie, a vu très nettement qu'il était impossible de séparer d'une manière absolue la race de la nation. Aussi écrivait-il :

Or, ce feutrage infini des parentés, que l'œuvre de générations a fait, ne s'est guère étendu dans l'espace en dehors de certaines limites. L'apparentage est très intense entre individus du même pays, moindre hors de la province, et très faible avec les étrangers. Les barrières politiques, de plus en plus élevées jusqu'à la frontière de la nation, ont empêché les liens de s'établir.

Et quelques lignes plus loin il ajoute :

Entre tous ces êtres unis, de près ou de loin, par le sang, la communauté des conditions historiques d'évolution a établi des sélections convergentes.

Ce n'est donc pas s'avancer trop que de dire que Vacher de Lapouge a été un précurseur en ce qui concerne les groupements sanguins. En cela, il ne faisait d'ailleurs que suivre les idées populaires. On sait que c'est de la thérapeutique populaire par les plantes qu'est venue la thérapeutique des alcaloïdes. La sagesse empirique a précédé la science chimique. Dans l'esprit des peuples, la voix du sang n'est pas un mythe et les locutions populaires tout comme les coutumes en sont une preuve. Pourquoi refuser aux groupements sanguins la valeur considérable qu'ils auront désormais en anthropologie? Leur refuser cette valeur, c'est ne pas connaître la question des groupements sanguins.

Le fondateur de l'anthropo-sociologie avait clairement vu aussi l'importance de la psychologie des races et il écrivait :

La psychologie de race est le facteur fondamental de l'évolution historique, et l'évolution historique, facteur de sélections qui modifient lentement la psychologie de race.

On a beaucoup critiqué Gobineau ces derniers temps. Nous n'aurons pas l'indiscrétion de demander à ceux qui le critiquent, vertement d'ailleurs, s'ils ont lu ses deux volumes sur l'*Inégalité des races;* ce serait peut-être les mettre dans

un cruel embarras. Il en va de même d'ailleurs de beaucoup de gens qui parlent de Karl Marx. Combien de gens se doutent de l'immense développement de son œuvre et de la difficulté de sa lecture! Mais nous savons, par expérience personnelle, que beaucoup de gens parlent et écrivent de livres qu'ils n'ont jamais lus ou qu'ils ont simplement feuilletés à la légère. Vacher de Lapouge avait lu Gobineau et se séparait de lui sur un point très important en ce qu'il reconnaissait, comme nous l'avons dit plus haut, toute l'importance des migrations. Il dit en propres termes :

Gobineau pensait que la stratification sociale avait pour origine des faits militaires, invasion, conquête, assujettissement des vaincus. Cette idée se retrouve dans les écrits de Broca. Nous avons vu tout à l'heure, dans le cas particulier des Germains établis en Gaule, que Livi ne l'avait pas abandonnée, et je sais que beaucoup de bons esprits lui accordent encore un certain crédit. En réalité, la stratification actuelle n'a rien à voir avec la conquête barbare. Les phénomènes de dissociation, de capillarité, nous expliquent d'une manière suffisante l'état actuel des choses.

Et, en effet, il y a aussi l'immigration par osmose.

Ce qui demeure incompréhensible dans l'œuvre de Vacher de Lapouge, c'est son idée de la supériorité absolue des dolichocéphales sur les brachycéphales, idée qui l'entraîne à attribuer aux seuls dolichos l'aptitude au commandement et à l'organisation. En dépit de ses très savantes dissertations sur la naissance d'Homo Europaeus, l'origine de cette conception demeure obscure et, comme elle est posée en principe dès le début, cela fausse tout l'ouvrage.

Ce que nous avons voulu montrer ici, c'est simplement que cet esprit hardi, ce grand chercheur et, pour tout dire d'un mot, ce grand savant, n'avait pas manqué de voir toute l'importance qu'il fallait donner à la notion de sang en anthropologie. Par là, il a non seulement créé l'anthroposociologie, mais aussi prévu l'anthropo-biologie.

Dr RENÉ MARTIAL.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

La Vie de Carl von Ossietzki. — Né le 2 octobre 1887 à Hambourg, vieille cité hanséatique, république même dans

l'empire des Hohenzollern, Carl von Ossietzky a grandi à l'ombre d'une tradition qui, jusqu'à l'avènement d'Hitler, conservait fièrement le culte des séculaires libertés. Toute la ville, si grande qu'elle soit, n'est qu'une annexe du port, le plus grand de l'Allemagne, qui s'ouvre vers des horizons infinis. Ici, pas de roitelets, pas de cours, pas de « junker », pas de pangermanisme. Les sénateurs de la petite république eux-mêmes étaient des libéraux, qui ne concevaient la grandeur et l'avenir prospère de leur patrie que dans la paix. Si ces idées ont succombé dans la guerre et, plus encore, dans les années troubles qui la suivirent; si, aujourd'hui, elles semblent surannées, même à une grande partie des Hambourgeois, Carl von Ossietzky leur est resté fidèle. Il n'a pas changé, il n'a pas cessé de lutter pour les biens spirituels qu'ont possédés tant de générations. C'est la seule raison de son internement dans les geôles du Troisième Reich.

De quoi l'accuse-t-on?

A cette question, sa vie répond pour lui.

Il a vingt-trois ans lorsque, en 1910, ses premiers travaux littéraires paraissent, comme il convient à un bon Hambourgeois, dans une revue démocrate, le *Maerz*, dont le nom rappelle les journées de mars 1848, la seule révolution de l'Allemagne jusqu'à 1918.

Trois ans plus tard, il est en pleine bagarre, prenant part à la bataille que tous les esprits avancés de l'Allemagne livrent, à propos de l'affaire de Saverne, au militarisme prussien.

Et déjà, on peut répondre aux deux accusations qui accompagneront sa vie de publiciste d'abord, son calvaire de martyr ensuite : qu'il est traître à sa patrie et bolcheviste.

Il fut, en effet, en 1931, condamné à dix-huit mois de prison par la Cour suprême du Reich, du chef de trahison envers la patrie. Son crime fut constitué par le fait que la *Weltbuehne*, sous sa direction, avait publié un article sur les armements secrets du Reich. Ces armements étaient, d'ailleurs, en contradiction avec le traité de Versailles qui, d'après la propre constitution de la république, faisait partie de ses lois. Et, à part le côté juridique, peut-on appeler traître un

homme qui n'a point dérobé de secrets d'Etat, mais qui, journaliste, publie simplement un article d'autrui?

Ossietzky fut condamné à deux ans de prison avant l'avènement d'Hitler, mais dans un climat politique qui était déjà celui des nazis. En vérité, il n'avait agi qu'en bon patriote, convaincu que la campagne contre les armements secrets était aussi salutaire à son pays que, dix-sept ans plus tôt, la lutte contre les officiers prussiens lors de leurs excès à Saverne.

Quant à la deuxième accusation, celle de bolchévisme, on pourrait simplement affirmer, — ce que du reste, personne n'a jamais contesté, — qu'il n'était pas membre du parti communiste. Mais la question de savoir quelle était sa place dans la vie politique allemande est plus complexe. Pour y répondre, il faudrait refaire toute l'histoire de l'après-guerre d'outre-Rhin. Le mieux sera, cependant, de suivre au fil des années les péripéties de sa biographie.

Les premières passes d'armes du jeune écrivain sont interrompues par la guerre. Après quatre ans, passés dans l'infanterie, il rentre, à peine transformé. Ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu n'a que confirmé les convictions de son adolescence. Désormais, elles sont inébranlables. Quand, en 1931, le juge d'instruction lui demandera ce qu'il a fait pendant la guerre, il répondra : « Je suis contre la guerre. Si j'ai fait ce que vous nommez mon devoir, cela n'a aucune importance pour ma ligne de conduite de citoyen. »

Cet ancien combattant fonde, à peine revenu, un hebdomadaire pacifiste et devient vite le chef du mouvement contre la guerre à Hambourg. Déjà, à Berlin, il est remarqué. Dès 1919, il devient secrétaire de la Société allemande pour la paix dans la capitale.

Un an plus tard, il est rédacteur à la *Berliner Volskzeitung,* vieux journal démocrate, d'où, en 1924, il passe à la revue *Das Tagebuch*. Mais il ne se contente pas d'accompagner la politique extérieure par ses commentaires, ses attaques, ses polémiques, de plus en plus retentissantes. Il veut agir non seulement par la plume, mais par des moyens plus efficaces. Il est parmi les organisateurs du mouvement « Guerre à la guerre » ; il est avec les idéalistes, déjà quelque

peu dispersés, qui fondent le parti allemand de la république, lequel doit remplacer le parti démocrate vieillissant. Il est partout sur la brèche où on lutte pour ranimer l'esprit républicain et pour pousser l'Allemagne sur le chemin qui mène enfin à Locarno et à la S. D. N.

Ossietzky a quarante ans, quand, en 1927, il est nommé directeur de la revue *Die Weltbuehne.* Cet hebdomadaire qui, à l'origine, ne s'occupait que de théâtre, est devenu, après la guerre, le centre de tous ceux qui combattent la stérilité de la république weimarienne. En la dirigeant, Ossietzky donnera désormais toute sa mesure. Le parti allemand de la république n'existe plus. Ossietzky est seul, il n'est inféodé à aucun parti, aucun groupe, il n'a que l'aide assez passive de ses lecteurs. Lutteur farouche, ne suivant que sa conscience, il est aussitôt à l'avant-garde de toutes les batailles qui émeuvent l'Allemagne pendant ces années où la république agonise. Qu'il s'agisse de dénoncer les agissements de la Reichswehr noire ou de défendre un confrère injustement congédié par son éditeur, de découvrir les assassinats de la Sainte-Vehme ou d'attaquer les réarmements secrets, il est là. C'est la *Weltbuehne*, petite revue de quarante-huit pages, qui, à peu près seule, mène le combat aussi bien contre les ennemis déclarés de la république que contre ses amis aveugles; les articles que son directeur, ces années durant, a écrits ou publiés, paraissent aujourd'hui des prophéties.

Il n'était pas bolcheviste. Il s'adressait surtout aux intellectuels qui, d'ailleurs, formaient le public de la *Weltbuehne.* Mais il est vrai qu'il partait de conceptions qui, toutes, étaient à l'opposé des idées des nazis.

Frêle, nerveux, physiquement plutôt faible, Ossietzky se donnait entièrement à son œuvre. Il ne sortait pas; les cigarettes, le café, étaient tous ses vices; ses forces, il les dépensait en travaillant, toujours modeste, sans vantardise, sans autre ambition que de combattre pour son idéal. Et quand, en 1931, l'heure sonna où il dut payer ses convictions par sa propre personne, il ne recula point.

Ses amis lui conseillaient de s'enfuir à l'étranger. Les pouvoirs publics eux-mêmes ne l'arrêtaient pas et lui laissaient,

contre toute habitude, son passeport. Il affronta tranquillement la grave accusation de trahison envers la patrie, convaincu qu'il fallait donner l'exemple.

Il alla, avec la même tranquillité d'âme, en prison. Condamné à dix-huit mois, il fut libéré après sept mois, par une amnistie. Et juste comme après la guerre, cette fois encore, il ne perdit pas son temps. A peine revenu, il se remit au travail. Hélas! pas pour longtemps.

Hindenburg chargea Hitler de former le gouvernement. Le soir du 27 février, le Reichstag brûle. Le matin du 28, Ossietzky est de nouveau arrêté. Trois mois et quatre jours avaient passé depuis sa libération.

Désormais, c'est le chemin du Golgotha. Il passe par les anciennes fortifications de Spandau, transformées en prison, par le pénitencier de Sonnenburg, de triste réputation, par l'enfer du camp de concentration de Papenburg-Esterwegen, situé en plein marais. La terreur règne dans ces lieux où les prisonniers sont astreints aux travaux manuels les plus durs et où les geôliers maltraitent, tourmentent, assassinent. Il n'y a pas d'occupations intellectuelles, pas même de possibilité de lecture : Ossietzky y a à peine le loisir de penser à sa femme malade et sans ressources, à sa petite fille accueillie à l'étranger par des âmes généreuses.

Après quarante mois, il est enfin à bout de forces. Gravement malade, il a été récemment transféré dans l'hôpital de la prison de Berlin. C'est une preuve décisive de la gravité de son état. Nous savons, en effet, que sa vie est en péril. La seule espérance de ses amis est sa candidature au prix Nobel pour la paix, soutenue dans tous les pays. Si ce prix, tant apprécié en Allemagne, lui était décerné, peut-être que les nazis n'oseraient pas achever Ossietzky.

Il nous reste à répondre à une question : Pourquoi, dans un pays où sévit la hache, où les tribunaux condamnent à des siècles de travaux forcés, où des milliers et des milliers souffrent dans les camps de concentration, pourquoi doit-on s'occuper à sauver justement Carl von Ossietzky?

Nous autres qui travaillons particulièrement pour l'arracher à ses bourreaux, nous ne nions pas que nous obéissons au devoir de l'amitié. Mais si Ossietzky est devenu le symbole

de tous ceux qui souffrent et périssent dans le Troisième Reich, si son nom est désormais le mot d'ordre de tous les cœurs, de tous les esprits qui ne peuvent assister passivement à ce qui se passe en Allemagne, cela n'est dû ni au hasard, ni aux modestes moyens d'une propagande plus ou moins habile. C'est l'opinion universelle qui, avec l'instinct infaillible de la conscience populaire, l'a choisi, parce qu'il est le plus pur et le plus digne. Il n'est, au surplus, ni juif, ni communiste, ni chef de parti. Il n'est qu'un intellectuel isolé qui s'est battu pour son idéal.

A titre de document, voici, pour finir, quelques détails sur le règlement du camp de concentration à Papenburg-Esterwegen.

Ordre et Discipline (§ 4).

Il ne sera tenu compte ni de l'origine ni de l'état civil ni de la profession des prisonniers. Tous, sans exception, sont des *subordonnés.* Vieux ou jeune, tout prisonnier devra, dès le premier jour, s'habituer à l'ordre et à la discipline *militaires.* — Tous les hommes faisant partie des formations SS, jusqu'au commandant du camp, sont des supérieurs aux prisonniers. Leurs ordres sont à exécuter immédiatement et sans contradiction.

Signes extérieurs de Respect (§ 5).

Afin de développer la discipline, les prisonniers sont contraints à saluer militairement tous les membres des SS. Quand un SS parle à un prisonnier, celui-ci se mettra au garde-à-vous. Les chefs des SS, à partir du « Sturmfuehrer », seront salués par ordre du SS qui commande le détachement par l'ordre : « Saluez à droite ! » Y seront à enlever les casquettes. — Quand un supérieur entre dans une chambrée des prisonniers, le prisonnier le plus proche attire l'attention en s'écriant : Fixe ! Le chef de la chambrée rapporte l'effectif. Les prisonniers se mettront au garde-à-vous.

Durée du travail illimitée (§ 8).

La durée du travail au camp entier est fixée exclusivement par le commandant. On peut, à tout moment et les dimanches et les jours fériés, avec l'autorisation du commandant, travailler au delà de la durée fixée, si les besoins du camp l'exigent.

Degrés de détention.

[La détention préventive est échelonnée : les nouveaux prison-

niers se voient appliquer à titre d'essai le degré II. Le degré I est le plus atténué et ne s'applique qu'à ceux des prisonniers dont la libération est imminente. Le règlement le plus sévère est celui du degré III, qui correspond au régime pénitentiaire. Ossietzky est traité d'après les dispositions du degré III.]

Seront soumis au degré III (§ 9).

a) Tous les dirigeants politiques et les intellectuels dont l'activité récente ou antérieure a été reconnue comme particulièrement néfaste pour la nation et l'Etat.

Médecin du camp (§ 12).

Le médecin du camp s'occupe des malades, non pas des paresseux. Les prisonniers qui tentent de se soustraire au travail en se déclarant malades sans raison ou en faisant les douillets seront transférés dans des détachements de discipline.

Règlement disciplinaire et pénal du Camp des Prisonniers.

Seront punis de huit jours d'arrêts de rigueur et de 25 coups de bâton au début et à la fin de la peine, ceux qui tiennent des propos désobligeants ou ironiques envers un SS, qui évitent intentionnellement de rendre le salut prescrit ou font comprendre autrement qu'ils ne veulent pas se soumettre à la contrainte de la discipline et de l'ordre (§ 6).

Seront punis de quinze jours d'arrêts de rigueur et de 25 coups de bâton au début et à la fin de la peine, ceux qui, dans des lettres ou dans d'autres communications, tiennent des propos désobligeants sur des chefs nationaux-socialistes, sur l'Etat, le gouvernement, les autorités ou les institutions, qui glorifient des chefs marxistes ou libéraux, ainsi que ceux qui racontent des faits se produisant dans le camp de concentration (§ 8).

Seront pendus comme émeutiers, en vertu du droit révolutionnaire, ceux qui, afin de servir la propagande mensongère sur le camp de concentration ou ses institutions, cherchent, reçoivent, enterrent, cachent, racontent, des nouvelles vraies ou fausses, les rapportent à des visiteurs étrangers ou autres, les font sortir du camp, soit par lettre soit par autres moyens, ou les donnent à des libérés, soit par écrit, soit oralement (§ 11).

Seront fusillés sur place, comme émeutiers, ou pendus, ceux qui

refusent d'obéir ou de travailler, quittent les lieux de travail ou une colonne en route, y incitent les autres ou tiennent des discours (§. 12).

H. E. KAMINSKI.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La Poésie à la Campagne. — Le *Journal des Poètes.* — Mémento.

Le 28 juin dernier, à l'appel du Pen-Club et du *Journal des Poètes,* une centaine d'écrivains et d'amis des lettres se donnèrent rendez-vous à Ohain qui, dans l'orbite enfeuillée de Waterloo, est un des plus charmants villages du Brabant wallon.

Le soleil aidant, cette troupe de gentils esprits se trouva fort aise de fêter ce que le programme appelait la « Poésie triomphante », et, sous l'égide de la municipalité qui avait mobilisé la fanfare communale, se rendit en cortège à la mairie où le bourgmestre la salua d'un fort joli discours.

Après quoi, pour le plus grand plaisir des foules accourues, de jeunes voix bien disantes s'éparpillèrent en cascades de rimes du haut d'un kiosque indulgent, et vers le soir, l'âme imprégnée de lyrisme, de grand air et de beaux paysages, tout le monde fit le meilleur accueil à un banquet champêtre servi selon les rites, sous les clartés jumelles des lampions et des étoiles.

Si l'on y but et y mangea fort bien, on y parla sans retenue et, tout saturé que l'on se sentît de rythmes et de strophes, rares furent les tables au-dessus desquelles ne soufflât point l'esprit d'Apollon.

Comment, d'ailleurs, en eût-il pu être autrement puisqu'un hasard malicieux avait fait voisiner d'ardents symbolistes, des académiciens combattifs et les plus hardis représentants de notre jeune école lyrique?

Pour un bon nombre de dîneurs, vers libres et alexandrins, surréalisme et réaction classique, tinrent donc lieu d'entremets et de dessert.

Mais si le choc des opinions rivales ne fit que rarement jaillir la lumière, il ne suscita pas davantage ces défis homériques qui couronnaient d'habitude les agapes littéraires d'autrefois.

Ce n'est point cependant que la gent écrivassière de Belgique se montre moins frondeuse que jadis : il suffit pour s'en convaincre de parcourir les quelques revues d'avant-garde qui, malgré la dureté des temps, n'ont point déserté le combat. . . . .

Il semble toutefois que, dans l'opinion que nos jeunes aèdes se font aujourd'hui de la technique et de l'esprit du poème, se soit glissée une inquiétude nouvelle et que, du surréalisme dont ils commencent à reconnaître les lacunes, ils aient tendance à passer à un art moins abstrait.

Sans doute, brûlés par la redoutable et magnifique passion de l'universel, certains d'entre eux renoncent-ils encore aux apports plus ou moins caractéristiques de leur race et préfèrent, à un choix raisonné de sentiments, l'agrégat de sensations et d'images auquel, d'un pôle à l'autre, presque tous les poètes actuels ont recours.

Mais d'intransigeant et de persuasif qu'il était voici peu, leur accent s'est fait plus angoissé et moins tendu, comme si, prenant sa revanche, l'humain, trop longtemps refoulé, se libérait enfin des doctrines accumulées autour de lui.

Le temps n'est plus où le premier **Journal des Poètes** qui, de 1931 à 1935, fut en quelque sorte le moniteur de ce que l'on dénommait alors la « Poésie vivante », n'ouvrait ses colonnes qu'aux servants de la nouvelle idole et bannissait du temple reconstruit les esprits assez rétrogrades pour souscrire encore à la contrainte du rythme et de la rime.

Hâtons-nous de dire qu'en ce faisant, il devait rajeunir de maîtresse manière notre mouvement littéraire devenu la proie des fabricants, et que, grâce à sa magnifique intolérance, nous lui avons dû, maintes fois, la révélation d'un frisson nouveau.

Quatre ans durant, il groupa sous son drapeau toutes les jeunes énergies d'un monde en fièvre. Par les soins de ses animateurs d'alors, P. L. Flouquet et Pierre Bourgeois, que l'on ne louera jamais assez de leur persévérance et de leur esprit de sacrifice, nous fûmes initiés, non seulement à la jeune poésie d'Europe, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique, mais encore à celle, plus stupéfiante, des aliénés et des enfants.

Chacun de ses numéros nous apportait ainsi d'obscurs et

pathétiques messages venus de partout et surgis des tréfonds mêmes de l'être, mais si riches en échos identiques, que nous en arrivions souvent à les confondre en un seul et même chant.

Pour qui garde le goût de la secrète architecture et des innombrables perspectives du poème, il y avait là de quoi ressentir quelque trouble.

A tous ces vers surchargés d'irréel, à ces mots dissociés et alignés au hasard, à ce rimbaldisme sans coup d'aile et à cette inquiétante primauté de l'onirique, ne convenait-il pas, en l'absence du chef-d'œuvre toujours promis et toujours différé, d'opposer, pour le salut même de la poésie, les légitimes exigences de l'esprit et du cœur?

Dans *Destin de la poésie*, M. Armand Bernier qui s'essaya pourtant avec succès aux techniques nouvelles, expose nettement le problème.

Sans nier les indiscutables bienfaits du surréalisme dont, des plus jeunes aux plus vieux, tous les poètes d'aujourd'hui subissent ou subiront la mystérieuse empreinte, M. Armand Bernier confesse ainsi son trouble :

> Nous ne savons plus. Nous sommes las de ces poèmes qui ne sont que des plongées dans des espaces invisibles d'où nous revenons avec des trouvailles inhumaines. Nous sommes las de ces chansons prestigieuses qui ne parlent plus à l'âme de ceux qui les écoutent et nous nous reprenons à préférer *Sagesse* aux *Calligrammes*.

Eloquent aveu que M. Bernier développe d'ailleurs, dans un important recueil de vers, *Le Sorcier triste*, où s'épanche une âme demeurée longtemps captive de ses sortilèges et qui, brusquement transplantée dans la vie, se confronte, non sans désespoir, à son moi réel.

Le thème de l'évasion auquel le poète s'était accroché dans ses précédents ouvrages, fait place dans *Le Sorcier triste* à une soif d'absolu, comparable à celle dont souffrit par instants la jeune Eve dans la divine chanson de van Lerberghe.

On retrouve du reste, dans les strophes de M. Bernier, avec des ressouvenirs de Rainer Maria Rilke, certains rythmes impondérables des *Entrevisions*, et l'on ne pourrait qu'en

louer le poète, si cette prédominance de l'exquis n'amenuisait parfois la portée de son vaste sujet.

Paru sous les auspices du nouveau « Journal des Poètes », *Destin de la poésie* doit-il être tenu pour un témoignage isolé ou pour le manifeste d'un groupe revenu de sa doctrine primitive et conquis à un idéal moins spécieux?

Interrogeons donc au hasard quelques membres de ce groupe et comparons à celles d'hier leurs œuvres d'aujourd'hui.

Qu'il s'agisse de MM. René Meurant, Edmond Vandercammen, P. L. Flouquet ou Charles Plisnier, l'évolution est certaine. Tous se sont dégagés de leurs premiers liens et ont rouvert les yeux à la lumière.

Non pas que, sous l'emprise d'une éclatante ou secrète conversion, ils aient renié leur démon familier. Bien au contraire, tous, autant qu'ils sont, lui demeurent obstinément fidèles. Mais, au lieu de le suivre comme jadis, dans les méandres d'une nuit sans étoiles, ils s'inquiètent aujourd'hui de savoir où ils vont, en s'aidant des lueurs d'aurore qu'un bon ange a fait éclore sous leurs pas.

Oserait-on dire qu'après une visite rituelle à la Pythie, ils ne dédaignent plus de s'asseoir au foyer des Muses, et qu'aux météores dont ils guettaient l'improbable venue, ils ne sont pas loin de préférer la lucide clarté du soleil?

C'est ainsi que M. René Meurant, hier encore féru d'obscures images, les entrelace dans *Le chasseur aux mains vides,* à maints alertes rayons, qu'Edmond Vandercammen, jadis prince de barbares métaphores, en cisèle l'or ductile dans *Tu marches dans ma nuit,* que P. L. Flouquet, vieux libertaire touché par la grâce, s'épanche en accents déchirants dans sa *Transfiguration du furieux* et que Charles Plisnier qui, dans *Babel et Déluge,* faisait souffler au gré de sa magnifique indiscipline tous les vents de l'enfer, apaise sa fringale d'inquiétudes, dans son beau roman *Mariages,* qui est le triomphe même de l'analyse et de l'équilibre.

Et que dire de l'enchanteur Mélot du Dy, rejoignant Max Jacob et Jean Cocteau à travers Ronsard et Malherbe et qui signe dans *Lucile* d'adorables strophes où, sous les impertinences d'un page nostalgique et les sourires pincés d'un petit

maître en quête d'infini, gronde, prisonnière d'innombrables roses, la voix terrible de l'amour?

Que dire de Robert Goffin, prospecteur infatigable des ténèbres rimbaldiennes d'où, avec *Couleur d'absence*, il vient de faire surgir une nouvelle stèle votive que parent, comme autant d'émouvantes guirlandes, les images d'une mère, d'un village et de quelques amis perdus?

Que dire de Gaston Pulings, esprit curieux, souvent mal défendu contre ses propres pièges, mais qu'*Absence, ô miroir* hisse par endroits, à la plus lucide des introspections; de ce charmant, bizarre et paradoxal Henri de Putte dont *Voix nues* pourraient bien condenser sous une forme inégalée toutes les plaintes, toutes les révoltes et toute l'ironie de l'homme actuel; de Paul Fierens enfin qui, après un long silence, rassemble, non sans mélancolie, dans *Passage au méridien*, les songes toujours résignés, les méditations toujours poignantes et les fantaisies toujours un peu amères de quelqu'un dont se crispe le cœur et grisonnent précocement les cheveux?

S'il faut en croire M. P. L. Flouquet qui n'épargne aucune peine pour mener son entreprise à bien, ces rapsodes se proposent, avant tout, de se créer un auditoire.

Pour ce faire, aucun moyen n'est négligé. Il existe un *Dîner mensuel du Journal des Poètes*, où sont dressés les plans de campagne que des équipes de diseurs propagent dans des cercles de plus en plus nombreux. Chaque mois, paraissent, en de coquettes éditions, au moins deux recueils de vers qu'étayent de trimestre en trimestre, soit un courrier littéraire, soit une plaquette d'essais où sont commentés les événements du jour.

Jamais, même aux temps héroïques de *La jeune Belgique*, nos écrivains ne participèrent à une offensive de pareille envergure. Il est vrai que leur chef, M. L. Flouquet, dépense dans la bataille toutes ses forces vives et qu'il n'est point de semaine, où, sur la liste déjà longue de ses suivants, ne s'inscrivent de nouvelles recrues.

A l'entendre, une ère glorieuse vient de naître. Peu importe à ce paladin l'inquiétude de l'univers. Les Muses l'ont appelé et il ne se sent point d'humeur à leur imposer silence. On

sait de quelle manière il leur a répondu. En moins de six mois, quinze écrivains lui ont confié leurs plus beaux songes, quinze écrivains moins amoureux de la gloire que de la langue française dont, à l'exemple de leur roi défunt, ils ne cessent de proclamer la primauté.

Faisons donc crédit à cette magnifique tentative et décernons dès à présent à M. P. L. Flouquet un laurier bien mérité.

MÉMENTO. — Dans *Le Thyrse* (1er août) : *Départ au Retour* (vers), de Ilarie Voronca; *A Propos du Cinquantenaire du Symbolisme*, par Maurice Haloche. — Dans *Pan* (1er juillet) : *Poèmes* de Maurice Carème et *Chronique des Poèmes*, de Louis Guenning. — Dans *Sang Nouveau* : une remarquable étude de Géo Norge sur les *Poètes Français de Belgique*. — *Hermès*, revue trimestrielle d'études mystiques et poétiques, consacre son dernier fascicule à *La Poésie et la Magie*. — Dans *Anthologie* (juin-juillet) : La *Littérature dans la Campine Anversoise*, par Constant de Horion. — Dans *La Revue Nationale* : *Lophem*, par Robert Merget. — *Jules Minne et le Prix Verhaeren*, par Léon-Louis Sosset. — *L'Avant-Poste* publie un cahier spécial, consacré à *Gaston Pulings*. — Dans la *Revue Générale* : *La Montagne de Dieu*, par Hubert Colleye.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Edmond Buchet : *La Volée*, Paris, Corrêa. — Pierre Courthion : *Genève ou le portrait des Töpffer*; Paris, Grasset. — Daniel Baud-Bovy : *Les belles Amours*; Genève, A. Jullien. — Daniel Baud-Bovy : *Les maîtres de la gravure suisse*; Genève, A. Jullien.

Le mot *volée* comporte dans la plupart des dictionnaires un assez grand nombre de significations diverses. L'une d'elles se définit : « bandes d'oiseaux qui volent ensemble » : *une volée de moineaux*. C'est sans doute de là qu'est né, en Suisse romande, l'usage de désigner sous le nom de volée les élèves d'une même classe, les bacheliers d'une même fournée ou, plus généralement, un groupe de camarades étroitement unis par une amitié très ancienne.

La Volée dont M. Edmond Buchet s'est fait l'historiographe ne compte que quatre membres. L'auteur les prend en pleine enfance, raconte la fondation par leurs soins du *Roultaboss Club*, célèbre leurs exploits scolaires et sportifs,

analyse leurs timides émois d'adolescents et ne les quitte que parvenus à l'âge d'homme, touchés déjà par les premières meurtrissures de la vie, séparés dans l'espace par leurs destinées personnelles, mais liés toujours par le souvenir d'un apprentissage commun.

Le thème, assez banal, n'est pas traité en profondeur. Il se rehausse de quelques notations spécifiquement genevoises et qui ne manquent pas de saveur. Mais, à Genève, dans ce genre, on a fait mieux : Philippe Monnier, Louis Dumur. Par quoi M. Edmond Buchet diffère-t-il de ses devanciers? Peut-être par moins de malice et plus de confiance. Pour moi, qui ne suis pas de Genève, il me semble que, de mon temps, les garçons passaient plus vivement de l'âge où l'on méprise les filles à celui où on leur fait la part trop belle. Le sport et le scoutisme auraient-ils changé tout cela?

Quoi qu'il en soit, M. Edmond Buchet, dont le premier roman, *Un homme se lève*, était franchement déplorable, accuse un sensible progrès. Qu'il se méfie, pourtant, de sa facilité.

Genève encore, avec ses deux rives, la patricienne et la populaire, Saint-Pierre et Saint-Gervais, les « mômiers » et les « libertins », les banquiers de la Ville Haute et les cabinotiers du Faubourg, tel est le sujet du livre que M. Pierre Courthion intitule **Genève ou le portrait des Töpffer.** Il n'est pas neuf. Tour à tour Cherbuliez, Philippe Monnier, Baud-Bovy, Paul Chaponnière, bien d'autres que j'oublie, l'ont exploité à fond. Je ne pense pas que M. Pierre Courthion l'ait renouvelé. Mais il en parle avec beaucoup d'agrément et parfois de chaleur, en érudit et en artiste. Et comme on voit bien qu'il n'est pas de souche calviniste, qu'en lui se combattent les idéologies catholique et radicale de ses ancêtres valaisans, batailleurs et qui ne savent pas ce que c'est que « refouler » ! Adam Töpffer, homme du peuple, peintre et caricaturiste, lui plaît mieux que son fils Rodolphe, l'auteur des *Nouvelles genevoises*, des *Menus Propos* et de *Monsieur Vieuxbois*, esprit charmant et plein de verve, mais que son rôle de magister et son respect des gens en place inclinent au conformisme.

De cette préférence, M. Paul Chaponnière a pris prétexte

pour morigéner, dans le *Journal de Genève*, M. Pierre Courthion. Il l'assure que, si Rodolphe a « ménagé sa réputation », ce n'est ni par crainte ni pour flatter les puissants du jour. Possible : M. Chaponnière, qui connaît bien son Töpffer, a sans doute de bonnes raisons de penser ainsi. Mais, plus loin, constatant que les mœurs, à Genève, se sont émancipées « et les rigides principes détendus; qu'un artiste peut en toute liberté y donner libre cours à sa fantaisie sans dresser contre lui l'opinion publique et les pères de famille », il ajoute : « Eh bien! voulez-vous nous dire où sont les Rodolphe Töpffer d'aujourd'hui? » Sans parler des facéties auxquelles se sont livrés récemment les « Petits-Fils de Töpffer », et qui, malgré tout ce que l'on en pourra dire, se rattachent à la tradition frondeuse des « libertins », il serait facile de répliquer à cela que la libre Genève d'aujourd'hui compte des écrivains et des artistes qui, pour n'être pas d'exactes répliques de Rodolphe, n'en font pas moins honneur à leur ville natale.

Voici, par exemple, Daniel Baud-Bovy. Peu d'hommes sont aussi affables, aussi naturellement portés à la bienveillance. Ses amis se trouvent parfois tentés d'en ressentir quelque humeur. Pour un peu, ils lui reprocheraient d'étendre à trop de gens une affection dont ils voudraient que la faveur fût réservée à eux seuls et à ceux qui leur plaisent. Il m'est arrivé de dire que Baud-Bovy, critique d'art, était trop éclectique, trop enclin aux louanges, qu'il ne mesurait pas avec une suffisante rigueur la distance entre le grand et le passable, qu'il ne marquait pas ses préférences avec assez de force. La plupart d'entre nous ne peuvent être pour quelqu'un ou quelque chose qu'en se déclarant contre quelqu'un ou quelque chose d'autre. Pourquoi Baud-Bovy échappe-t-il à cette exigence si fréquente de l'humaine condition? Je crois l'avoir découvert : c'est parce qu'il est poète. Au temps de leur jeunesse, tous les hommes le furent. Lui l'est resté. Etre poète, ce n'est pas nécessairement écrire en vers. Mais, de même que le romancier-né se distingue par un pouvoir inépuisable d'invention, le vrai poète conserve toute sa vie ce don royal de l'enfance, qui est de transfigurer le réel.

Les belles Amours, ainsi s'appelle le petit livre par quoi

Daniel Baud-Bovy exprime avec une charmante ingénuité le meilleur de son idéalisme. A lui seul, le titre résume un programme. Car, pour beaucoup d'humains, les amours, même puériles, ne sont pas toujours belles. Sans doute notre homme eut-il une enfance heureuse. C'est un inestimable bienfait : il se survit à lui-même par la provision de bonne humeur, par le stock d'illusions qu'il assure à toute une existence. Encore faut-il savoir administrer ce capital. Baud-Bovy s'y entend fort bien.

En évoquant ses souvenirs d'enfance, il n'a voulu que se faire plaisir à lui-même. Voilà bien la meilleure recette pour écrire un ouvrage plaisant. Impossible, dans celui-là, de séparer le vu de l'imaginé. Tout y semble vrai, même l'invraisemblable. Pourquoi? Ce n'est pas assez de dire que l'auteur a retrouvé sa vision, sa sensibilité d'enfant. Il ne les a jamais perdues. S'il déforme, s'il invente, il n'en sait rien, parce qu'il a conservé ce précieux privilège des petits : vivre dans un monde irréel, le créer, le recréer à chaque instant, sans se douter que c'est un perpétuel miracle.

Cette jeunesse qui résiste, cette tendresse qui persiste, voilà sans doute le secret des trésors d'indulgence que Baud-Bovy répand sur toute la création. Pour écrire les *Belles Amours*, il n'a eu qu'à fermer les yeux, à se souvenir. Cela, dira-t-on, est à la portée d'un chacun. Peut-être, mais ce qui me semble plus rare, c'est d'allier comme lui la fraîcheur d'âme de l'enfance à une infaillible mémoire. Cela lui donne l'accent du vrai. Il n'en faut pas davantage pour que ses lecteurs le croient sur parole.

Ce même accent se retrouve dans l'ouvrage monumental que Baud-Bovy a consacré aux **Maîtres de la gravure suisse.** Malgré son appareil de notes et de références, ce beau livre n'est pas de pure érudition. L'histoire de l'art s'y relie de la façon la plus vivante à l'histoire du peuple. Le présent, le vécu, l'expérience personnelle y prolongent sans effort l'héritage du plus lointain passé. Pour expliquer aux profanes les procédés de la gravure, l'auteur raconte tout bonnement comment il s'y est initié lui-même dans l'atelier de Marcellin Desboutin. Ses réflexions sur Manuel et Holbein, Aberli et Freudenberger, les Liotard et Jean Huber s'éclairent d'anec-

dotes, de comparaisons, de retours en arrière et de bonds en avant, que l'abondance et la qualité de l'illustration viennent compléter à merveille. Baud-Bovy, qui a beaucoup écrit sur l'art et les artistes suisses, ne l'a jamais fait avec autant de cordiale intelligence que dans ces pages.

RENÉ DE WECK.

LETTRES NORVÉGIENNES

Le « mouvement d'Oxford » ou la crise religieuse en Norvège. — Bataille autour d'un chef-d'œuvre.

Les grandes nations ont leurs maladies, qui parfois sont des révolutions. Les petites nations du Nord, sages, mais vivaces, se contentent de crises. En Norvège, c'est la crise religieuse qui retient surtout l'attention.

Il y a quelques années, on pouvait croire la religion bien compromise. Les querelles des théologiens ont fait beaucoup pour la discréditer, et l'Eglise d'Etat y est incapable de créer cet élan sans lequel une religion n'est que rites et formules. Récemment, les prêtres, en Suède, se demandaient s'il ne fallait pas faire une place plus large au chant, à la pompe des cérémonies, et même à l'éclat des costumes sacerdotaux, pour réveiller les imaginations et les cœurs. Là où le sens religieux reste vif, comme chez les paysans et pêcheurs du Vestland norvégien, il prend la forme peu attrayante du piétisme. A Stavanger, tout un quartier est occupé par des sociétés religieuses à nom biblique : Bethléem, Nazareth, etc., et une grande enseigne lumineuse, au-dessus des toits, annonce, non pas la margarine X, mais « Jésus, sauveur du monde ». Toutefois, la bourgeoisie, depuis une génération, ne cessait de se déchristianiser, et de bons juges croyaient à un nouveau paganisme.

Grand changement! Depuis un an, une partie de la bourgeoisie a été gagnée par le **mouvement d'Oxford.** On a imaginé de bien des façons ce que pourrait être le Christ s'il revenait parmi les hommes. Le plus souvent, on l'a vu sous les espèces d'un gueux sublime, sortant des profondeurs populaires. Ici, c'est le contraire. Les nouveaux apôtres se présentent en smoking, dans des hôtels confortables. En fumant une cigarette, du ton le plus naturel et qui n'exclut

pas l'humour, ils vous font leur confession, vous racontent comment ils ont été « changed ». Plus de prêtre, de dogmes ni de liturgie; aucune barrière entre ce croyant et son auditeur. Celui-ci, surpris, troublé, s'aperçoit que la leçon du Christ peut garder une vertu révolutionnaire. Bientôt, il est « changed » à son tour, converti au « mouvement d'Oxford ».

Donc, sous la conduite d'une sorte de pasteur-docteur anglo-américain, un « team » international, une équipe d'hommes jeunes pour la plupart et de nationalités diverses, est venue « causer » en Norvège. Réunions presque intimes d'abord. Des Norvégiens notoires se sont convertis, et souvent ceux-mêmes qu'on croyait le plus sceptiques : le président du parlement norvégien, des journalistes, etc. Le succès a vite grandi; dans des salles immenses, à la porte desquelles on faisait queue, ils ont exposé leur confession, et le public ne souriait pas. Il n'y a sans doute pas de famille où on n'ait discuté cet apostolat nouveau, et s'il y a des adversaires, il n'y a pas d'indifférents.

Cet étrange engouement, au pays qui a vu naître Holberg, le Voltaire nordique, s'explique par plus d'une raison. Sans doute, dans l'espèce de révolution qui s'accomplit devant nous et en nous, une angoisse a saisi les Norvégiens : leur jeunesse est volontiers communiste; des poussées fascistes se manifestent depuis quelque temps. Mais le problème social a cédé la place au problème moral. Au nom et avec l'aide de l'Evangile, disent les Oxfordiens, faites-vous une âme nouvelle.

A ceux qui remontent à un demi-siècle en arrière, une autre raison apparaît. Pendant longtemps, la Norvège s'est crue luthérienne, mais elle ne l'était que de nom. Les choses ont changé vers 1850. Après le peuple, la bourgeoisie, jusque là libérale et « philosophe », s'est tournée vers les maîtres de la pensée religieuse, Grundtvig et Kierkegaard, ou vers le clergé officiel. On s'est mis à fréquenter les églises, à lire d'innombrables récits pieux. Le prestige de la science et du positivisme anglo-français, joint à la sécheresse de l'orthodoxie, a arrêté ce retour offensif du luthéranisme. Ceci se passait vers 1870. Cependant, les âmes étaient profondément troublées; à défaut de religion, la Norvège connut une religiosité, des tendances mystiques, des nostalgies et des tour-

ments d'autant plus forts que l'esprit critique n'y est pas très développé. Le meilleur des thèses morales, chez Ibsen et Björnson, vient de là. Cette crise s'était calmée et on pouvait la croire guérie. C'est elle justement, les circonstances étant favorables, qui vient de se réveiller sous la forme du « mouvement d'Oxford ». Il sera curieux d'en suivre les développements et, en particulier, d'en voir les effets sur la jeunesse et sur l'Eglise.

§

Un Norvégien, qui ne manque pas de pénétration ni de goût pour les idées, vient d'étudier ce qu'il appelle « le problème poétique chez Björnson », à propos du chef-d'œuvre qui a tant ému les âmes religieuses et tant inquiété les théologiens : *Au delà des Forces,* ou, plus exactement, le premier des drames qui portent ce nom, celui du miracle (John Nome : *Björnsons digterproblem,* Oslo, Gyldendal, 1934). L'auteur connaît assez bien Björnson et il a raison de chercher ce qu'il appelle la « ligne intérieure », le secret même du génie poétique. Mais que d'objections à faire à ce critique! On rappellerait volontiers à Nome qu'on n'est pas positiviste parce qu'on étudie avec sympathie une crise positiviste, ou que le « fair play » interdit (p. 171) de condamner à l'avance un livre qui n'a pas paru ou d'en oublier un autre (p. 194-195). Il est également fâcheux de bâtir une critique sur un contre-sens (p. 86, « sans doute »). Mais laissons ces détails.

Ce qui est grave, c'est d'abord une erreur psychologique, j'entends dans le portrait qu'on trace de Björnson. Il n'est pas vrai que celui-ci soit d'abord et uniquement romantique et que la tendance hostile à la « démesure » se soit développée seulement vers la quarantaine. Elle est, cette tendance, primitive, congénitale, quoique moins apparente. Autrement, comment expliquer *Arne,* dont Nome ne dit rien?

Erreur philosophique aussi, à propos du positivisme. Oui, cette doctrine peut être étroite et sa négation de la métaphysique est insoutenable. Cela, tout le monde le sait depuis deux générations. Mais ce qu'il faut rappeler, c'est que le positivisme, à ses débuts, et pour ceux qui le découvraient comme

Björnson, était tout le contraire d'un « mur » ; il était une libération, il ouvrait des horizons magnifiques, exaltait l'amour du réel, de la vie et de la recherche. Il a inspiré les poètes. Le positiviste, l'évolutionniste Björnson a écrit des psaumes que tout le Nord admire, et Nome n'en souffle mot! Pas plus que de ce chef-d'œuvre qu'est *Poussière*. C'est inexcusable, et accablant pour sa thèse.

Erreur enfin, ou escamotage au chapitre 9, où l'histoire, négligée par Nome, reprend cruellement ses droits. Suivre « la ligne intérieure » en étudiant la jeunesse de Björnson, fort bien! Mais, dans la grande crise de sa maturité, quand il entre en lutte avec la bourgeoisie de son temps, se tourne vers l'Europe et puise à pleines mains dans le trésor des idées occidentales, ignorer le milieu et oublier le fond du tableau, n'est-ce pas trahir son devoir de critique? Peut-on négliger la crise religieuse en Norvège et dans le Nord, la poussée de l'orthodoxie et du piétisme, dont la menace et l'intolérance ont amené Björnson à s'affranchir? De tout cela, qui est capital pour comprendre *Au delà des Forces*, pas une ligne. Et il est trop commode de s'en tirer en sacrifiant, comme un bouc émissaire, le pauvre petit prophète Caspari, qui méritait mieux.

Au fond, tout ceci est une aventure fort amusante. La vieille critique orthodoxe, celles des Horn, des Heuch, des Chr. Bruun, etc., qui ne pouvait pardonner au drame du miracle de nier le miracle, reparait avec Nome, rajeunie, mais aussi impuissante. Pour certains, il est bien ennuyeux que *Au delà des Forces* soit un chef-d'œuvre, comme, chez nous, *Tartuffe* ou les *Provinciales*. Il serait pourtant si simple de reconnaître qu'avec une pensée impie, le drame est pieux, dualité qui est une des vertus émouvantes de l'œuvre, une preuve de la profonde humanité du poète. Les théologiens qui, jadis, ont voulu entamer le chef-d'œuvre, se sont cassé les dents. L'histoire continue.

JEAN LESCOFFIER.

VARIÉTÉS

Wellérismes français et flamands. — Mes deux notes sur ce petit problème littéraire (1) m'ont valu un certain nombre de lettres des divers coins de France et ont fait entreprendre une enquête sur ce sujet en Belgique.

Le fait curieux est qu'en France, la Flandre maritime exceptée, la plupart des wellérismes sont orduriers. Celui-ci, que me communique M. Bordeaux, d'Agon (Manche), est pourtant convenable : « On n'est pas mal, pourvu que ça dure, comme disait l'Anglais qui venait d'enjamber le parapet des tours Notre-Dame. » Mon correspondant a gardé un mauvais souvenir de son professeur Girardin, qui emprunta le truc littéraire des wellérismes à Dickens, et de son plaisir cruel à faire rire sa classe aux dépens des prétendus « cancres ». Mais il n'a pu me dire si Girardin a inventé ses wellérismes ou s'il les a pris dans la tradition populaire.

Les ouvrages sur le folklore de la Touraine ne m'en ont pas donné; et pour toute la Normandie, je n'ai trouvé que trois dictons, signalés par Canel (*Blason pop. de la Normandie*, 1859) : « Il vaut mieux se dédire que se détruire, dit le Normand »; et : « Il y a de bonnes gens partout, comme dit le Normand » (t. I, pp. 60 et 89); enfin : « Nos filles passent de maturité, comme disait un curé de Saint-Loyer » (arr. d'Argentan) (t. II p. 122).

Parmi les wellérismes que m'ont envoyé ces correspondants, la plupart appartiennent au folklore militaire. Dans plusieurs, on cite l'opinion d'une princesse qui jure volontiers par diverses parties du corps.

Assez nombreux sont, d'autre part, les wellérismes obtenus en transposant d'un auteur à un autre plus récent une citation très connue; de sorte qu'une opinion d'Esope passe à Mgr. Dupanloup ou à Mgr Baudrillart, et l'histoire du nègre de Saint-Cyr d'un maréchal de France à l'autre. « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » s'attribue à Molière, à Voltaire, à Pangloss (et Candide), à Chateaubriand, à Victor Hugo, à tout auteur moderne même qui vient de

(1) Voir *Mercure de France* du 15-XII-1933, p. 700-704 et du 1-VII-1934, p. 209-215.

réussir un prix Goncourt ou une élection à l'Académie, et enfin à n'importe qui auquel « est arrivé un bon chopin », gain à la loterie ou autre. Ces expressions correspondent, certes, à la tendance qui est la raison d'être des wellérismes, mais leur transformation incessante prouve qu'elles n'appartiennent pas à un groupe traditionnel délimité.

Par contre, un groupe folklorique de ce genre se constate un peu dans la Flandre française, et surtout dans les régions de langue flamande. M. Bourgeois, d'Hazebrouck, me dit que « les wellérismes sont innombrables dans le parler des habitants du Nord et qu'une enquête instituée par les sociétés savantes locales en découvrirait des quantités ». Pourtant, j'ai cherché en personne à Lille, Douai et Valenciennes, pour ne retomber jamais que sur les mêmes, précisément ceux que me cite M. Bourgeois.

« Les carottes sont bonnes, disait le Wallon; et il mangeait toute la viande. » — « C'est vrai, mais un peu long, disait le paysan, comme le père (ou moine, ou capucin) prêchait déjà depuis une heure. » Tous deux sont cités aussi par l'abbé de Crocq (*Flandre Notre Mère*, Bailleul, 1931, 8°, p. 95) qui en donne d'autres, que voici :

Je suis curieux de ce qui va suivre, disait l'homme tandis que sa femme prenait le balai.

Sois calme, disait le pêcheur; et il écorchait son anguille.

En voilà quatre, disait Baentje; et il fourra sa femme au milieu de trois poules.

Voilà un bon remède contre les puces, notait le tailleur pendant que sa maison brûlait.

C'est un peu fort, songeait Cobus, et il encaissait une volée de coups en guise de nourriture.

Visiblement, tous ces textes sont traduits du flamand et appartiennent au trésor extrêmement riche dont de nombreux exemples ont été recueillis dans le *Folklore Brabançon* de 1934-1935, n°s 79-80, pp. 115-116, et surtout dans un article de l'édition flamande de cette revue, *De Brabantsche Folklore*, n° 82, pp. 261-273, intitulé *Wellerismen* et fondé sur une enquête personnelle de M. Hendrickx Frans dans la région de Louvain. L'auteur a cherché des parallèles dans la littérature belge antérieure, où se rencontrent plusieurs attri-

butions d'origine au héros national Till Uylenspiegel. Le plus souvent, les thèmes sont assez grossiers et « conformes au véritable esprit flamand » : « C'est la même chose, dit l'homme; et il coucha avec la sœur de sa femme. » D'autres sont devenus presque inintelligibles, comme *Aroutsekaï*, qui est la déformation, selon M. Henrickx Frans, de : *En route zei* (dit) *Kaai* (nom propre); localement, on explique la formule en supposant qu'un nommé *Kaai*, charretier, criait sans cesse : *En route* à ses chevaux.

Pour d'autres wellérismes aussi, l'auteur a obtenu des anecdotes explicatives, mais dont il ne garantit pas l'authenticité. Sur ce problème de la formation spontanée des wellérismes, on pourrait utiliser l'exemple donné par le chanoine Haigneré (*Vocabulaire du patois boulonnais*, 1903, p. 327); dans sa famille, on citait souvent telle ou telle opinion de sa grand'mère, Austreberthe Preuvost, qui parlait volontiers par aphorismes, et qui avait inventé le suivant : « J'ai vu mourir bien des bergers dans ma vie, mais je n'ai pas encore eu la chance d'hériter une houlette », pour dire qu'elle n'avait jamais vu entrer le moindre héritage dans sa famille.

En théorie, le cas familial d'Haigneré devrait se produire partout, dans toute la France, du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest; on devrait donc me signaler des parallèles et même des collections de dictons ensuite stéréotypés et qui, représentant ce qu'on nomme la « sagesse populaire », auraient acquis droit de cité ailleurs que dans la famille d'origine. Un point de départ m'est donné par M. René Le Royer, à Angers :

Mon père et un de ses amis étaient en relations avec un homme d'affaires riche et infatué de sa fortune, mais peu cultivé et lâchant facilement des pataquès. Un soir qu'ils étaient allés tous les trois à l'Opéra, ledit personnage extériorisa ses impressions en déclarant : « C'est martial. » Depuis lors, dans notre milieu, à propos de tout ce qui sortait de l'ordinaire, on répétait volontiers : « C'est martial, comme dit Michel. »

Le wellérisme est caractérisé par le recours à une autorité ou à un témoin, réels ou imaginaires. Il se peut, quoi qu'en pense M. Henrickx Frans pour la région de Louvain et d'autres pays belges, que le point de départ ait été vraiment

une expérience individuelle. M. Armand, l'actif directeur de l'*En Dehors*, est même d'avis que les wellérismes doivent naître spontanément dans toutes sortes de milieux restreints (familial, professionnel, etc.) où la manière de se conduire ou de parler de certains individus s'oppose à la tendance collective normale. Pourtant, l'exemple qu'il me communique ne me paraît pas convaincant :

Dans une imprimerie située non loin de la rue Rochechouart où j'avais souvent affaire avant-guerre, les typos avaient l'habitude de citer dans la conversation, à un moment propice et cadrant avec le sujet dont ils s'entretenaient, un vers qu'ils attribuaient à un tout autre auteur que le véritable; et cela produisait parfois des effets comiques. Ainsi : « Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, comme disait Béranger. » — « On a souvent besoin d'un plus petit que soi, comme disait Racine. » — « L'enfant avait reçu deux balles dans la tête, comme disait Verlaine », etc. J'ai tout lieu de croire qu'à ce moment-là ce genre de citations était courant dans plusieurs imprimeries de la rive droite.

Il me semble que ces citations, faites volontairement à faux, appartiennent, soit à la série des devinettes littéraires, comme certains journaux s'amusent parfois à en poser à leurs lecteurs, soit à la série des scies d'atelier. Le seul point de contact avec les vrais wellérismes de Dickens serait le coq-à-l'âne, ou la cocasserie de la citation au moment où on la profère.

Je doute aussi que, parmi les wellérismes, on puisse classer des renvois aux opinions de M. de la Palisse. J'ai cherché, mais je n'ai pu trouver à quel moment les lapalissades ont commencé à circuler en France. Peut-être un lecteur du *Mercure de France* pourra-t-il me renseigner d'une manière un peu plus précise, et me donner des parallèles plus convaincants. Il n'est nullement certain que La Palisse (ou La Palice) ait été universellement connu en France dans tous les milieux, surtout ruraux.

A. VAN GENNEP.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Alcalá Galiano : *La Chute d'un trône;* les Œuvres françaises, 11, rue de Sèvres. — L. N. Dzelepy : *Le vrai « Combat » d'Hitler;* L. Vogel, 65, Champs-Elysées. — K. S. Chandan : *L'Europe à l'aube de 1936;* France-Balkans, 3, rue de l'Arc-de-Triomphe.

Le livre de M. Alcalá Galiano sur **La chute d'un trône,** vient au bon moment, à celui où, à la lumière des événements actuels, on peut plus correctement apprécier le récit de ce qui les a amenés. Royaliste ardent, rédacteur de l'*ABC,* l'auteur a vu de près et a vécu les événements qui en 1931, ont amené la chute d'Alphonse XIII. Il trace d'une plume nerveuse les silhouettes des principaux auteurs du drame; il n'a eu, pour le faire, qu'à consulter ses souvenirs. Les péripéties qui ont petit à petit amené la révolution et les causes qui les ont produites sont exposées par lui avec la netteté de souvenirs personnels. Le livre abonde en révélations. C'est ainsi qu'on y apprend que le général Goded, fusillé le 12 août par les « loyalistes », était l'instigateur d'un pronunciamento militaire dont la chute de la dictature de Primo de Rivera avait seule empêché l'exécution. Le général Mola, actuellement le chef de l'armée rebelle du Nord, ayant été nommé directeur général de la Sûreté dans le ministère Berenguer, laissait « désorientée et inerte » la police « dont on avait eu de visibles preuves d'organisation et d'efficacité sous Martinez Anido »; il était le « flottant » général Mola. Quant au « turbulent commandant » Franco, ce « révolutionnaire », en décembre 1930, avait formé le projet de venir bombarder Madrid avec les avions du camp de Cuatro Vientos, d'ailleurs en liaison avec des forces terrestres. « Peut-être ces forces, parce qu'elles se trouvaient à terre, vivaient-elles plus en contact avec la réalité et renoncèrent-elles pour cette raison à appuyer ce mouvement mal organisé. Le fait est que l'échec fut aussi pitoyable que complet et qu'il obligea ce même Franco, le général Queipo de Llano et d'autres turbulents comparses (qui pour cette fois renoncèrent sans hésiter au rôle de héros) à s'enfuir au Portugal par la voie des airs. »

Ainsi, la révolution de 1931 fut facilitée par l'indiscipline des mêmes militaires qui, ayant vu dans quelle anarchie ils avaient plongé l'Espagne, n'ont trouvé d'autre moyen de l'en

sauver qu'une révolte qui a centuplé les excès et les massacres. Grande leçon pour les bourgeois et les militaires français, car notre situation sociale ressemble à celle de l'Espagne, mais on ne saurait trop le dire, Allemands et Italiens n'attendent qu'une guerre civile française pour nous attaquer. De 1868 à 1890, ce fut le plan de Bismarck. Il a des successeurs (et plus impatients que lui).

Le livre de M. Dzelepy, **Le vrai « Combat » d'Hitler,** est intelligemment fait. C'est une sorte d'édition revue, abrégée et continuée de la très remarquable *Histoire du National-Socialisme* de Conrad Heiden dont le *Mercure* a rendu compte le 1-VII-1934 (p. 205). M. Dzelepy est d'ailleurs sans aucune sympathie pour Hitler; il le voit tel qu'il est : ambitieux et faux. Voici comment il résume son action pendant les deux dernières années :

Désormais la démagogie nationaliste sera substituée à la démagogie sociale. Le héros de la « révolution » nationale-socialiste deviendra le héros de la revanche allemande. Les étapes de son triomphe ne seront pas marquées par les réalisations du « programme » national-socialiste, mais par celles du programme militaire : le réarmement et les autres revendications politiques du Reich. En attendant le but final : la « *guerre libératrice* ».

Par le drame du 30 juin 1934, Hitler avait changé de point d'appui. Jusqu'alors, celui-ci avait été constitué surtout par ses S. A. (sections d'assaut, milices brunes). Pour pouvoir exécuter son massacre, il les avait mises en vacances. Il dut dès lors s'appuyer surtout sur la Reichswehr. D'après M. L. N. Dzelepy (qui cite un article du *Voelkischer Beobachter* du 5-6 août 1934), celle-ci avait mis comme condition à ce service que Hitler renoncerait à l'exercice du commandement effectif; seule, la « direction de l'armée » déciderait souverainement de toutes les questions militaires. Hitler se flattait de donner ainsi à son pouvoir une base plus solide. Il a dit : « La situation de l'armée, qui seule a le droit de porter les armes pour la défense de la nation est une garantie durable du maintien du nouvel état de choses. » Les sections d'assaut ont été transformées en « troupes philosophiques » destinées à propager les idées nationales-socia-

listes. Ainsi fut inauguré un « nouveau cours » marqué par la mainmise totale des capitaines de l'industrie et de la finance sur l'Etat. Le Dr Schacht, leur homme, fut nommé ministre de l'économie avec pleins pouvoirs. Un décret du 2 décembre 1934, réorganisant l'économie allemande, lui donna une organisation purement patronale. Le « Front du travail » ne fut pas développé. Le *Voelkischer Beobachter* a dû reconnaître qu'il n'avait pas encore (?) sa place dans l'organisation nouvelle. Sous le régime hitlérien le niveau de la vie du peuple allemand a baissé de 30 à 35 %. La politique « sociale » du nazisme n'est que fonction du « but final » de la politique nationaliste : la « guerre libératrice ». Le plan Schacht à un but immédiat et déterminé : la guerre. Son auteur l'a dit à Kœnigsberg en août 1935 : « C'est le réarmement qui a le plus fortement contribué à supprimer le chômage. Pour réarmer, nous avons hypothéqué l'avenir. » L'hitlérisme, conclut M. Dzelepy, « c'est, en somme, la prospérité par la guerre, à une condition cependant : que la guerre ne se fasse pas trop attendre ».

M. K. S. Chandan a eu l'heureuse idée de tracer un tableau de **L'Europe à l'Aube de 1936.** C'est, en réalité, un exposé des événements de 1935. L'auteur est un Yougoslave pacifiste et un ami de la France — Mais je crois cependant qu'il exagérait quand il a écrit :

Le pape a pris des précautions en vue d'empêcher le plus longtemps possible un véritable rapprochement entre la France et l'Italie. Parmi ces précautions figure au premier rang la perfide politique dans les Balkans, où Mussolini a partie liée avec le Pape à tel point qu'il lui serait impossible de s'y dégager des griffes du Vatican... Il est bien malheureux pour les Slaves des Balkans que les désirs du Vatican coïncident presque toujours avec ceux du fascisme impérialiste de Mussolini, qui prétend que l'Italie est trop petite pour les Italiens et qu'il lui faut déborder sur l'autre rive de l'Adriatique (une rive slave s'il y en a une) ; même point de vue chez le Pape qui ne peut supporter une Yougoslavie forte, protégeant comme elle le fait l'orthodoxie. Rien de plus déplaisant aux yeux de Mussolini et du Pape que de voir le rapprochement bulgaro-yougoslave s'accentuer d'étape en étape.

Je crois que M. Chandan a confondu l'action personnelle

du Pape et celle de la camarilla italienne qui constitue le noyau de l'Eglise romaine. Mais pour les victimes des intrigues italiennes, c'est une faible consolation de savoir que le Pape est souvent impuissant à empêcher ses bureaux et ses délégués de coopérer aux menées de Mussolini.

EMILE LALOY.

CONTROVERSES

Les nouvelles révélations sur « Hamlet » et Marie Stuart. — L'auteur de ces lignes s'excuse auprès des lecteurs du *Mercure* de revenir ici sur une petite affaire qu'il croyait liquidée; mais des « révélations » nouvelles ayant été apportées à deux séances récentes de l'Académie des Inscriptions, et toute la presse ayant été appelée à enregistrer les dites révélations, nous considérons comme un devoir de mettre une dernière fois la question au point, non pas en imaginant une thèse et en soutenant des hypothèses, mais en présentant les documents indéniables qui contiennent la vérité.

On sait que, dès la fin de 1918 (les derniers morts de la guerre étaient encore chauds), M. Abel Lefranc, professeur au collège de France et membre de l'Institut, a ajouté un prétendant à tous ceux que, depuis près d'un siècle, des tas de gens pleins d'imagination nous ont présentés comme les auteurs de l'œuvre de Shakespeare. On avait eu successivement Bacon, Rutland, Oxford, et d'autres, et d'autres, tous plus grands seigneurs les uns que les autres. M. Lefranc jeta son dévolu sur le comte de Derby.

Pour démontrer les droits de ce prétendant, il a entassé les articles sur les livres. Cependant, l'Université de France ne marchait pas, et les érudits anglais ne daignaient même pas discuter ce roman. Enfin, après quatorze ans de vains efforts, M. Lefranc, en 1932, annonça à l'Institut qu'il tenait une preuve sensationnelle. Voici : lord Derby, étant quelque peu parent de la reine Elisabeth, aurait caressé l'ambition de lui succéder sur le trône d'Angleterre. Mais il fallait évincer le concurrent le plus dangereux, Jacques, roi d'Ecosse, fils de Marie Stuart. Alors, comme la mort de la reine-vierge ne paraissait pas éloignée, Derby, *sous le nom*

de Shakespeare, aurait écrit *Hamlet* et l'aurait farci de traits et d'allusions destinés à faire voir que c'était un ouvrage à clefs. Hamlet, c'est Jacques d'Ecosse lui-même; la reine Gertrude, mère du héros, c'est Marie Stuart. Derby aurait voulu insinuer que cette dernière n'avait pas seulement fait assassiner son second mari, Darnley, père de Jacques, mais qu'auparavant elle avait empoisonné son premier époux, le petit François II. On sait que celui-ci mourut d'un abcès dans l'oreille. Or, le père d'Hamlet est mort d'un poison qu'on lui a injecté dans l'oreille. Et M. Lefranc triomphe: il a rassemblé toutes les analogies qu'il a pu déceler entre l'aventure d'Hamlet et celle de la pauvre Marie Stuart, et il affirme et proclame que, par ce drame d'*Hamlet,* le comte de Derby a voulu persuader aux Anglais que le fils d'une reine aussi abominable que Marie Stuart était indigne de devenir le roi de leur pays.

Bien. Mais quand Derby a-t-il produit cette pièce incendiaire dont les explosifs devraient lui ouvrir le chemin du trône? Il faut que ce soit avant l'avènement de Jacques; car, si c'était après, Derby aurait commis là un crime de lèse-majesté qui n'aurait pu le mener qu'à l'échafaud. Un aussi grand seigneur que lui, et plus populaire, l'illustre Raleigh, le promoteur de la politique coloniale de l'Angleterre, fut gardé des années en prison et finalement décapité par la justice du roi Jacques, pour un crime moins offensant (omission d'avoir révélé un complot peu sérieux, dont il avait eu simplement connaissance).

Or, on ne sait pas quand *Hamlet* a commencé d'être joué, mais on connaît ses éditions en librairie. La première a été annoncée au Registre des Libraires de Londres en juin 1602, et a paru avec la date de 1603, — on ignore dans quel mois. Elisabeth mourut le 24 mars de cette même année, et Jacques Stuart fut le même jour proclamé roi. Il l'était sans doute quand la pièce fut mise en vente; mais, en tout cas, l'examen de cette pièce montre qu'elle n'est nullement le pamphlet assassin dont nous parle M. Lefranc. C'est un premier état de la tragédie d'*Hamlet,* une ébauche très poussée, mais qui diffère assez de l'ouvrage définitif. Dans ce premier *Hamlet,* ou *pré-Hamlet* (comme on l'appelle), la reine Gertrude semble

très peu coupable. Quand elle a épousé le frère de son mari, elle ne se doutait pas qu'il fût l'assassin de celui-ci; et, quand elle l'apprend, elle se met secrètement du parti de son fils contre le criminel.

Mais le second-*Hamlet*, l'*Hamlet* définitif où la reine est vraiment coupable, paraît juste un an après le *pré-Hamlet*, c'est-à-dire en 1604, au moment où Jacques d'Ecosse, devenu roi d'Angleterre, est dans la lune de miel de son règne, — où il fait transporter au Panthéon anglais, à Westminster, les restes de sa mère, — où il prend sous sa protection la compagnie de Shakespeare et Shakespeare lui-même, qui figure en habits de cérémonie dans le cortège du roi, lors de l'entrée solennelle de Jacques à Londres.

Et cette édition de 1604 est suivie d'une toute pareille en 1607, d'une troisième en 1611 et enfin du fameux folio de 1623 qui contient *Hamlet* parmi les œuvres complètes de Shakespeare, — soit pour le moins quatre éditions datées de l'*Hamlet* définitif, publiées sous le règne de Jacques Stuart et avec l'autorisation de sa censure, — cette censure vigilante et cruelle qui emprisonnait l'illustre Ben Jonson et le menaçait de lui couper les oreilles, parce qu'il avait vaguement collaboré à une comédie de deux autres auteurs, où l'on s'était permis quelques plaisanteries sur les Ecossais: licence qui était bien vue sous Elisabeth, quand l'Ecosse et l'Angleterre avaient des souverains différents, mais qui (les pauvres auteurs ne s'en étaient pas douté) était imputée à crime sous Jacques d'Ecosse. Et il aurait laissé outrager aussi atrocement sa mère, et lui-même avec elle! Qui peut le croire? La pièce aurait été vite supprimée, et sans doute l'auteur aussi.

Evidemment, c'est l'aventure arrivée à la tragédie de *Richard II* qui a inspiré à une certaine miss Winstanley le roman qu'elle a transmis à M. Lefranc et d'après lequel *Hamlet* aurait servi à aider un complot politique. Mais *Richard II*, pour une seule représentation donnée avec une intention séditieuse, a été suivi de poursuites, et un homme, Gilly Meyrick, a été envoyé à l'échafaud, — tandis qu'Hamlet a été imprimé plusieurs fois, joué partout et jusqu'en mer, sans que la moindre supposition de pamphlet se soit fait jour et nous soit parvenue.

Les dates que nous venons d'indiquer prouvent, sans qu'on puisse en douter, que les contemporains n'ont pas vu, et qu'on n'essaya pas de leur faire voir *Hamlet* comme un ouvrage à clefs. Il est manifeste, parbleu! que ce drame a des ressemblances avec la vie de Marie Stuart. Mais ce n'est la faute ni de Shakespeare ni de Derby. L'histoire d'*Hamlet* fait partie des traditions du Danemark, et elle a été racontée, 400 ans avant Shakespeare, par l'écrivain danois Saxo Grammaticus. Cette reine qui épouse le meurtrier de son mari remonte du reste bien plus haut, aux origines mêmes de l'art tragique, et l'on sait si l'aventure de Clytemnestre a été mise en valeur par les Grecs. On pourrait trouver dans Eschyle et Sophocle autant d'analogies que dans *Hamlet* avec l'histoire de Marie Stuart

Quand on passe des années et des années à chercher des analogies, des rapports, de vagues ressemblances, des intentions secrètes, on est sûr de finir par trouver ce qu'on veut et davantage. Alors, on fait de tout cela un amas qui paraît énorme et qui impressionne les ignorants. « Comme c'est troublant! » disent-ils. Mais il suffit de quelques dates claires, précises, indiscutables, pour révéler que ce savant édifice repose sur le vide et le néant et que ce n'est qu'un château de mirages et d'illusions, construit dans les nuages.

Les dates qu'on vient de lire, nous les avions déjà données, et avec bien d'autres preuves encore, sur lesquelles nous ne reviendrons pas. Les lecteurs que ce sujet intéresse les trouveront dans le *Mercure* du 1er juillet 1932, dans celui du 1er mars 1935 et surtout dans celui du 15 juin suivant.

Nous pensions que cette question était réglée quand les journaux nous ont appris que M. Lefranc venait de faire de nouvelles « révélations » sur son *Hamlet*-complot-de-Derby, à l'Académie des Inscriptions, dans deux séances du mois d'août dernier. Cette fois encore, il a annoncé qu'il apportait les preuves décisives, après lesquelles on ne pourrait plus douter que Derby fut bien l'auteur du théâtre de Shakespeare.

M. Lefranc ne veut rien savoir des dates. Il évite soigneusement d'en parler, et il fait le sourd et muet quand on lui

en parle. Son silence prouve qu'il n'a rien pu trouver à en dire.

Dans les comptes rendus que les journaux ont donnés de ses « révélations », je n'en ai remarqué que deux qui semblent être nouvelles. Voyons la première. L'auteur français Belleforest, dans ses *Histoires tragiques*, où il a emprunté à Saxo Grammaticus la légende d'Hamlet, avait fait une allusion très vague aux tragédies qui, au seizième siècle, eurent lieu « en Escosse et en Angleterre ». M. Lefranc a révélé à l'Académie des Inscriptions que cette phrase avait été sautée dans la traduction anglaise, qui parut en 1608. Et bien, cela démontre que la censure de Jacques Stuart était attentive à supprimer tout ce qui pouvait rappeler les fautes et les malheurs de sa mère, même quand l'allusion était indirecte et même quand elle émanait d'un auteur comme Belleforest qui, loin d'être malveillant, a fait ailleurs un panégyrique passionné de Marie Stuart. Comment M. Lefranc ne voit-il pas que cette « révélation » va contre sa thèse et ne peut qu'aider à la démolir?

Passons à la seconde découverte. Dans *Hamlet*, deux courtisans portent les noms de Rosencrantz et Guildenstern. Or, dit M. Lefranc, un Rosencrantz était gouverneur de Bergen quand Bothwell, assasssin du père de Jacques et troisième époux de Marie Stuart, fut envoyé dans cette ville après sa fuite de l'Ecosse et sa capture par un vaisseau danois. Un peu plus tard, Bothwell fit une déclaration devant quatre témoins, dont l'un se nommait Gullunstarn (1), nom que M. Lefranc n'hésite pas à identifier avec celui de Guildenstern. Ici, je note tout de suite que dans le *pré-Hamlet* (celui qui a été annoncé avant l'avènement de Jacques) Guildenstern s'appelait Gillerstone, un nom assez différent et bien anglais (comme qui dirait à peu près « la pierre de Gilles »). Le nom de Guildenstern n'apparaît donc dans *Hamlet* que quand Jacques est déjà roi. Doit-on croire que Shakespeare est allé prendre les noms de ces deux seigneurs auprès de Bothwell, afin de rappeler au roi Jacques l'assassin de son père, l'auteur de la ruine et du déshonneur de sa mère?

(1) Ce nom est écrit ainsi dans le journal *Le Temps* (n° du 23-VIII-1936) qui rend compte de la séance.

Shakespeare tenait-il tant à se faire exécuter, — comme Meyrick? Nous nageons en pleine absurdité.

Tâchons d'en sortir. Il y a en Angleterre actuellement un érudit célèbre, E. K Chambers, qui a la réputation méritée d'être la plus haute autorité en matière shakespearienne. M. Lefranc lui-même n'oserait pas prétendre le contraire. Voici ce qu'il dit dans le livre le plus impartial et le plus complet qui ait jamais été composé sur Shakespeare, sa vie et son œuvre (2) :

> Les noms de Rosencrantz et de Guildenstern ont été beaucoup discutés. Ils appartenaient l'un et l'autre à des familles danoises bien connues au seizième siècle, qui furent alliées par des mariages. L'une et l'autre, dit-on, existent dans les documents officiels de l'Université de Wittenberg, et les deux apparaissent, sous la forme *Rosencrans* et *Guildensteren*, parmi les noms des ancêtres de l'astronome Tycho-Brahé, sur un portrait gravé par Jacob de Gheyn à une date antérieure à 1602, d'après une peinture de 1586. Je ne peux pas vérifier l'assertion d'un de leurs descendants, d'après lequel des représentants de ces deux familles seraient venus en Angleterre en mission diplomatique « dans la dernière décade du seizième siècle ». Il ne semble pas qu'il y ait eu une telle mission. *Il y en eut une, en tout cas, en 1603, pour le couronnement,* et, en mai et juin de cette même année, un Saxman Gyldenstiern a voyagé en Angleterre... Shakespeare peut avoir appris ces noms par les comédiens [anglais] qui étaient allés au Danemark en 1586.

Ainsi, des membres des familles Rosencrantz-Guildenstern avaient représenté le Danemark au couronnement du roi Jacques et de sa femme, qui était une princesse danoise. Ces deux familles étaient dans leur pays ce qu'étaient dans l'ancienne France les Montmorency ou les Rohan. Ni le roi, ni la reine, ni personne autour d'eux n'a dû les trouver déplacés ni extraordinaires dans le drame de Shakespeare, et personne n'a eu la sottise d'y chercher une allusion empoisonnée qui n'y était assurément pas.

L'écrivain belge Célestin Demblon, qui était un peu fou, mais qui a déniché parfois des choses intéressantes, raconte dans son livre sur Shakespeare que le comte de Rutland, voyageant en Italie, avait rencontré, vers 1595, un Rosen-

(2) *William Shakespeare, Facts and Problems,* Oxford, 1930.

crantz et un Guildenstern à l'Université de Padoue; et Rutland a été en relations avec Shakespeare. On voit que les sources ne manquent point où l'auteur d'*Hamlet* a pu, sans être Derby et sans commettre un crime de lèse-majesté, pêcher les noms des deux seigneurs danois.

Mais parce qu'un Rosencrantz et un Guildenstern ont fréquenté Padoue, le savant Demblon en concluait que Rutland était l'auteur de tout le théâtre de Shakespeare; et parce qu'un Rosencrantz où un Gullunstarn a par hasard été dans la même ville que Bothwell, M. Lefranc fait le même cadeau royal au comte de Derby. Et les sections de l'Institut, et la presse, et les photographes, et la téhessef, sont accaparés pour recueillir, répéter et illustrer ces rêveries; et les étrangers instruits qui voient cela se moquent de nous.

Heureusement, pour l'honneur de l'intellectualité française, il reste une maison où l'on accueille toutes les opinions sérieuses et indépendantes et où la vérité, la simple et pure vérité, peut se faire entendre, sans tambours, ni trompettes, ni réclames, dans un petit coin propice aux méditations sereines. Cette maison, on n'a pas besoin de la nommer. Tous les lettrés la connaissent; et l'hospitalité qu'elle a donné à l'article qu'on vient de lire leur montrera qu'elle est toujours la même.

LOUIS MANDIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Education

Maria Montessori : *Les étapes de l'éducation;* Desclée De Brouwer. 3 »

Littérature

Brémond d'Ars-Migré : *Un collaborateur de Buffon : l'abbé Bexon, aumônier de la Princesse Anne Charlotte de Lorraine, dernier chantre de la Sainte-Chapelle;* Champion. » »

Charles Garrisson : *Augié Gaillard, Aoudié de Rabastens, sa vie, son temps, ses œuvres;* Droz. 15 »

Léon Lemonnier : *La jeunesse aventureuse de Mark Twain;* Desclée De Brouwer. 9 »

G. Lenôtre : *Histoires de police et d'aventure.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Cargill Sprietsma : *Lamartine et Théophile Foisset;* Boivin. » »

Poésie

Robert Boudry : *De tous les jours;* Imp. de l'Imerina, Madagascar. 10 »

Charles Masson : *Malédictions et bénédictions;* Presses universitaires. 12 »

Antoine Orliac : *L'évasion spirituelle. III : Conquête du silence.* Avec un bois gravé par Frank Kupka; Mercure de France. » »

Politique

John Gunther : *Les pilotes de l'Europe,* traduit de l'anglais par Denise Van Moppès; Grasset. » »

André Tardieu : *Alerte aux Français;* Flammarion. 1 »

Roman

Marcel Aymé : *Le moulin de la Sourdine;* Nouv. Revue franç. » »

Marc Bernard : *Rencontres;* Nouv. Revue franç. 15 »

Marie Borély : *Les Recular;* Nouv. Revue franç. 12 »

François Boulay : *Simérisi;* Figuière. 12 »

Yvonne Chabas : *L'amour a deux visages;* Flammarion. 12 »

Alphonse de Châteaubriant : *La Brière;* Nelson. 7 »

Raymond Fauchet : *40 sous de bonheur;* Nouv. Revue franç. 12 »

Clarisse Francillon : *Béatrice et les insectes;* Nouv. Revue franç. 15 »

Stanley Gardner : *Perry Mason et la jeune fille boudeuse. (The case of the sulky girl),* traduit de l'anglais par Robert Delle Donne; Nouv. Revue franç. 12 »

Albert Gervais : *L'ombre du Ma-Koui;* Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Honnert : *Madame Etienne Mettraz;* Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Jeanneret : *Les esclaves;* Nouv. Revue franç. » »

Jérôme K. Jérôme : *Mes enfants et moi,* mis en français par Maurice Berblock; Desclée De Brouwer. 9 »

Pierre de Lescure : *Tendresse humaine;* Nouv. Revue franç. 12 »

Charles Mauban : *Le beau navire;* Nouv. Revue franç. 15 »

Hélène de Montagnac : *Pieds nus;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Perret : *Roucou;* Nouv. Revue franç. 15 »

Georges Reyer : *Le magasin de travestis;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sociologie

René Giraud : *Préface à un plan pour l'action;* Edit. de l'Etat moderne, 35, rue Bonaparte, Paris. » »

Jean Marquès-Rivière et William Henry : *Les grands secrets de la Franc-Maçonnerie;* Baudinière. 12 »

William E. Rappard : *L'individu et l'Etat dans l'évolution constitutionnelle de la Suisse;* Edit. polygraphiques, Zurich. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Décision du Syndicat de la presse périodique. — Mort de Gustave Kahn. — Mort de Juliette Adam. — Mort d'Eugène Dabit. — Un rapport universitaire sur Mallarmé. — La « Marseillaise » ou le « Départ ». — Une lettre de M. Pilon à M. Charles-Henry Hirsch. — Le voyage des Argonautes. — Paul Bonnetain, l' « Opium » et Marie Colombier. — Un logis stendhalien : 1, rue d'Amboise. — Le Sottisier universel.

Décision du Syndicat de la Presse périodique. — Au cours de la dernière réunion du *Syndicat de la Presse Périodique,* le plus grand nombre des Revues et Publications Périodiques :

Considérant qu'elles ne sont pas en état de supporter les charges nouvelles de toutes sortes qui leur incombent;

Considérant qu'à l'étranger les revues et publications se vendent à des prix très supérieurs aux prix français;

Ont adopté la solution dont la presse quotidienne a dû prendre l'initiative, à savoir l'augmentation des prix de l'abonnement et de la vente au numéro.

En conséquence, l'administration du *Mercure de France* prie ses lecteurs de bien vouloir noter que le prix du numéro sera porté à :

6 francs, pour la France et les Colonies;

6 francs 75, pour les pays ayant accordé le tarif postal réduit;

7 francs 50, pour tous autres pays étrangers.

Ces nouveaux prix étant applicables au numéro du 1er octobre 1936.

Les prix d'abonnement ne subiront pas grand changement. Le prix de l'abonnement d'un an, *pour la France*, ne sera vraisemblablement porté qu'à 90 francs, à partir du numéro du 1er décembre 1936, peut-être même pour le 1er janvier 1937 seulement. Un nouvel avis, détaillé, renseignera exactement nos abonnés. Mais, dès maintenant, nous tenons à les avertir que nous accepterons des abonnements de 2 ans à 170 francs et de 3 ans à 255 francs.

§

Mort de Gustave Kahn. — Au moment où l'on achève de célébrer le cinquantenaire du Symbolisme, un des poètes les plus marquants de cette école célèbre disparaît, quelques mois après Henri de Régnier. Le présent numéro étant déjà en pages quand nous est parvenue la nouvelle de la mort de Gustave Kahn, nous ne pouvons aujourd'hui que rendre un très court hommage à la mémoire et à l'œuvre de ce noble écrivain.

Gustave Kahn était né à Metz à la fin de 1859. Après les années d'études, suivies de voyages, quatre ans passés en Afrique, il fonda en 1886 à Paris la *Vogue*, revue où il publia ses premiers poèmes, et l'année suivante il lança le vers libre avec son recueil *Les Palais nomades*, livre qui marque une date dans l'histoire de la poésie contemporaine. Il donna ensuite des recueils où une inspiration charmante évoque nos vieilles légendes régionales : en 1891, *Chansons d'amant;* en 1895, trois volumes, *Domaine de fée, La Pluie et le Beau Temps, Limbes de lumière;* en 1897, le *Livre d'images*. Et puis, ce furent des romans : *L'Adultère sentimental* (1902); *Mourle, Contes juifs* (1925); *La Childebert* (1926), etc., etc.

Critique, Gustave Kahn a écrit de nombreuses études sur les lettres et les arts : *Symbolistes et Décadents* (1902); *Félicien Rops*

(1906); *Auguste Rodin* (1906); *Le Vers libre* (1912); *Charles Baudelaire* (1925); *Silhouettes littéraires* (1925), etc.

En 1897, Kahn fut, avec Catulle Mendès, le créateur des matinées de récitations poétiques dans les théâtres (Odéon, Théâtre Antoine, Théâtre Sarah-Bernhardt), une œuvre qui depuis a été plusieurs fois reprise par d'autres.

Il a collaboré à de nombreuses publications, revues, journaux; jusqu'à son dernier jour, il s'est intéressé à l'art et a tenu la chronique des salons et des expositions au *Mercure de France.*

Ses obsèques ont été célébrées le 8 septembre au cimetière Montparnasse. — L. M.

§

Mort de Juliette Adam. — Mme Adam (née Juliette Lambert) allait être centenaire, — le 4 octobre prochain. Sa mort évoque une époque très proche de nous et qui, pourtant, est déjà le passé révolu et entré dans l'histoire. Mme Adam a beaucoup écrit. On se souviendra de deux ou trois de ses romans, *Païenne* (1883), *Chrétienne* (1913), *La vie des âmes* (1919), et l'on retiendra surtout les passages de son œuvre où elle parle de son temps, de ses contemporains, des choses qu'elle a vues, auxquelles elle a été mêlée, car Mme Adam compte surtout par l'action qu'elle exerça dans le double monde des lettres et de la politique.

On sait que son rôle fut de première grandeur. Son second mari, Edmond Adam, avait été préfet de police en 1870, député à l'Assemblée nationale, puis sénateur inamovible. Après l'Année Terrible (le monde en a connu de plus terribles depuis), Mme Adam ouvrit un salon qui fut de beaucoup le plus illustre du temps, et dont elle se servit pour soutenir passionnément le patriotisme français. On l'appela elle-même la « grande Française ». Son influence fut considérable sur plusieurs des chefs du parti républicain, et notamment sur Gambetta.

Dans le domaine littéraire, elle fonda en 1879 la *Nouvelle Revue,* à laquelle elle sut donner un vif éclat et où collaborèrent beaucoup d'écrivains déjà célèbres, comme Alphonse Daudet, ou qu'elle aida à le devenir, comme Pierre Loti.

Depuis longtemps déjà, Mme Adam s'était retirée à l'abbaye de Gif, en Seine-et-Oise. Son grand âge l'avait retirée du monde, mais elle avait œuvré et agi pendant plus de soixante années, et elle avait vu la victoire française de 1918. Son rôle était terminé. — L. M.

§

Mort d'Eugène Dabit. — Eugène Dabit est mort le 21 août

à Sébastopol, d'une fièvre scarlatine. Il allait rentrer à Paris, venant de Moscou où il avait accompagné André Gide et Louis Guilloux aux obsèques de Gorki. Il aurait eu 38 ans le 21 décembre prochain.

Fils d'ouvriers parisiens, il ne fréquenta l'école communale que jusqu'à onze ans. Il fut apprenti serrurier, puis employé à l'ascenseur du métropolitain à la station Lamarck, puis peintre décorateur. A 18 ans, il s'engagea et resta au front de décembre 1916 à novembre 1918. A son retour des armées, il compléta son instruction à l'école du soir, fréquenta des cours de dessin et de peinture, « découvrit » Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant, Huysmans, Charles Louis-Philippe, Proust, André Gide.

Vallès fut pour lui une révélation, dit-il plus tard à Frédéric Lefèvre. Il y retrouva « le peuple de Paris avec ses joies, ses amertumes, ses vraies violences, sa force aussi au moment de la Commune » ; Huysmans lui « donna le goût d'une certaine vigueur, d'une précision acharnée » ; avec Charles Louis-Philippe, il eut le sentiment de rencontrer un ami, un guide peut-être pour orienter « ses désirs et ses faiblesses ».

A ce moment, ses parents tenaient près du bassin de la Villette, 102, quai Jemmapes, face à l'écluse du canal Saint-Martin, un hôtel de cinquante chambres, l'*Hôtel du Nord*. Il éprouva le besoin de dire la vie des pauvres gens qu'il voyait passer là, d'évoquer simplement, sans souci de pittoresque, sans souci d'apitoyer ou d'émouvoir, ces existences pour lesquelles la chambre d'hôtel est le havre ordinaire.

Pour *Hôtel du Nord*, il obtint le prix populiste en 1931 et, du jour au lendemain, fut connu. Conseillé et encouragé par Roger Martin du Gard et par André Gide, il reprit et mit au point son second livre, en partie autobiographique : *Petit-Louis*. Dès lors, il donna un livre, et parfois deux, chaque année. Ce furent *Villa Oasis, Faubourgs de Paris, Un mort tout neuf, l'Ile, la Zone verte, Trains de vie.*

Comme beaucoup d'écrivains nés du peuple, Eugène Dabit se méfiait — exagérément peut-être — des écrivains qui viennent au peuple. Il lui déplaisait de se voir classé « populiste », cette école littéraire ne lui paraissant pas suffisamment sincère et, d'après lui, n'observant pas en fonction de la classe à laquelle il voulait rester fidèle. La préface de son dernier livre est, à cet égard, caractéristique. Il y proclame que la littérature, sans renoncer à aucune de ses richesses, doit être « l'arme efficace et pure » contre « un monde faux et cruel ». — L. DX.

§

Un rapport universitaire sur Mallarmé. — On peut voir à l'exposition du Symbolisme, à la Bibliothèque nationale, des pièces plus précieuses, mais non pas plus gaies, — ou plus affligeantes, c'est selon.

Quand le proviseur du lycée Fontanes (Condorcet) écrivait ce rapport, — qui n'est pas mentionné au catalogue de l'exposition et qu'il y a peut-être quelque intérêt à noter avant qu'il ne regagne son carton d'archives, — Mallarmé avait déjà publié la traduction du *Corbeau* d'Edgar Poe (1875). Ses *Mots anglais* (Petite philologie à l'usage des classes et du monde) allaient paraître en 1878 — et en 1880 son adaptation de la *Mythologie* de Georges W. Cox (*les Dieux antiques*) « à l'usage des lycées, pensionnats, écoles... » Pour un professeur « pas très-fort en langue anglaise » et qui « s'occupe d'autre chose que de son enseignement et de ses élèves », ce n'est pas mal.

Mais il est vrai qu'en cette année 76, date de ce rapport digne de mémoire, Mallarmé osait publier l'*Après-midi d'un faune*, insoucieux du « déplacement » que lui avaient valu, dix ans plus tôt, ses poèmes du *Parnasse contemporain*.

Voici le document :

Prénoms : Stéphane
Date et lieu de naissance :
18 mars 1842, Paris
Etat-civil : marié
Charges de famille : 2 enfants
Grades :
Bach. ès-lettres
Certificat d'aptitude pour l'anglais
Ordre d'agrégation :
Décorations :
Titres honorifiques :
Date de la dernière nomination :
17 juillet 1872
Années de service : 12
Traitement et avantages accessoires : 3.800 francs
Renseignements divers :
Nombre des élèves :
Dans l'établissement : 1610
Dans la classe du fonctionnaire :
(†) *Productions insensées, en prose, ou en vers.* Les personnes qui lisent ces étranges élucubrations du cerveau de M. Mallarmé doivent s'étonner qu'il occupe une chaire au lycée Fontanes.

M. Mallarmé
Fonctions : chargé d'une division d'anglais.
Ce professeur est particulièrement attaché aux classes de 6e. Dans l'opinion de l'Inspection générale, il paraît que M. Mallarmé n'est pas très-fort en langue anglaise, et que, malgré l'avertissement bienveillant qui lui a été donné l'an dernier, il ne s'est pas occupé sérieusement d'acquérir ce qui lui manque pour être à la hauteur de ses fonctions. Je crois que ce professeur s'occupe d'autre chose que de son enseignement et de ses élèves et qu'il recherche la notoriété et, sans doute, un certain profit dans des publications qui n'ont aucun rapport avec la nature de ses fonctions au lycée Fontanes (†).

En résumé, M. Mallarmé est un homme bien élevée [*sic*], d'une excellente tenue, mais un professeur médiocre et, peut-être, insuffisant.

Paris, le 31 mai 1876.

Le Proviseur,
CH. LEGRAND.

§

Une Lettre de M. E.Pilon à M. Charles-Henry Hirsch. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

En réponse à un passage me concernant paru dans votre rubrique *les Revues* (n° du 15 août 1936), je vous adresse la lettre suivante que je vous prie de rendre publique. Le destinataire en est M. Charles-Henry Hirsch.

Mon cher ami,

En raison des conséquences qui menaceront nos professions, nos biens et nos personnes, si le gouvernement préconisé par M. André Gide arrive demain à prendre le pouvoir, j'ai parfaitement le droit d'écrire, comme je l'ai fait au *Divan*, en me reportant au passé de M. André Gide et en le comparant au présent, la phrase qui suscite votre courroux (un peu gonflé en la circonstance, vous l'avouerez) : « *Du temps où il était encore un écrivain français...* » Et vous, de votre côté, avez tout aussi bien le droit de soutenir le point de vue absolument contraire. Chacun de nous, mon cher ami, comme il est normal, souligne ainsi ses préférences et révèle ses affinités.

Croyez-moi, mon cher ami, bien à vous.

EDMOND PILON.

§

Le voyage des Argonautes. — Parmi les plus curieux récits que nous ait légués la Grèce, source inépuisable de connaissances et de révélations, se trouve le célèbre périple des Argonautes dont la première rédaction est attribuée à Orphée.

Il s'agit en outre du plus ancien récit du monde antique, car il est antérieur à la *Théogonie* d'Hésiode et à l'*Odyssée* d'Homère, puisque ces deux poèmes y font allusion. On peut d'ailleurs fixer sa composition environ 1500 ans avant notre ère.

Je ne crois pas que l'on ait compris jusqu'ici l'importance de ce que nous révèle ce poème, notamment en ce qui concerne les relations par eau ayant existé à cette lointaine époque entre les mers grecques et les mers du nord de l'Europe.

Si le voyage d'Ulysse, contrairement à ce que pensait M. Victor Bérard, se situe en partie dans l'Océan en dehors des Colonnes d'Hercule, le périple des Argonautes s'accomplit en partie à travers les contrées nordiques, comme nous allons pouvoir le constater.

On sait que cette expédition eut lieu à bord du navire *Argo*, dans la construction duquel Athéna avait fait entrer une poutre formée

d'un des chênes parlants de la forêt de Dodone, si bien que le navire *Argo* (dont le nom rappelle si curieusement le mot « argot ») était doué de la parole.

Le but de l'expédition était la conquête de la Toison d'Or, gardée par un dragon en Colchide sur les bords du Phasis à l'extrémité du Pont-Euxin (Mer Noire), près de la ville d'Aea.

Le chef chargé de mener à bien cette conquête, était le célèbre héros Jason. Les Argonautes étaient au nombre de 50.

Il est intéressant de constater en passant que l'ordre de la Toison d'Or, fondé à Bruges en 1429, par le duc de Bourgogne, comportait aussi 50 chevaliers.

Les Argonautes, partis de Iolchos en Grèce, parviennent non sans difficultés jusqu'en Colchide et s'emparent de la Toison d'Or, grâce à la complicité et aux enchantements de la princesse Médée, fille du roi Aiétés, auquel appartenait la précieuse dépouille du bélier, fils de Poséidôn, le dieu de l'Atlantide.

Mais les Colchidiens se mettent à leur poursuite avec de nombreux vaisseaux, le retour par le Bosphore est impossible. Les navigateurs se rappellent alors qu'un devin aveugle, Phinée, leur a prédit qu'ils reviendraient par une autre route. Mais laquelle? C'est alors que l'un d'eux, Argus, déclare avoir vu des cartes indiquant certains itinéraires connus des Egyptiens qui fondèrent la ville d'Aea. Un fleuve prend sa source vers les monts Hyperboréens, il sera donc possible de gagner les mers du nord et de revenir en Grèce par un long détour.

Mais *Argonautique* d'Orphée ne nous fournit aucun détail sur le parcours emprunté. Il nous dit simplement que la nef *Argo* parvient dans le pays des Hyperboréens chez les Cimmériens plongés dans d'éternelles ténèbres.

Toutefois, nous possédons un autre récit postérieur, l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes; celui-ci, manquant de connaissances géographiques, fait remonter aux Argonautes l'Ister (le Danube) pour gagner l'Eridan, qui est pour lui le Pô, contournant ainsi la Grèce et l'Italie. L'auteur fait appel, pour masquer son embarras, à la déesse Héra qui enveloppe le navire d'une nuée et le ramène en Méditerranée.

En fait, l'Eridan est aussi le nom du Rhin, et c'est à son embouchure qu'a lieu la chute de Phaéton. Certes, en passant du Danube au Rhin, le navire *Argo* aurait pu atteindre les régions habitées par les Hyperboréens, mais ces deux fleuves sont séparés par une haute chaîne de montagnes, par-dessus lesquelles il serait impossible de porter un navire.

On a supposé aussi, anciennement, que c'est par le Don, qui se

jette dans la mer d'Azow, que les Argonautes atteignirent les mers du Nord. Ceci est également impossible. Tout au plus, par le Don, pourrait-on atteindre la Volga et gagner la mer Caspienne. (Cette liaison est actuellement à l'étude.)

Il ne reste qu'une seule solution : c'est de remonter le Dniéper et, par son affluent la Bérésina, de gagner la Duna qui se jette dans la mer Baltique au golfe de Riga.

Examinons cette hypothèse : Hérodote (IV, 537) parle de la remontée de ce fleuve « jusqu'à quarante jours de navigation ». De plus, entre la Bérésina et la Duna s'étendent des plaines basses et parsemées de lacs. La distance est peu considérable. Il existe d'ailleurs maintenant un canal, si bien que la liaison fluviale mer du Nord-mer Noire est réalisée.

Nul doute que ce soit là l'itinéraire auquel il est fait allusion dans l'*Argonautique*. Plusieurs détails le prouvent : c'est d'abord que le Don peut fort bien être la Duna. Il est dit d'autre part que les Argonautes donnèrent à une ville située sur le bord de la mer le nom de leur navire et le mot Riga est le mot Argo inversé.

La nef *Argo*, portée d'un fleuve à l'autre, chose fréquente chez les navigateurs finnois et finlandais, va maintenant passer à l'île Electris (l'île de l'ambre électron). Sans doute touchera-t-elle l'île Gotland (la terre des dieux) dans la mer Baltique, et aussi Upsal, centre religieux primitif de la Suède. Passant ensuite devant le cap Arkona (argona?) elle franchira le Sund là où se trouve aujourd'hui Copenhague, et doublera la pointe du Danemark. Ce qui est certain c'est quelle passe en Hibernie (Irlande) d'après l'*Argonautique*, puis au golfe de Tartessos (Espagne) et, par les colonnes d'Hercule, rentre dans la Méditerranée pour regagner après cet immense périple la ville de Iolchos, son point de départ.

Tel est ce voyage extraordinaire. Sous l'apparence d'une légende, il nous laisse entrevoir les connaissances géographiques étonnantes de cette lointaine époque. Il nous décrit sans doute ce qui fut la route de l'ambre, cette sorte de résine douée d'une si curieuse propriété magnétique qui a donné son nom à l'électricité. Les anciens recherchaient l'ambre comme une matière infiniment précieuse, la considérant sans doute comme douée de propriétés thérapeutiques et en tout cas vitalisantes. La portée du poème dépasse même ces données, il touche à des questions d'ordre religieux, car il nous montre l'existence en quelque sorte de deux foyers primitifs des traditions lointaines, l'un situé vers le Caucase symbolisé par la Toison d'Or, l'autre dans les Hespérides océaniennes (pommes d'or) et le périple des Argonautes semble avoir pour but de les réunir.

Mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans ces considérations.

Contentons-nous donc d'attirer l'attention du lecteur sur cette autre Odyssée bien faite pour nous inciter à révérer les hautes connaissances de l'antiquité et à admirer des prouesses véritablement étonnantes. — PAUL LE COUR.

§

Paul Bonnetain, l'« Opium » et Marie Colombier. — A propos du cinquantenaire d'un de ses livres, M. Francis Ambrière a récemment rappelé (1) le souvenir de Paul Bonnetain, qui, le premier, avant Jules Boissière et Claude Farrère, a introduit l'opium dans la littérature française.

L'*Opium* est un roman en partie autobiographique. Quand il l'écrivit, Bonnetain s'était exorcisé de sa grande passion pour Marie Colombier. Il s'était fait une raison, il ne songeait plus qu'à sa carrière d'homme de lettres. Il lui arrivait parfois de rencontrer, par hasard, son ex-amie, et ce n'était pas sans ressentir un battement « sous la manche gauche », comme il disait.

Quand je serai tout à fait guéri, nous ferons, si vous le voulez, un roman par lettres, lui dit-il un jour. Les femmes, dans leur inconscience, trouvent souvent ce que nous cherchons avec tant de peine : le côté ému, sincère, primesautier. Je suis sûr que nous ferions une admirable collaboration.

Puis il était reparti pour l'Extrême Orient, et il en était revenu avec ce livre, l'*Opium*, commencé à Hanoï, qu'il termina à Nice. Il en adressa un exemplaire à Mlle Colombier avec cet envoi : *A mon collaborateur sans le savoir.* Mlle Colombier s'imagina un instant que Bonnetain avait donné suite à son projet et qu'il avait revécu dans son roman le temps de leurs amours. Elle se rappelait les lettres enflammées que, deux ans auparavant, il lui avait envoyées du Tonkin. Ce n'était pas cela. Les quarante premières pages la déçurent et l'irritèrent. Par-ci, par-là, elle releva, mêlées à des sarcasmes et des blasphèmes, quelques remarques désobligeantes à l'adresse de la comédienne Claire Leroux, la maîtresse du héros, Marcel Deschamps, en qui, sans peine, elle retrouvait Paul Bonnetain. Arrivée à la page 46, elle sursauta. Le chapitre V commençait par la lettre qu'elle avait envoyée à Bonnetain sitôt après leur séparation :

...C'est donc vrai ! tu es parti !... Tout s'est passé si vite que je ne me rendais compte de rien. C'est cette dernière nuit passée chez toi, près de toi, qui m'a rendu la conscience de mon malheur. Tu es parti, et mon cœur se gonfle à se briser...

Si elle reconnaissait certaines phrases, elle était sûre de n'avoir

(1) Dans *Toute l'Edition*, 25 juillet 1936, p. 4.

pas écrit les autres. Ce texte avait été adultéré, et le sens en avait été dénaturé. Ces fragments de sa lettre, ces passages qu'il jugeait « plus incorrects ou plus mal orthographiés », Bonnetain s'était permis de les retoucher, il les avait revus, corrigés et complétés à son avantage. Effrontément, il renversait les rôles. C'était lui, à l'en croire, qui, blasé, avait quitté Mlle Colombier, pleurant bien un peu sur lui-même, mais « plus chagrin de briser l'unique affection qu'il possédait au monde que du chagrin de la voir souffrir »! Le reste à l'avenant, jusqu'à la scène d'adieux, à la gare de Lyon :

— En voiture!
— Déjà!...
Tout bas, il l'appelait impatiemment, ce signal, car il n'en pouvait plus, brisé de fatigue et d'émotion. Des mains pressent les siennes, le poussent dans le coupé, l'y enferment, et comme il remercie, encadré dans la portière, et souriant à Claire, la femme n'y tient plus, oublie qu'on la regarde et, sautant sur le marchepied, lui tend furieusement les lèvres.
— Mon Marcel!...
Mais le train s'ébranle. Elle chancelle et serait écrasée si les amis du jeune homme ne la sauvaient pas.
— Quelle imprudence aussi!...
Elle n'entend rien, elle suit dans la fuite le convoi, le wagon d'où Deschamps salue encore. En un clin d'œil, il est hors du cercle bleu des lampes électriques, et il retombe dans le noir, — comme elle.

Cet élève de Goncourt, de Zola et de Daudet avait une singulière façon de concevoir la réalité, et surtout de la rendre. Il avait, de plus, la mémoire courte, et se montrait, en amour, d'une noire ingratitude. Le jour viendrait, s'il n'était pas déjà venu, où, comme Marcel Deschamps, pour plaire à une autre femme, il raillerait ses « essais d'amour » auprès d'elle.

Il la nommait crûment, à cette minute, sans une pudeur, sans un remords. Sa folie piétinait le passé, reniait ensemble bonheurs et tortures, bafouait tout ce qui n'était pas sa passion présente. Il s'indignait des baisers éteints, les maudissait, les insultait avec ce cynisme brutal, avec une franchise horrible, dont elle, la femme, jouissait voluptueusement, dans la cruauté réveillée de son sexe. Et il était pareil à un boucher, s'acharnant à l'autopsie de l'amour ancien pour se prouver qu'il était bien mort, qu'il n'avait point vécu. Tout y passa... Il lui dit le début de cette liaison, son ennui, son cœur à vau-l'eau, ses dégoûts de la fille vénale, toujours pareille, et ce qu'il ressentait d'intime désespoir jusqu'au jour où Claire avait paru, où il s'était laissé prendre. Car elle l'avait pris, envahie d'une toquade de courtisane amoureuse, excitée par les lenteurs de l'homme à céder. En ce temps, il avait pensé que l'étreinte serait passagère, et il la savourait physiquement, sans se donner, mais au réveil, après un mois ou deux d'intermittentes caresses, il s'était senti lié, — lié par ces cheveux de femme, par cette soie qu'un souffle casserait, semble-t-il, et qui sont des câbles d'acier où se brisent des dents d'hommes... Il n'avait pas osé lui dire qu'il ne l'aimait plus; longtemps, il n'avait pas osé l'arracher de sa vie. Pour qu'il s'y décidât, il avait fallu l'entrée en jeu des misères banales, des mesquineries de l'existence, l'impossibiliét de la garder à soi seul. Vingt réconciliations avaient clos vingt ruptures, car l'habitude l'étreignant et la peur du solitaire lendemain, il ne savait jamais, pareil à un enfant, s'il l'aimait encore, s'il l'avait jamais aimée, s'il ne l'aimait plus!...

Comme il mentait, Charlot !

Longtemps, il parla de la sorte, et des larmes, des colères, des tendresses passaient dans sa voix.

Il était pire qu'une femme.

Mlle Colombier eût pu rendre la pareille à ce joli monsieur, et le roman d'amour d'un écrivain naturaliste, écrit par elle, n'eût pas manqué de piquant, surtout l'année suivante, quand parut le Manifeste des Cinq contre la *Terre*. — AURIANT.

§

Un logis stendhalien: 1, rue d'Amboise. — C'est à l'angle du 93, rue de Richelieu, une des maisons construites, à la fin du XVIIIe siècle, sur les terrains du duc de Choiseul-Amboise. L'extérieur a gardé son aspect d'époque avec balustres au second étage, comme plusieurs maisons de cette rue qui a possédé, écrit M. de Rochegude, « des maisons de jeux, des tables d'hôte à femmes et des maisons encore plus clandestines ».

Elle « posséda » également M. de Stendhal qui s'y installa au n° 1, en juin 1827, venant du 6, rue Le Peletier. L'indication est fournie par Stendhal lui-même dans une lettre à Sutton Sharpe, datée juin 1827 (1).

C'est là que fut signé le traité *d'Armance* avec l'éditeur Urbain Canel, pour un droit de 1.000 francs (2). Une autre note, de sa main, se trouve, à ce sujet, sur un exemplaire d'*Armance* appartenant à la Bibliothèque Bucci, à Civita-Vecchia. On la retrouvera dans l'édition des *Marginalia* (3) que publiera prochainement Henri Martineau dans la série des *Œuvres complètes* (Tomes 69-70).

Ce fut, précise cette note, rue d'Amboise, dans la belle chambre sur la rue Richelieu que le manuscrit, volume relié, fut vendu à M. Urbain Canel et par lui payé 1.000 francs.

Or, une soixantaine d'années plus tard, un des membres-fondateurs du « Stendhal-Club », M. Paul Léautaud, devait venir travailler en ce même logis et y manifester les premiers signes de sa vocation littéraire.

On lit, en effet, dans *Amours*, de Paul Léautaud, publié par le *Mercure de France* du 1er octobre 1906, p. 342 :

Je travaillais alors rue d'Amboise, n° 1, à la compagnie d'assurances *La Nation*, disparue aujourd'hui, dans un petit bureau à l'entresol, dont les fenêtres donnaient sur la rue et d'où je voyais se refléter, sur les vitres des fenêtres des maisons d'en face, les énormes coffres-forts de la

(1) *Correspondance VI*, p. 206.
(2) Préface d'*Armance*, XVIII-XIX.
(3) Tome II, p. 74 de l'édition des *Œuvres complètes* établie par Henri Martineau).

maison Fichet, alors installée au coin de la rue de Richelieu et de la rue d'Amboise. Je crois bien que c'est dans ce petit bureau que j'ai commencé à faire des observations sur les collègues que j'ai eus dans mes diverses places.

Comment ne pas déduire, de cette dernière phrase, que le membre-fondateur du « Stendhal-Club » doit peut-être en partie à cette maison, mystérieusement imprégnée de « stendhalisme », l'éveil de ses qualités d'observateur et de psychologue? — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

Le roi Edouard VIII ne songerait-il pas à épouser la sœur de la princesse Marina, sa belle-sœur? Il deviendrait ainsi le beau-père de son propre frère. — *Choc*, 27 août.

La maison que Rouget avait héritée des Descoings occupe le milieu de la place Saint-Jean, espèce de carré long et très étroit. — BALZAC, *Un ménage de garçon.*

Ce Rimailho a inventé le 75, disait-il en sortant. J'ai cru qu'il allait le braquer contre moi. — *La Lumière*, 1er août.

Le congrès des secrétaires de mairie s'est tenu à Nice. Cent cinquante congressistes représentaient cent soixante-douze départements. — *Le Journal*, 11 avril.

Nos concitoyens se rendent-ils compte qu'en 1932, 20 % des électeurs, soit un quart au minimum, se sont abstenus de voter? — *Le Flambeau*, 18 avril.

Le texte de cette conférence a été publié dans *Conferencia* du 15 mai 1923, numéro 11, et le texte ici recopié se trouve page 486, première colonne, au-dessous d'une photo de M. Albert Sarraut (alors jeune et charmant), assis aux côtés de S. M. Khaï Dinh, ambassadeur d'Annam. — *Action Française*, 16 mai.

L'ART MODERNE A STRASBOURG. — ...Il faudra que nous revenions sur l'activité de cette capitale d'art, et qui demeure la ville des Rohan et du bon roi Stanislas. — *L'Echo de Paris*, 27 juin.

La plus haute décoration militaire française, la médaille militaire, que l'on confère seulement aux commandants de divisions et aux simples soldats qui l'ont gagnée sous le feu. — *Time*, de New-York, 2 mars.

Madame Jean Gianotti, la femme du renommé entrepreneur de travaux publics si universellement connu dans nos régions, se trouvant cette année, ainsi qu'elle le fut l'année dernière, empêchée de quitter Paris et d'aller rejoindre ses nombreux amis sur la Côte d'Azur, se fait un devoir de leur envoyer l'expression de ses regrets... — *Petit Var*, 11 avril.

Elle les avait vus tout petits, *hauts comme ça*, affirmait-elle, en haussant la main vers le sol. — *Ouest-Journal*, 5 avril.

LE RALLYE AÉRIEN DE SAINT-MICHEL-EN-GRÈVE. — Ce rallye n'était pas un meeting à but commercial. Toutes les entrées étaient gratuites et les spectateurs en eurent pour leur argent. — *Ouest-Journal*, 24 août.

COQUILLES.

Je lisais l'autre jour dans Saint-Simon le récit de la conquête de Louis XV par madame de Maintenon. — *Paris-Soir*, 5 août.

Quand à la momie elle-même, c'est celle d'un noble du temps, en remarquable état de conversation. — *Le Figaro*, 9 avril.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCLXX

—

CCLXX — N° 918. — 15 SEPTEMBRE

Le Gérant: **JACQUES BERNARD.**

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

DITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

F. A. CAZALS
ET GUSTAVE LE ROUGE

s derniers jours de Paul Ver-aine. Nombreux documents et dessins. Préface e Maurice Barrès. Vol. in-18 écu. . . . **20** fr.

EDMOND LEPELLETIER

ul Verlaine, Sa Vie, Son Œuvre (La légende de Paul Verlaine. Enfance. 'laisirs rustiques. Verlaine employé. Débuts litté-aires. Le Parnasse contemporain. La Bonne Chanson. rthur Rimbaud. Croquis londoniens. Voyages. 'rocès en Belgique. La prison de Mons. Professeur t cultivateur. Sagesse. Coulommes et Vouziers. Iôpitaux et garnis. Dernières années). Avec un ortrait et un autographe. Vol. in-8°. . . . **20** fr.

ERNEST RAYNAUD

n marge de la Mêlée symbo-iste. Vol. in-16 . . . . **12** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GUSTAVE KAHN

Premiers Poèmes

Les Palais Nomades, Chansons d'Amant,
Domaine de Fées

Précédés d'une Étude sur le vers libre

Volume in-16 double-couronne, prix. 12

Le Livre d'Images

— Poèmes —

Volume in-16 double-couronne, prix. 12

BULLETIN FINANCIER

'activité de la Bourse a été encore très réduite durant la seconde quin-e d'août. Aussi, les mouvements de la Cote ont-ils été de faible ampleur et ; tendance précise. Seuls nos fonds publics ont montré des dispositions satisfaisantes qu'auparavant, en raison notamment de l'abaissement du r de l'argent, qui est sensible pour les placements à court terme.

'autre part, il est sûr que les valeurs à revenu fixe retiennent plus l'at-ion des épargnants que les valeurs à revenu variable. Deux raisons mo-nt cette préférence. C'est d'abord l'augmentation des charges sociales osées aux entreprises; elle fait craindre légitimement des réductions de dendes. Au contraire, les obligataires n'ont pas à redouter, sauf dans ains cas très particuliers, une diminution de leurs coupons. La seconde on qui fait rechercher davantage les valeurs à revenu fixe que les valeurs evenu variable est le renchérissement de la vie. Celui-ci force maints rgnants à cesser toute thésaurisation, afin de se procurer des revenus plémentaires. Comme un grand nombre d'obligations s'inscrivent à des rs fort éloignés du pair, les valeurs à revenu fixe offrent non seulement rendement élevé, très supérieur au taux des placements à court terme, s aussi des primes d'amortissement considérables. Par exemple, l'obli-on Kuhlmann 4 1/2 % 1930, au nominal de 1.000 francs, se tenait fin t, à 685; elle offrait ainsi à l'acheteur une prime de remboursement de francs, soit de 30 % environ. Ainsi encore, l'obligation Traitement In-riel des Résidus Urbains 6 % 1923, dont le rendement net annuel est 27 francs et qui est garantie par le Département de la Seine, ne cotait, août, que 431 fr., bien qu'elle doive être remboursée à 500 francs dans d'années.

utre les rentes et les valeurs à revenu fixe, quelques compartiments de urs à revenu variable ont manifesté une orientation plus favorable. Les luits chimiques, notamment, ont connu une certaine vogue pendant plu-rs séances. Aucune raison particulière ne peut être donnée du réveil groupe chimique. On sait seulement qu'il comprend de grandes vedettes, ont assez bien résisté à la crise et dont les débouchés restent importants. itons que les progrès de certains titres d'affaires chimiques n'ont pas conservés et que finalement Kuhlmann et Rhône Poulenc se sont établis rement au-dessous de leurs niveaux du 15 août. Mais Ugine et Péchiney ; en gain.

algré la fermeté de la livre, les mines d'or sud-africaines n'ont pas sen-ement varié, sauf Goldfields, très recherchée. Il est vrai qu'elles ont ché, à la veille du 15 août, un coupon semestriel dont une bonne partie é regagnée. Des valeurs pétrolières anglo-saxonnes, comme la Shell nsport, ont été également demandées : la reprise des affaires, qu'on ale dans plusieurs grands pays, n'est pas étrangère à la hausse de cette gorie de titres. Pour la même raison, les valeurs cuprifères, la Roan elope notamment, ont vu leur marché s'élargir et s'affermir.

'amélioration des recettes de nos grands réseaux a trouvé les actions Nord, P. L. M., etc... assez indifférentes. De même, l'adoption d'un texte slatif portant réorganisation du marché charbonnier français n'a point mé nos houillères.

our le moment, les valeurs de gaz et d'électricité se bornent à défendre s cours. Mais il est possible que l'augmentation de la consommation çaise d'électricité et le relèvement des prix de vente du gaz aient, avant gtemps, une influence sur les valeurs précitées.

ref, le marché paraît arrivé à un tournant. Les offres se font plus rares es demandes commencent d'apparaître sur les groupes qui sont consi-es comme présentant le minimum de risques.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchecoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appreciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

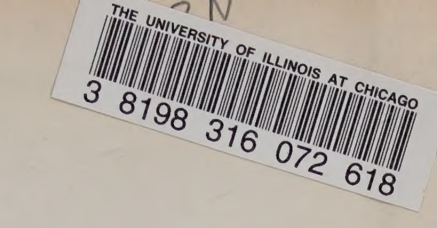
Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

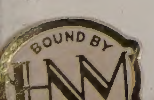
Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 072 618


BOUND BY